BIBLIOTHÈQUE CONTEMPORAINE

TH. BENTZON

LITTÉRATURE
ET
MOEURS ÉTRANGÈRES

— ÉTUDES —

I

PARIS
CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15
A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1882

LITTÉRATURE

ET

MŒURS ÉTRANGÈRES

— ÉTUDES —

I

Les *Études* qui composent ce recueil ont paru successivement dans la *Revue des Deux Mondes*. Réunies, elles donnent une idée assez complète des curiosités exotiques qui se sont produites depuis dix ans. Nous les dédions à ceux qui ont accueilli avec intérêt nos premiers travaux sur Bret Harte, Sacher Masoch et d'autres écrivains étrangers.

Th. Bentzon.

LITTÉRATURE

ET

MŒURS ÉTRANGÈRES

LES HAREMS D'ORIENT ET D'AMÉRIQUE

I. *Thirty years in the Harem,* by Mme Kibrizli-Méhémet-Pacha. — II. *A Lady's Life among the Mormons,* by Mrs T. B. H. Stenhouse.

« Si chacun, dit Marmontel, écrivait ce qu'il a vu, ce qu'il a fait, ce qui lui est arrivé de curieux et dont le souvenir mérite d'être conservé, il n'est personne qui ne pût laisser quelques lignes intéressantes. » Ceci s'applique aux moindres comparses de la vie humaine, à ceux dont l'existence paraît le moins accidentée. Pour donner à des événements vrais, personnels, un intérêt que ne saurait atteindre aucun roman, il suffit d'être sincère et d'avoir observé. Combien plus doivent paraître piquantes les confidences de personnes placées par leur naissance ou par les événements de

leur vie dans des régions inaccessibles aux regards du vulgaire! Madame de Motteville et mademoiselle de Montpensier, madame de La Fayette et madame de Caylus ont captivé les lecteurs de leur temps et du nôtre en les entretenant de la cour, et qu'est-ce que la cour, toute curieuse que la ville puisse être de ses secrets et de ses scandales, auprès du harem, dont le nom seul évoque une idée de voluptueux mystères ! A quels mémoires comparerait-on les confidences de « saintes du dernier jour » séparées du monde civilisé par d'affreux déserts, par une politique aussi ingénieuse que dépravée, ou, mieux encore, celles de houris protégées contre nos investigations par de triples voiles et de triples murailles ? Madame Stenhouse, comme madame Méhémet-Pacha, brave, pour écrire, des préjugés tout-puissants jusqu'ici et les vengeances qui menacent une indiscrétion sans exemple.

Le fond des deux ouvrages est le même, c'est l'étude de la polygamie, dans des conditions sociales diverses et sous des cieux différents, par deux femmes qui en ont fait l'amère expérience. Néanmoins des contrastes frappants attestent des dissemblances bien tranchées de race, d'éducation, de mœurs. D'une part, c'est la femme d'Orient, avilie à son insu, qui se plaint en égoïste d'un ordre de choses dont les vices essentiels lui échappent et contre lequel elle ne s'est révoltée que le jour où il a contrarié ses intérêts matériels, — de l'autre, une femme chrétienne d'un esprit cultivé, appartenant à cette grande famille anglo-saxonne si justement fière de ses privilèges et de ses libertés, qui, encore palpitante d'indignation, proteste au nom de tout son sexe contre les sophismes qui l'ont un instant sé-

duite, qui confesse repentante les angoisses, les humiliations, les luttes qu'elle a subies dans sa conscience et dans son cœur. Elle ne se propose pas, comme madame Méhémet-Pacha, de dénoncer les abus dont elle a été victime elle-même, de satisfaire des rancunes justifiées en démasquant ses ennemis; avec une louable délicatesse, elle évite au contraire de citer les noms, d'entrer dans des détails trop intimes; ce n'est que sur ses sœurs encore captives qu'elle prétend appeler la pitié. Son vœu le plus cher est que le congrès de Washington mette fin à une nouvelle forme de l'esclavage. Sans doute, quoi qu'elle fasse, l'impartialité absolue doit parfois lui manquer : il n'existe point de mémoires où la passion ne parvienne à se glisser; peut-être même, lorsqu'elle n'exclut pas la bonne foi, en est-elle un des principaux charmes. Ici, le plus vif des sentiments féminins est en jeu, et la façon dont l'expriment, chacune selon son caractère et le milieu où elle a vécu, la dame turque et la dame mormonne, offre plus d'intérêt encore que les événements dont elles font le récit.

I

Lorsqu'on ouvre les *Trente années au Harem* de madame Kibrizli-Méhémet-Pacha, une objection assez naturelle se présente d'abord à l'esprit : comment s'est-il trouvé, dans le troupeau de ce que nous appelons fort improprement les odalisques [1], une femme capable de juger et d'écrire, assez courageuse, assez

1. Ce nom si poétique ne s'applique en réalité qu'aux femmes de chambre.

indépendante surtout pour publier le résultat de ses observations ? Ne serions-nous pas dupes de quelque mystification ? Eh bien ! disons tout de suite que Melek-Hanum (madame Méhémet-Pacha) n'a rien de commun, sous le rapport de la culture intellectuelle, avec la plupart de ses compatriotes; elle est même très fière de cette supériorité, qui lui a longtemps valu en Turquie une haute influence. Catholique grecque, issue par sa mère d'une riche famille arménienne, elle a par son père, M. Charles Dejean, du sang français dans les veines. Elle inspira, encore presque enfant, une violente passion à son médecin, docteur anglais, dont ses parents repoussèrent la recherche à cause de la disproportion d'âge et de la différence de religion. Désespérant de réussir par d'autres moyens, il enleva sa jeune malade et l'épousa devant un prêtre grec. Leur union ne fut pas heureuse.

Madame Méhémet-Pacha reproche à son premier mari une avarice sordide, et cite à l'appui de ses accusations la preuve que voici. Un matin, il lui avait remis avant de sortir un sac d'argent. Se voyant pour la première fois de sa vie maîtresse d'une somme considérable, elle se hâta de la dépenser en emplettes frivoles, qui furent montrées naïvement au docteur lorsque celui-ci lui demanda compte du dépôt. Il s'ensuivit une scène de colère que beaucoup de maris européens comprendront peut-être.

Le médecin anglais paraît presque excusable d'avoir prétexté au bout de quelques années les soins qu'exigeait l'éducation de ses deux enfants pour éloigner cette femme impérieuse et prodigue. Elle comptait trouver à Rome, où il l'envoya, plaisirs et liberté; sa belle-mère, ancienne dame d'hon-

neur de la duchesse de Lucques, livrée à d'étroites pratiques de dévotion, lui imposa au contraire de tels ennuis, qu'elle en prit un accès de démence. Le mari profita de l'occasion pour obtenir du patriarche grec une sentence de divorce; l'aïeule s'empara de ses petits-enfants, qu'elle éleva désormais à sa guise, en catholiques romains. Quand la jeune femme retourna indignée à Constantinople, demandant justice à grands cris, elle trouva son infidèle époux déjà remarié. Il lui promit une pension viagère, si elle voulait aller vivre à Paris. Là, des difficultés nouvelles touchant cette pension la forcèrent de s'adresser à l'ambassadeur de Turquie auprès du gouvernement de Louis-Philippe, Féty-Pacha, qui l'accueillit avec bienveillance. Elle connut vers la même époque Kibrizli-Méhémet-Pacha, attaché militaire de la légation, et ce fut un fiancé qu'elle suivit à Constantinople. On voit que le début de la vie de Melek-Hanum s'écoula hors du harem: elle y entrait avec une expérience, un développement d'esprit, qui manquent à la plupart des femmes vouées à cette destinée.

Ses premières impressions sont datées du palais de Haïder-Effendi, où elle passa le temps du ramazan au milieu d'une réunion de quinze ou vingt dames, mère, belles-mères, tantes, sœurs, cousines, parentes enfin à différents degrés du maître de ce logis fastueux. Elles se divertissaient ensemble en causant, en dansant, en faisant de la musique. Le carême musulman ne permet pas de prendre de nourriture dans la journée; l'usage est donc de dormir jusqu'à minuit, heure où un roulement de tambour vous avertit que le jeûne est interrompu jusqu'au lever du soleil. Pendant tout le mois, les riches tiennent table ouverte, et chaque

pauvre, après s'être rassasié, reçoit un petit présent. La nuit, les jeunes gens des deux sexes parcourent les rues, des lanternes de couleur à la main, pour se rendre aux mosquées ou même dans les cafés et autres lieux d'amusement. L'entrée des mosquées est, on le sait, interdite aux femmes; mais elles n'en tiennent pas compte. L'auteur de ces mémoires assista hardiment à une grande fête religieuse en compagnie d'une jeune Circassienne, fille adoptive de la sœur du sultan. Les deux dames avaient endossé des costumes d'hommes qui ne les empêchèrent pas d'être suivies et sérieusement inquiétées.

La fin de ce ramazan, plus semblable en somme au carnaval qu'au carême, vit le mariage de madame Méhémet-Pacha et l'enlèvement de la Circassienne Nazib par un marchand grec du bazar. On comprend du reste que celle-ci ne se soit fait aucun scrupule de quitter sa bienfaitrice Essemah-Sultane, dont les passe-temps rappellent quelques-unes des plus sanglantes légendes de la tour de Nesle. Elle avait coutume de faire danser devant elle de jeunes Grecs peints et vêtus comme des femmes. Plusieurs fois le sultan fit arrêter et mettre à mort les complices des débauches de sa sœur, qui ne parut jamais s'en soucier.

Ces types ne sont pas rares en Orient. Le harem d'Abdul-Medjid donna l'exemple de débordements épouvantables. Les caprices des sultanes ruinèrent le pays. Dans l'espace de deux ans, le sérail fut quatre fois remeublé entièrement : couvertes de pierreries, suivies d'esclaves presque aussi magnifiquement vêtues que leurs maîtresses, ces femmes sans pudeur se promenaient en somptueux équipages, à peine voilées ; la nuit, elles appelaient les passants par la fenêtre et les

introduisaient dans le palais; leurs faveurs étaient accompagnées de présents qui suffisaient parfois à faire la fortune de celui qui les recevait. C'était un cas de perpétuel pillage. La sultane validé, mère du souverain, surpassait toutes les autres en prodigalité. Abdul-Medjid ne voulait croire aucune accusation portée contre ses femmes et ne savait rien leur refuser. Sa faiblesse se fit voir surtout à l'égard de Besmé-Hanum, élevée par une faveur unique du rang d'esclave au rang d'épouse. Il alla jusqu'à lui confier son fils, dont la mère était morte. Peu touchée de cet aveugle amour, Besmé descendit aux plus basses intrigues avec les derniers serviteurs du palais. Elle maltraitait l'enfant, qu'elle considérait comme un obstacle à son ambition, puisque ses fils, si elle en avait, ne pourraient pas régner; elle poussa la fureur jusqu'à le mordre, et personne n'osa en avertir le sultan. Il existe cependant un moyen indirect de dire la vérité aux princes, dont on use souvent en Orient : c'est le moyen qu'employa Hamlet, la comédie par allusions. Un ami dévoué y eut recours enfin, et les ombres chinoises révélèrent au sultan qu'il avait une femme adultère capable de méditer le meurtre de son fils. Il comprit, s'assura des cruautés dont le petit prince avait été victime et renvoya Besmé; mais, faible jusque dans sa vengeance, il lui laissa emporter tous les trésors dont il l'avait comblée. Elle continua hors du sérail le cours de ses infamies et finit par épouser Tefik-Pacha, l'un de ses amants. C'était le dernier outrage : prendre la femme du représentant de Mahomet n'est rien moins qu'un sacrilège religieux et politique; celui-ci fut puni de mort, mais mystérieusement, comme le veut la politique orien-

tale. Le sultan feignit d'abord l'indifférence; il offrit même à Besmé l'un des palais appartenant à la couronne, pour donner le change à l'opinion publique; puis, sous un prétexte futile, il l'exila, elle et son mari, à Brousse, après quoi Tefik reçut sa grâce apparente, car il était nécessaire qu'il vînt boire la ciguë à Constantinople. Personne ne soupçonna cet empoisonnement, et la clémence impériale épargna encore Besmé.

Lorsque l'on considère ces mœurs, qui mettent en réalité les hommes sous la domination des créatures dégradées dont ils croient faire leurs jouets, on comprend le paradoxe de lady Montagu : « les femmes seules sont libres en Turquie; » mais quelle liberté! surprise, volée, pour ainsi dire, résultat d'artifices et de mensonges incessants qui ne sont après tout que les représailles d'une injurieuse méfiance.

Le ramazan est, nous l'avons vu, le prétexte de courses nocturnes tout au moins singulières; souvent les promenades en plein soleil, aux Eaux-Douces par exemple, ne sont pas beaucoup plus innocentes. Les dames se tiennent toutes du même côté le long d'une allée sinueuse qui borde la rivière, les hommes de l'autre côté; entre eux, l'espace est assez étroit pour que l'on puisse échanger des fleurs et des billets. Les promeneuses descendent de voiture, font jeter un tapis sur le gazon, et, entourées de nombreux esclaves, procèdent à des collations dans lesquelles on rivalise de recherches. L'éclat de la vaisselle d'or et d'argent, la musique, le luxe des costumes et des équipages, le va-et-vient des cavaliers, des piétons, des marchands, tout cela forme sous le ciel brillant et dans la verdure un spectacle joyeux à l'égal de quelque fête masquée.

Quant aux visites que les femmes se rendent entre elles d'un harem à l'autre, c'est une source inépuisable d'intrigues d'où dépend l'avancement de leurs maris, de leurs fils, de leurs frères. A force de flatteries, elles acquièrent les bonnes grâces des épouses de ministres ou de grands officiers, et à force d'importunités celles-ci obtiennent de leurs maris toutes les places qu'elles souhaitent pour leurs protégés. C'est ainsi qu'on voit un jeune homme, encore ignorant du service actif, nommé tout à coup général de brigade ou de division. Il paraît que Melek-Hanum sut très habilement servir les intérêts de son mari.

Elle s'enorgueillit de la confiance que mit en elle vers cette époque un personnage important, le général Gueuzluklu-Rechid-Pacha, qui, comptant sur les connaissances qu'elle avait dû rapporter de la beauté européenne, s'en remit à elle pour le choix d'une épouse svelte, de physionomie spirituelle, et qui eût les cheveux noirs. Il est curieux de voir comment elle s'acquitte de cette mission.

« J'entrai en campagne, raconte madame Méhémet-Pacha, et, ayant revêtu mes plus beaux atours, j'allai rendre visite à toutes les familles d'un rang égal à celui du général. Voici quel est l'usage : on se présente à la porte d'une maison où il y a quelque fille à marier.

— Que désirez-vous, madame?

— Je désire voir votre jeune fille.

Introduite dans le salon, vous attendez sur un divan que la demoiselle ait achevé sa toilette. Elle paraît en ses plus beaux atours, vous salue du mouchoir qu'elle tient à la main et s'assied, les yeux baissés, sur un siège préparé pour elle. On apporte le café dans une petite tasse d'argent ; il s'agit de le

prendre très lentement, car l'objet de votre examen disparaîtra aussitôt la tasse vide. Ensuite l'une de ses proches parentes vient demander ce que vous pensez d'elle. Naturellement on répond par des éloges, puis on écoute l'énumération de ce que la demoiselle possède en habits, en bijoux, outre la valeur de son douaire. Il faut se garder de tout croire, car souvent les parents, après avoir promis plus qu'ils ne peuvent ou ne veulent donner, ne tiennent parole qu'à demi, et leur gendre n'a aucun recours contre eux. J'assurais la famille que je rendrais compte de tout à celui qui m'envoyait, et en effet je faisais chaque soir un rapport à mon mari, qui le transmettait à Gueuzluklu-Rechid-Pacha. Ce dernier se montrait fort difficile. Tantôt il trouvait que la jeune fille avait trop de parents, qu'elle était trop grande ou trop âgée, tantôt que la fortune n'était pas suffisante. Pendant vingt jours, je ne cessai d'assaillir la demeure de tous les *ulémas*, ministres et hauts dignitaires en général. Lasse de chercher inutilement, je résolus de m'en tenir à la première que je verrais ensuite, et qui se trouva être une grande fille robuste, aux traits réguliers, avec des cheveux et des sourcils rouges ; c'était à peu près le contraire de ce que demandait Gueuzluklu-Rechid-Pacha. Je lui offris néanmoins le bouquet enrichi de diamants dont m'avait chargée Son Excellence et, rentrée chez moi, j'eus soin de ne pas souffler mot des cheveux rouges. A ma demande, une Grecque fort habile les teignit en noir ainsi que ses cils et ses sourcils, ce qui, joint à la blancheur naturelle de la peau, produisait un effet agréable. Malgré cette précaution, je tremblais un peu, car le général avait menacé de congédier sa

femme le lendemain s'il ne la trouvait pas à son goût, et de s'en prendre autant à mon mari qu'à moi-même. Le lendemain, fort heureusement, il me remercia du choix que j'avais fait, et son affection pour sa femme devint telle, qu'il n'en voulut jamais d'autre. »

On voit que madame Méhémet-Pacha s'entendait en négociations; cependant elle ne put lutter contre les intrigues qui, au commencement du règne d'Abdul-Medjid, amenèrent la disgrâce de son mari.

Le sultan avait d'abord formé les plus généreux projets de réforme ; mais le vieux parti musulman réussit assez vite à le décourager, à l'annihiler même presqu'entièrement en exploitant à cet effet son goût pour les plaisirs : Méhémet-Pacha, dévoué aux intérêts de son pays, osa qualifier sévèrement la conduite de certains personnages hauts placés dont il dépendait; le résultat de sa sincérité fut que, sous prétexte de donner à l'armée un exemple salutaire, on le dégrada avec douze autres généraux, coupables apparemment de la même imprudence. Pendant deux années, il vécut dans une gène excessive, traqué par ses créanciers, abreuvé d'humiliations et de tristesses. Enfin sa femme prit une résolution audacieuse, elle alla trouver leur mortel ennemi, le séraskier [1] Riza-Pacha, et lui demanda de rendre au général déchu sinon une place qui lui permît de faire vivre sa famille, du moins une partie du traitement qui lui avait été retiré.

Installée chez l'épouse favorite du séraskier, elle ne manqua jamais matin et soir de renouveler ses supplications, déclarant qu'elle ne sortirait pas

1. Ministre de la guerre.

de cette maison avant d'avoir obtenu justice. Le dixième jour, Riza-Pacha, voyant qu'il était impossible de lasser sa persévérance, nomma Méhémet-Pacha gouverneur d'Akiah (Saint-Jean-d'Acre).

Vivre à Saint-Jean-d'Acre était encore un châtiment. Il suffit de jeter les yeux sur le tableau que fait madame Méhémet-Pacha de cette ville, bâtie tout entière en boue, avec des maisons basses recouvertes de nattes et une population de voleurs déguenillés, pour comprendre que la nomination de son mari au commandement de Jérusalem, en qualité de *wali* ou gouverneur, ait été saluée par elle comme une délivrance. Le trajet jusqu'à Jérusalem fut pénible. Les hommages des cheiks des différents villages, les évolutions de leurs troupes au son des *tamburas*, n'empêchaient pas qu'on ne souffrît de l'épouvantable malpropreté de la chère et du logement. Madame Mehémet-Pacha poussa plus loin encore ses expériences sous ce rapport, lorsqu'elle entreprit dans la suite un voyage assez périlleux chez ces malheureux Druses et Bédouins, à qui le *courbach* turc arrache avec la peau quelques contributions énergiquement disputées. Elle raconte d'une façon plaisante comment ses hôtes insistèrent pour lui faire accepter du riz roulé en boule dans leurs mains et comment le *tandour* ou four à pain de chaque *gourbi* sert aussi pour le bain, de sorte qu'on pétrit la pâte dans l'eau d'où viennent de sortir cinq ou six enfants.

Avant de quitter Constantinople, elle avait reçu la recommandation de n'accepter aucun présent de la part des subordonnés, les gouverneurs et autres autorités s'y étant engagés par serment. Avec une

ruse dont elle se vante plutôt qu'elle ne s'en excuse, madame Méhémet-Pacha répondit : « Mon mari tiendra sa promesse, mais vous ne pouvez m'empêcher d'accepter les présents des dames. Cela n'a rien à faire avec la politique. » En effet, quand on se fut assuré que Méhémet-Pacha refusait consciencieusement tous les cadeaux, ceux-ci furent portés à sa femme. Dès son passage à Jaffa, elle reçut des bijoux de la femme du *mudir*, et, arrivée à Jérusalem, elle s'entendit avec l'intendant de sa maison pour tirer tout l'argent possible de la poche des Juifs. Quant aux franciscains, aux Grecs, aux Arméniens, ils se hâtèrent de gagner ou plutôt de payer sa bienveillance dans l'intérêt de leurs couvents, auxquels on ne peut faire aucun changement ni la moindre réparation sans l'autorisation du pacha. Elle explique sa conduite par la crainte de la pauvreté dont elle avait tant souffert, car, dit-elle, dans un pays où personne n'a de sécurité ni de droits reconnus, il est nécessaire de prendre des précautions contre les revers de la fortune.

La réputation d'adresse et d'énergie de madame Méhémet-Pacha se répandit au loin. Nazly-Hanum, fille de Méhémet-Ali-Pacha, vice-roi d'Égypte, exprima le désir de connaître une personne d'un si rare mérite :

« J'avertis mon mari de son invitation ; il répondit : — Vous êtes obligée d'y aller; l'invitation d'une personne de si haut rang est un ordre. — Prenant avec moi ma fille Aïcheh, deux esclaves, un eunuque, et accompagnée par la messagère de la princesse, je me rendis à Jaffa ; là je m'embarquai pour Alexandrie, où m'attendaient les équipages de Son Altesse. Les voitures étaient tout en velours rouge brodé

d'or; l'air arrivait à travers un treillis doré. Nous atteignîmes le palais de Mahmoudieh, qui, situé près du Nil, au milieu de jardins magnifiques, a un aspect européen. Je passai de l'une des cours dans un vestibule spacieux au delà duquel un bel escalier conduisait aux appartements supérieurs. Sur mon passage se tenaient des rangées d'esclaves vêtues de soie de brillantes couleurs et parées de bijoux d'un grand prix. Pour me faire honneur, d'autres esclaves me prirent sous les bras, tandis que des eunuques soutenaient les plis de mon *feradje* [1]. Je fus reçue au sommet de l'escalier par la trésorière de la princesse, qui m'introduisit dans une vaste salle pour m'y reposer. Bientôt après elle vint m'avertir que Son Altesse m'attendait. Je la trouvai assise sur son divan et fumant un long chibouk. Elle se leva et me souhaita la bienvenue. C'était une femme de taille moyenne et assez brune; ses traits exprimaient une énergie peu commune, ses yeux pénétrants et hardis brillaient d'intelligence. Je me prosternai, elle salua gracieusement et m'engagea d'un geste de la main à m'asseoir sur le divan placé en face du sien.

» Autour de l'appartement se tenaient de vieilles femmes, dont l'emploi était d'amuser Son Altesse en racontant des histoires. On m'apporta un chibouk, et la princesse commença la conversation par des compliments; puis nous parlâmes de différents sujets. Nazly-Hanum me parut connaître à fond les affaires d'Orient; pendant notre entretien, on apporta des sorbets, et du café. Au bout d'une demi-heure, je

1. Vaste manteau qui balaie la terre, à manches pagodes et à pèlerine.

me retirai dans l'appartement qu'on m'avait préparé; il était magnifique comme tout le reste du palais. Nazly-Hanum dìna seule avec moi. La table, couverte de soie brodée, supportait des mets variés servis dans de l'argenterie artistement travaillée; les cuillers mêmes étaient ornées de pierres précieuses. Après le repas, nous allâmes toutes dans le jardin, fumer et prendre le café autour d'une table. Vers dix heures, on apporta des fruits et le sorbet dans des tasses d'or enrichies de diamants, ainsi que les couvercles. La princesse, ayant bu du vin et de l'eau-de-vie, causa plus familièrement avec moi, puis elle permit à quelques-unes des esclaves les plus âgées de s'approcher. L'une d'elles jouait le rôle de son amant; elles se mirent à parler de galanteries... Pendant cette scène, qui s'animait à mesure qu'augmentait l'ivresse des deux actrices principales, quelques jeunes esclaves dansaient en s'accompagnant de castagnettes de cuivre, d'autres chantaient. Celles que leur devoir obligeait à se tenir debout autour de la chambre tombaient de fatigue. On voyait à leur mine qu'elles avaient l'habitude de passer la nuit sans sommeil; mais il leur fallait endurer ce supplice sans donner signe d'impatience, car leur maîtresse les eût fait battre impitoyablement; plusieurs sont mortes des mauvais traitements qu'elles avaient reçus.

» Lasse à mon tour de scènes de débauche et d'égoïsme aussi révoltantes, je demandai vers minuit la permission de me retirer. La personne qui était venue me chercher à Jérusalem me reconduisit à mon appartement. Par politesse, je la retins quelques instants auprès de moi. Elle me parla de Nazly : « Vous avez vu notre maîtresse; elle passe toutes les

nuits comme elle a commencé celle-ci. Elle se lève à midi; dans la journée, elle fait des visites, des promenades en voiture, elle boit, elle s'amuse. Autrefois, bien que les dames égyptiennes soient beaucoup moins libres que les turques, elle trouvait, grâce aux absences fréquentes de son mari, le moyen d'introduire impunément ses amants dans le harem. D'ordinaire elle s'assurait de leur silence en les faisant mettre à mort; mais, ces meurtres s'étant ébruités, elle a renoncé à un passe-temps périlleux. Nous sommes toutes très malheureuses sous sa loi; elle est aussi capricieuse que cruelle. Feu son mari ayant dit une fois à l'esclave qui lui versait de l'eau : « Assez, mon agneau! » ce seul mot répété à la princesse la mit hors d'elle. La pauvre fille fut égorgée par son ordre, puis sa tête bourrée de riz et cuite au four fut placée sur un plat, et, quand le *defterdar* revint dîner, on lui servit cet étrange régal. — Prenez donc un morceau de votre agneau, lui dit sa femme. — Là-dessus il jeta sa serviette, s'en alla, ne reparut pas de longtemps, et depuis n'eut plus aucune affection pour elle. S'ils ne se séparèrent pas, c'est que le mari tenait à garder ses richesses et à rester le gendre de Méhémet-Ali. Cette jalousie de la princesse s'étend sur les esclaves objets de son caprice; au moindre soupcon d'infidélité, elle les fait mourir sous le fouet... »

» Il était environ dix heures du matin, je n'étais pas levée, quand la princesse entra dans ma chambre accompagnée de deux esclaves. — Quoi? s'écria-t-elle, encore au lit, ma chère! — Elle m'embrassa avec mille compliments, puis sortit en m'avertissant qu'elle allait m'attendre.

» Ma toilette faite, je trouvai la princesse occupée à examiner des dessins de bijoux. — Venez, dit-elle, me donner votre avis. — Quand nous eûmes choisi ensemble, elle se fit apporter deux cassettes longues chacune de plus de trois pieds, larges et profondes en proportion. — Maintenant, dit-elle, choisissons les pierres. — Ces coffres étaient remplis de diamants, d'émeraudes et d'autres gemmes d'une valeur incalculable. Elle allait les refermer, lorsque tout à coup : — Je veux, dit-elle, vous faire un petit présent. Voici deux diamants qu'il faut monter en bagues, l'une pour vous, l'autre pour votre mari. — Chacun de ces diamants valait plus de cinq mille francs. Puis elle demanda une troisième grande cassette, celle-là remplie de longues barres d'or dont elle voulait faire de la vaisselle. Je remarquai que des plats d'or massif seraient très lourds, et que l'argent valait mieux. Elle se rendit à mon observation, et, prenant deux ou trois de ces barres, les jeta aux pieds d'une esclave : — Tiens, dit-elle, voici pour toi.

» Sur l'invitation de Son Altesse, je descendis aux jardins, qui étaient admirables. Les palmiers-dattes, les orangers, les fleurs, les buissons, étaient arrangés avec un art très rare en Orient, les murs couverts de verdure. Çà et là s'élevaient des kiosques élégants au milieu desquels de gracieux jets d'eau rafraîchissaient l'air. Je me promenai quelque temps accompagnée par les femmes, qui portaient chacune au cou un mouchoir blanc sur lequel étaient brodés des vers, marque distinctive de la faveur de leur maîtresse. Celle-ci parut bientôt. — Que pensez-vous de mon jardin? demanda-t-elle. Aimez-vous le climat d'Égypte? — Le jardin et le climat sont des plus agréables;

mais à quoi bon les louer quand c'est à vous que de telles louanges sont dues? — Elle sourit, et me témoigna sa satisfaction en me pinçant doucement la joue. — Si vous voulez voir quelque chose du pays, sortons, dit-elle.

» Nous prîmes chacune un *feradje*, et par-dessus un *bourko*[1]. Nulle part les femmes ne cachent leurs traits avec autant de soin qu'en Egypte; partout ailleurs elles se couvrent le visage d'un *yashmak* ou voile de gaze de soie. Nous montâmes en voiture et allâmes au palais d'Ibrahim-Pacha, frère de Nazly-Hanum. Toutes deux nous fûmes reçues avec le même cérémonial qui avait accompagné mon arrivée. La princesse me présenta aux femmes d'Ibrahim. Je visitai le palais, qui était pour le moins aussi somptueux que le sien. Les habitantes étaient sans exception jeunes et beaucoup plus belles que les femmes de Nazly, mais toutes portaient sur leur visage une expression de crainte et d'ennui. La vieille esclave qui me conduisait me raconta que le pacha était horriblement jaloux. « Un eunuque noir, dit-elle, étant devenu amoureux d'une Circassienne que notre maître aimait éperdument, fut repoussé par elle et jura sa perte. Un jour, il jeta un manteau d'homme près de la porte de la Circassienne. Quand le pacha, précédé de deux eunuques qui tenaient des torches, arriva, il fut transporté de rage. — Qu'est-ce? s'écria-t-il, montrant ce vêtement. — Seigneur, répondit le misérable, un homme qui était avec la Circassienne aura fui sans doute à votre approche. — Ibrahim-Pacha frappa

1. Sorte de capuchon qui couvre entièrement la tête et le cou et ne laisse entrer la lumière qu'à travers deux trous percés à la place des yeux.

rudement; la pauvre fille ouvrit, et au même instant notre maître, tirant son *handjer*[1], lui porta un coup mortel.

» Une splendide collation froide nous fut servie, après quoi nous visitâmes le jardin avec toutes les femmes du pacha. C'étaient des Circassiennes et des Grecques généralement belles et douces, mais mal élevées. Puis nous allâmes au bain chaud, où des esclaves cherchèrent à nous amuser par des danses et des chants au son du *derbouka*[2]. La nuit venue, nous retournâmes au palais de Nazly. L'une des conteuses d'histoires nous fit alors un de ces récits dont elles ont l'habitude. Il y en a dix environ, chaque femme en sait un ou deux qu'elle répète; celles qui sont préposées à ce genre de récitation n'ont pas d'autre emploi. Nous eûmes une représentation de *karagheuz* (ombres chinoises). Le dialogue était, selon la coutume, plein d'allusions aux actes de la princesse et de son entourage. C'est le théâtre des Orientaux. »

Voilà un aperçu de mœurs intimes pris sur le vif. Il est juste d'ajouter pourtant que toutes les grandes dames d'Orient ne sont pas des Nazly. Madame Méhémet-Pacha nous fait connaître une *cadine-effendi*[3] du sultan Mahmoud qui diffère singulièrement de ce type brutal et perverti. Fille adoptive d'une sultane, elle fut l'objet d'un caprice impérial qui dura dix jours à peine; ensuite le sultan ne se montra plus. Elle eut toute sa vie des appartements splendides, de nombreux esclaves, tout le luxe imaginable, et, pleine de

1. Dague courte et recourbée.
2. Sorte de mandoline.
3. Seconde femme.

bonté pour ceux qui la servaient, travailla sans relâche à cacher une inconsolable douleur. Jamais elle ne quittait le palais, jamais elle ne recevait de visites. Sa fille unique mourut dès les premiers mois d'un heureux mariage, et elle resta en butte à la haine envieuse de la sultane validé, ancienne servante du harem, que, par une inexplicable fantaisie, le sultan avait distinguée tandis qu'elle s'acquittait du plus grossier travail manuel.

Si telle peut être la condition d'une cadine, que dire de celle des odalisques, vendues plus ou moins cher, selon leur beauté, vers l'âge de douze à treize ans, revendues après qu'elles ont reçu quelques talents qui transforment de pauvres paysannes, capables seulement de parler le langage barbare de leur tribu, en musiciennes ou en danseuses, livrées sans défense à la passion du maître, qui les abandonne parfois ensuite au ressentiment d'une épouse capable de tout pour les empêcher de mettre au monde un fils[1] ? Les harems cachent des souffrances de plus d'une sorte dont la fin est souvent tragique. Les seules femmes qui, loin de dépendre du caprice des hommes, tiennent ces derniers asservis, si bon leur semble, sont les princesses, les sultanes de naissance. Leur mari ne peut se présenter dans le harem sans y être invité; elles ont le droit de le laisser des semaines de suite dans le *selamlik*[1], comme il arriva pour le jeune Ali-Galyb-Pacha, que les dédains de sa femme, fille d'Abdul-Medjid, conduisirent au désespoir. Abjection douloureuse au bas de l'échelle, tyrannie et

1. L'esclave achèterait ainsi le droit de n'être plus vendue.
2. Appartement des hommes.

cruauté au sommet, désordre et libertinage partout, tel est le résumé de la vie de harem, lorsqu'on la dépouille du mensonger prestige que lui prêtent les poètes ignorants de ces honteux secrets. Melek-Hanum paraît avoir compté longtemps parmi les privilégiées de son sexe; elle dominait absolument son mari, qui jamais ne lui imposa de rivale. Une seule fois elle eut quelque raison de craindre qu'il ne prît une seconde épouse en la personne d'une jolie Circassienne qu'elle avait élevée; mais, résolue en toutes choses, elle profita d'une absence de son mari pour marier le plus promptement possible la jeune fille à un *caïmakan* [1] qui venait de perdre sa femme. Cet acte, quelque peu arbitraire, ne fut pas blâmé par le pacha lorsqu'il l'apprit, et mit fin à ce qu'elle appelle des velléités de jalousie.

Madame Méhémet-Pacha fut généralement heureuse dans ses audaces jusqu'à celle qui la perdit, et le succès explique chez elle un progrès constant dans la duplicité. Toute son intelligence s'était concentrée sur cet art familier aux femmes turques, aux esclaves en général : ruser et mentir. L'avidité avec laquelle ses agents et elle-même provoquaient les cadeaux fut en grande partie cause que l'on retira le poste de gouverneur de Jérusalem à son mari ; mais ce fut pour le nommer au poste plus important de gouverneur de Belgrade, réservé d'ordinaire aux *muchirs* [2], tandis qu'il n'était que *ferik* [3]. Madame Méhémet-Pacha partit avant lui, avec une escorte de *bachi-bozouks*, et son voyage au milieu de popula-

1. Lieutenant-colonel
2. Feld-maréchaux.
3. Général de division.

tions qui lui étaient hostiles n'eût pas été sans danger, si elle n'avait eu l'adresse de se faire passer, à deux reprises, pour l'épouse du nouveau gouverneur qui arrivait de Constantinople. Au lieu de l'attaquer, on la combla d'honneurs, mais elle dut entendre des plaintes multipliées contre la cruauté de l'ancien pacha et la cupidité de sa femme.

A Belgrade, l'estime qu'on accordait à son esprit supérieur atteignit l'apogée ; avouons qu'elle la mérita en accomplissant de véritables prodiges. Le palais du gouverneur par exemple, situé au centre d'une forteresse, ne possédait pas de jardins, et la campagne environnante était des plus arides. Elle employa les bras de cinquante condamnés à un travail de vingt jours dont le résultat fut un parterre improvisé, qui émerveilla le pacha. Le climat de Serbie, brûlant l'été, est glacial l'hiver, et la ville manque d'eau, le Danube étant gelé ; il faut faire fondre la glace, que l'on transporte d'abord dans chaque maison au moyen de baquets, procédé d'approvisionnement fort cher. Madame Méhémet-Pacha imagina d'acheter dix charrettes avec leurs chevaux, qui, chargées de glace, s'arrêtaient de porte en porte. Il arriva au pacha de dire en rencontrant une de ces voitures : « Celui qui a eu cette bonne idée doit réaliser de gros bénéfices. » Sa femme eut soin de lui cacher que la bonne idée fût d'elle. Active et industrieuse, elle enseignait dans sa maison aux jeunes indigènes à filer la soie, à broder, à faire d'autres ouvrages d'aiguille. Ces travaux féminins ne l'empêchaient pas d'avoir l'œil aux affaires politiques. La population serbe est naturellement ennemie des Ottomans ; elle s'efforça de se la concilier

par des égards inusités de la part des dames turques, qui lui gagnèrent la sympathie de la femme du prince régnant et de son entourage. Cette conduite lui permit d'agir efficacement en certaines circonstances fort graves. Un Serbe avait été tué dans une dispute par son adversaire musulman, que le gouverneur aida aussitôt à s'évader. Il en résulta que la population chrétienne tout entière prit les armes et entoura la citadelle, réclamant le coupable à grands cris, menaçant même d'un assaut. Après sept jours d'angoisse avec la perspective du siège, de la famine et du massacre final de la garnison, madame Méhémet-Pacha osa, ce qui eût effrayé le gouverneur lui-même, sortir des retranchements et rendre visite au prince Alexandre. Sa qualité de femme la fit respecter, et elle déploya tant de politique que l'affaire n'eut pas de suites.

Au bout d'une année, Méhémet-Pacha fut rappelé à Constantinople avec le titre de muchir par faveur de Rechid-Pacha, qui était alors grand-vizir et tout-puissant, bien que les idées européennes dont on le savait imbu lui valussent de la part des Ottomans obstinés le titre de *giaour*, et qu'on l'accusât de vouloir rendre Constantinople aux Européens, tandis qu'il ne songeait qu'à contre-balancer le pouvoir de la Russie au moyen d'une alliance avec les puissances occidentales. Le sultan, tout le premier, se troublait à la seule pensée qu'en cas de guerre des troupes étrangères pussent entrer à Constantinople. « Qui sait, disait-il, si les alliés consentiront ensuite à se retirer d'une place que toutes les nations convoitent avec une égale ardeur ? » Cependant l'attitude menaçante que son intervention dans les difficultés austro-

hongroises donnait à la Russie alarma suffisamment la Porte pour que les alliances redoutées eussent lieu, et Kibrizli-Méhémet-Pacha, l'un des plus actifs promoteurs de la nouvelle politique, fut nommé à cet effet ambassadeur en Angleterre. Sa femme aida beaucoup, prétend-elle, au choix que l'on fit de lui; il ne cessa de la mettre en avant comme négociateur, craignant de se compromettre par des démarches personnelles, et, si l'usage n'eût expressément défendu aux musulmans d'emmener leurs femmes en pays chrétiens, il n'aurait pu se résoudre à la laisser derrière lui. Leurs adieux furent des plus tendres, ni l'un ni l'autre ne se doutait qu'ils dussent être les derniers. Le malheur voulut que Djehad-Bey, le seul fils qui leur restât, fût atteint par une maladie grave peu de temps après le départ de son père, et les médecins désespérèrent de le sauver.

Ici se place un ténébreux épisode qui montre comment la crainte d'être supplantée fait passer au besoin la femme turque de l'artifice au crime.

Madame Méhémet-Pacha insiste peu sur le chagrin maternel qu'elle dut ressentir; elle exprime surtout la terreur qui lui vint de perdre, si l'enfant mourait, sa position d'épouse unique, le pacha pouvant craindre de n'avoir pas d'autre héritier. Ce souci fut habilement exploité par Fatmah, surintendante de sa maison, qui lui fit accepter un projet diabolique. Il s'agissait de simuler une grossesse et de se procurer un enfant qu'elle ferait passer pour sien grâce à l'absence de son mari. On s'étonne qu'une femme aussi perspicace n'ait pas compris que les misérables qui l'auraient aidée dans un pareil subterfuge seraient les premiers à la compromettre ensuite. Elle se mit cependant

sans hésiter à la discrétion de Fatmah et de son complice, l'eunuque Bechir, qui introduisirent clandestinement l'enfant supposé dans le harem au moment même ou Djehad revenait à la santé, ce qui rendait la fraude inutile. Aussitôt les deux serviteurs affectèrent des airs de maîtres, abusant, pour commettre mille injustices dans la maison, de l'autorité qu'ils avaient prise sur madame Méhémet-Pacha. Celle-ci n'osait les contredire, tant elle redoutait leurs révélations. De complices, Fatmah et Bechir devinrent ennemis mortels ; il fallut absolument que l'un des deux s'éloignât. Fatmah y consentit à grand'peine en exigeant d'abord une somme considérable. Quelques semaines après, elle obtint d'assister à une fête célébrée dans le harem, selon l'usage musulman, en l'honneur de la première lecture du Koran par la jeune Aïcheh. Tandis que les invitées étaient tout au plaisir de la musique, l'ex-intendante ouvrit la porte qui séparait le *selamlik* du harem à son amant Omer, puis elle attira par une ruse l'eunuque Bechir dans la salle de bain, où les deux assassins s'élancèrent sur la victime et l'étouffèrent. Ce fut Fatmah elle-même qui lui donna la mort en s'asseyant sur son visage, tandis qu'Omer lui tenait les mains.

A peine Bechir avait-il rendu le dernier soupir que la populace enfonça les portes, cria au meurtre, demanda vengeance. Les invitées s'enfuirent; entourée de furieux qui brandissaient des sabres et des bâtons, madame Méhémet-Pacha fut protégée par la police, qui procéda sans retard à l'interrogatoire des coupables. Ceux-ci, voyant dans cet aveu une espérance de salut, déclarèrent qu'elle leur avait donné l'ordre d'en finir avec Bechir. Les ennemis politiques du pacha se joigni-

rent aux ennemis personnels de sa femme pour envenimer cet horrible scandale ; on excita le peuple au tumulte, les journaux furent remplis de récits qui montraient la prétendue criminelle sous le jour le plus odieux.

Madame Méhémet-Pacha, arrêtée, interrogée, répondit toujours de la même manière : « Je n'ai jamais donné l'ordre dont vous parlez, je n'ai point trempé dans ce meurtre. Croyez-vous donc que, si j'avais voulu me débarrasser de Bechir, j'eusse été assez stupide pour le faire étrangler publiquement, tandis qu'avec un peu de poison je pouvais m'en défaire sans bruit ? D'ailleurs, s'il avait fallu choisir entre les deux, j'eusse préféré me défaire de Fatmah, car c'est à elle que je dois tout mon chagrin. » Nous voyons, sans qu'elle le dise, combien elle s'étonne, innocente ou non, qu'on ait fait tant de bruit pour la mort d'un misérable nègre qui lui appartenait en toute propriété, puisqu'elle l'avait acheté. Le sentiment chrétien est complètement étouffé en elle par la pratique des mœurs orientales.

Kibrizli-Méhémet-Pacha, rappelé en hâte à Constantinople, se vit contraint pour apaiser les clameurs de l'opposition, qui souhaitait sa perte, de faire notifier le divorce à sa femme et de prendre une nouvelle épouse.

Après quatre mois d'emprisonnement, madame Méhémet-Pacha apprit que les deux assasins de Bechir étaient condamnés aux galères, et qu'elle aurait à subir pour sa part quelques mois d'exil en Asie-Mineure. Le ministre de la police la somma au nom de son mari de déclarer si Mustapha-Djehad-Bey était bien en réalité l'enfant du pacha, rien ne prouvant, puisque l'un des enfants avait été emprunté, que

l'autre ne le fût pas aussi. En vain madame Méhémet Pacha veut-elle justifier sa réponse évasive en alléguant qu'elle craignait de laisser son fils entre les mains d'une rivale, il est évident qu'elle saisit avec empressement la dernière, l'unique occasion de vengeance qu'on lui laissât. « Comment, répliqua-t-elle, un père ne connaîtrait-il pas son enfant ? Si le pacha dit que Djehad n'est pas à lui, c'est une preuve suffisante qu'il a été emprunté aussi. » L'obstination qu'elle mit à ne rien ajouter de plus fit que le pacha fut forcé de répudier son fils. Abdul-Medjid, naturellement généreux, hésitait encore à signer l'arrêt d'exil ; mais la sultane validé, ennemie jurée de madame Méhémet-Pacha, eut recours à une manifestation théâtrale pour lui arracher le consentement qu'elle souhaitait. Elle poussa le chef des eunuques à se jeter aux pieds du sultan devant la porte du harem en criant : « Que Votre Hautesse ait pitié de nous autres pauvres créatures, sans quoi les femmes nous égorgeront tous. »

Au milieu des neiges d'un hiver rigoureux, madame Méhémet-Pacha gagna sous bonne escorte Koniah en Cappadoce, où le muchir Hafiz-Pacha, un vieillard qui l'avait connue enfant, lui fit dans son harem une existence aussi douce que possible, lui accordant la même pension qu'à chacune de ses femmes.

Les années d'exil de madame Méhémet-Pacha, car on l'oublia des années en Cappadoce, nous montrent le beau côté des mœurs orientales, le respect de l'hospitalité pratiqué d'une façon toute biblique. Les quatre femmes qui composaient le harem de Hafiz-Pacha la servirent comme l'eussent fait des esclaves dévouées ; bien que jalouses les unes des autres, elles avaient

une confiance entière dans l'étrangère, et une telle admiration pour ses talents qu'elles ne cessaient de lui demander des talismans afin de s'assurer l'amour de leur mari. Outre ces soins, ces égards, madame Méhémet-Pacha reçut en son malheur une consolation puissante et inattendue. Le fils qu'elle avait eu de son premier mariage, et qu'elle nomme Frédéric, se souvint noblement d'une mère qui l'avait perdu de vue depuis son enfance, et obtint d'aller la rejoindre (1854). Il lui porta le peu d'argent qu'il possédait, passa un mois avec elle, retourna intercéder en sa faveur à Constantinople, et parvint à lui procurer les intelligences nécessaires pour s'échapper. Elle alla se fixer à Jalova, sur le golfe d'Ismid, et on lui laissa la liberté, mais sans lui rendre ses biens ; à grand'-peine et après de violents débats, elle obtint trente mille piastres et une pension ridiculement modeste. La jalousie plus que l'avarice conduisit, assure-t-elle, Kibrizli-Méhémet-Pacha à lui refuser ses droits. Il craignait que, rentrée en possession de sa fortune personnelle, elle ne partît pour l'Europe, et l'idée qu'elle montrerait son visage aux giaours le rendait fou. Ce sentiment est commun à tous les Turcs, et c'est à tort que l'on croit qu'il ait pu être modifié par le contact des Européens depuis quelques années. Le Turc le plus civilisé, fût-il élevé en France ou en Angleterre, ne manque jamais, une fois rentré chez lui, de surpasser ses compatriotes en susceptibilités et précautions jalouses. Néanmoins, par une anomalie singulière, il n'est pas de mari qui ne trouve tout simple que sa femme se présente sans voile devant le sultan. La meilleure raison de cette apparente inconséquence est dans la vénération religieuse qui

lui fait considérer son souverain comme le vicaire du prophète, l'ombre de Dieu sur la terre. Il faut ajouter que le prince n'a jamais abusé de la confiance qu'on plaçait en lui.

A l'occasion de l'avènement d'Abdul-Aziz, il y eut une de ces réceptions de femmes où tous les honneurs furent pour Ferideh, la nouvelle épouse de Méhémet-Pacha, qui était alors à la tête du cabinet ottoman, ses talents et sa fidélité ayant assuré le trône au frère du dernier sultan, lorsqu'un parti factieux cherchait à élire Mourad-Effendi, fils d'Abdul-Medjid. Ferideh partageait jusqu'à un certain point la puissance de son mari. De même que le grand-vizir était le premier entre tous ses compatriotes, elle était la première parmi les femmes, et, ni son esprit, ni sa figure ne la rendaient digne d'un pareil rang. Le jour de la fameuse réception au sérail, elle manqua de tact au point que le pacha ne put s'empêcher de lui dire : « Quand Dieu a donné une bouche aux bêtes, c'était pour manger et non pour parler. » On juge si cette dure parole, rapportée à l'ancienne épouse, lui réjouit le cœur. Elle épuise, en parlant de Ferideh, tout ce que peuvent inspirer la rancune et le sarcasme ; elle va jusqu'à l'accuser d'un vol de diamants. Elle insiste d'abord sur l'abominable conduite de Ferideh envers la malheureuse Aïcheh, sa fille, qu'elle avait dû laisser entre les mains de cette marâtre.

Les abus d'autorité sont faciles dans le harem, où la vie de famille est inconnue. La loi du Koran, séparant le genre humain en deux catégories distinctes qui n'ont pas une idée, pas une habitude, pas un intérêt en commun, ne permet guère au père de voir ce qui se passe dans l'appartement des femmes ; ceci

est vrai pour les familles riches surtout, car le musulman pauvre, dont le gîte est plus restreint, exerce une surveillance relativement facile. Ailleurs le selamlik n'a de communication avec le harem que par l'entremise des eunuques et des servantes chrétiennes ; un passage secret, bien gardé, relie les deux établissements, qui rivalisent de luxe et de dépense. Le pacha n'est qu'un hôte chez lui ; dans le selamlik, il appartient à ses amis et à ses parasites, dans le harem à ses femmes. Jamais il ne voit ces dernières que vers six heures du soir, lorsqu'il change de toilette en revenant de vaquer aux affaires, et plus tard, lorsque l'eunuque de service le précède, un flambeau à chaque main, jusqu'au seuil de la chambre où il dort. Le matin, ses ablutions faites, il reçoit cependant les personnes de sa famille, ses filles par exemple, mais cette cérémonie n'a pas lieu tous les jours et ne dure que quelques minutes. Le reste du temps, Aïcheh vivait enfermée dans ses appartements sans autre société que celle des esclaves et de quelques matrones, qui la laissaient dans la plus profonde ignorance. A cela, Méhémet-Pacha ne trouvait nul inconvénient ; Aïcheh eut, selon le vœu de son père, « les cheveux longs et l'intelligence courte » ; elle se laissa marier au propre fils de sa belle-mère, Chevket, un homme sans valeur personnelle, pauvre et laid.

Un matin, le pacha et sa femme firent appeler la jeune fille et lui annoncèrent qu'ils avaient disposé d'elle. Des esclaves la revêtirent d'habits de cérémonie, puis, en présence d'une imposante assemblée de femmes, eurent lieu les fiançailles, cérémonie qui consiste en une prière prononcée par l'*imam* et suivie de la lecture du contrat. Au milieu de cette lecture,

les témoins du futur époux viennent demander le consentement de la fiancée ; mais, comme une porte ou un paravent les sépare de celle-ci, ils ne peuvent savoir qui prononce le *oui* fatal. Ensuite eut lieu le couronnement d'Aïcheh par sa belle-mère et la distribution finale de sorbets et de confitures.

A l'automne de 1857, le mariage fut célébré avec l'étiquette ordinaire ; jamais plus de splendeurs n'avaient été entassées dans cette chambre du trousseau, dont madame Méhémet-Pacha nous dit : « J'ai vu des femmes oublier trente ou quarante années de misères, oublier même leur mari ; je n'en ai jamais vu qui eussent oublié la *djeiss-odassi ;* » jamais foule plus nombreuse ne s'était pressée autour de l'*aski* [1], sorte de dais sous les guirlandes duquel la mariée s'offre aux hommages et à la curiosité.

La veille, une réception solennelle avait eu lieu. Les amies de la fiancée la conduisent au bain, peignent de khenah le bout de ses doigts et de ses pieds, la promènent autour du harem à la lueur des candélabres. Ce soir-là, elle quitte les compagnes de son enfance, de même que le lendemain du mariage elle fait son entrée dans la société des matrones par le *banquet des gigots*, auquel on attribue des qualités hygiéniques tout exceptionnelles. Le matin du grand jour, Aïcheh, couverte de diamants jusque sur les souliers, reçut à genoux, avec la bénédiction de son père, la ceinture de diamants, symbole de la dignité de femme. Au moment où elle se releva, une pluie de pièces de monnaie qui portent

1. Ce trône est, avec le divan brodé d'or, l'unique meuble de la chambre nuptiale.

bonheur tomba sur la tête des spectatrices. Enveloppée d'un voile rose qui cachait absolument son visage, sur lequel on avait fixé d'ailleurs des étoiles et des fleurs de diamants, la jeune épouse attendit au sommet de l'escalier l'arrivée de Chevket, qui se hâta de la conduire à la chambre nuptiale, où il l'installa sous l'*aski* sans avoir soulevé son voile, car il faut attendre la bénédiction de l'*imam*. Après le défilé obligatoire et le repas des femmes, la voix de l'*imam* interrompit l'orgie qui depuis le matin continuait dans le selamlik, et l'époux chercha aussitôt à gagner le harem; mais ses compagnons le poursuivirent selon l'usage. Lorsqu'ils le rattrapent, ils lui donnent des coups sur le dos; autrement ils lui jettent des pantoufles. L'épouse, assise au bout du divan, n'est pas encore conquise; il faut que la maîtresse des cérémonies apparaisse d'abord avec un tapis sur lequel le mari doit s'agenouiller pour prononcer une prière qui est toujours très courte, puis commence la série des supplications respectueuses, qui décident la dame, après une résistance convenable, à lever son voile pour la première fois. Cette faveur est payée par le don d'une épingle de diamants; la veuve qui se remarie n'a pas droit à l'épingle, c'est elle au contraire qui fait un présent.

Les fêtes du mariage d'Aïcheh furent suivies de tant de chagrins et de déceptions que la pauvre femme résolut de s'enfuir pour rejoindre sa mère, qui avait réussi une fois à pénétrer jusqu'à elle. Le pacha, ayant appris cette entrevue, redoubla de mauvais traitements qui précipitèrent la réalisation d'un projet presque inexécutable en apparence. Après des vicissitudes trop dramatiques pour qu'il n'y en ait pas

quelques-unes d'imaginaires, la mère et la fille gagnèrent ensemble l'Égypte. Arrêtées, envoyées en exil, elles parvinrent à force de patience et d'adresse, sous la protection de la famille grecque de madame Méhémet-Pacha et du jeune Frédéric, à s'embarquer sur un navire européen. Ce navire allait ramener en France M. le marquis de Moustier, récemment nommé ministre des affaires étrangères. Par une complication bizarre, les diplomates turcs couvraient le pont afin de saluer une dernière fois le représentant de Napoléon III, qui était alors l'arbitre de l'Orient, et Kibrizli-Méhémet-Pacha se trouvait au milieu d'eux, ne pensant guère que le fils qu'il avait renié, Djehad, fût à quelques pas de lui, tandis que sa femme et sa fille se cachaient sous des habits européens dans une des cabines réservées aux dames. Les fugitives s'arrêtèrent à Athènes, où leur évasion fit grand bruit, puis elles gagnèrent la France et enfin l'Angleterre.

Nous avons retranché de ces mémoires tout ce qui paraissait marqué d'exagération. Il en reste assez pour faire connaître avec des détails de mœurs dont les voyageurs n'ont pu parler jusqu'ici que par hypothèse, l'effet que le régime polygame produit fatalement sur le caractère et sur le sort des femmes. Ceux qui seraient disposés à croire que leurs vices et leurs malheurs viennent de l'esclavage où on les tient, de l'ignorance où on les laisse, de l'influence enfin des mœurs générales d'un pays où tout est arbitraire et préjugés, plutôt que du principe même de la pluralité des femmes, trouveront dans le récit de madame Stenhouse la réfutation de cette erreur. Ils verront ce que la polygamie a fait d'une société libre

et nouvelle, industrieuse et unie, quoiqu'elle soit composée d'hommes de toutes les races, fort avancée sous bien des rapports dans la civilisation, et où le baptême est donné au nom de Jésus-Christ.

II

On sait que la polygamie ne s'introduisit point dans l'église mormonne sans de violents combats qui ont abouti à un schisme. Il n'était pas encore question de ce dogme, dû à une révélation posthume qu'aurait, selon Brigham Young, reçue le premier voyant, Joseph Smith, quand celle qui devait devenir madame Stenhouse entra dans la société des *saints*. C'était une jeune Anglaise de Jersey appartenant à la secte baptiste. Vers l'âge de quinze ans, elle était allée en France exercer dans une pension catholique les fonctions de professeur d'anglais. L'isolement exalta chez elle l'ardeur et les scrupules de la foi ; souvent, tout en assistant à des cérémonies religieuses étrangères auxquelles sa conscience refusait de croire, elle songeait troublée : « S'il y avait du moins sur la terre un prophète à qui je pusse aller demander que faire pour être sauvée? »

Au bout de six ans, elle obtint un congé qui lui permit de rendre visite à ses parents, récemment convertis au mormonisme. La nouvelle de cette conversion lui fut donnée par son beau-frère, qui était lui-même un mormon apostat; il parlait de ses anciennes croyances d'une façon peu flatteuse,

mais la jeune fille ne put admettre que les êtres qu'elle vénérait le plus se fussent trompés aussi grossièrement; elle résolut d'étudier cette religion en vue de signaler à sa mère les erreurs qui la frapperaient. Pour cela, elle assista une première fois à un *meeting* mormon, et, malgré ses préventions, ne trouva dans l'enseignement rien de contraire au christianisme ni à la raison. Son père et sa mère lui parurent remplir leurs devoirs comme auparavant; mais ses sœurs avaient changé, car elles abandonnaient tous les amusements de leur âge pour de bonnes œuvres. Elle-même ne tarda pas à être convaicue par les sermons de l'*ancien* Stenhouse. Il lui dit qu'il était le serviteur de Dieu envoyé pour prêcher la délivrance, il l'exhorta vivement au baptême pour la rémission de ses péchés. Tout cela répondait aux désirs de son âme et ne contrariait en rien l'Écriture : l'*ancien* Stenhouse était jeune, éloquent, enthousiaste; elle se laissa baptiser, l'âme débordante de joie, puis elle épousa celui qui l'avait convertie (1849).

C'était une vie sérieuse qu'elle allait commencer en qualité d'épouse d'un missionnaire mormon; mais elle embrassait avec passion tous les sacrifices. Le premier qu'on lui demanda fut, après quatre mois, de se séparer de son mari, chargé d'une mission en Italie.

Comme les saints ne reçoivent pour instruire les gentils aucun salaire, M. Stenhouse partit sans bourse ni bagage, laissant sa femme aux prises avec la pauvreté. Elle essaya de se consoler par l'orgueil de le voir choisi le premier de tous les *anciens* anglais pour une mission étrangère, mit un enfant au monde dans la solitude et le dénûment, le nourrit du travail

de ses mains, jeûnant par nécessité, priant avec la ferveur d'une foi exaltée, évitant surtout de rien écrire à son mari qui pût le détourner de la grande œuvre qu'il poursuivait. Cependant quelques inquiétudes commencèrent à l'obséder. Dans un dîner chez des frères mormons, elle entendit parler à mots couverts de la polygamie, dont il était déjà question à Utah, mais qu'en Angleterre on considérait encore comme une calomnie inventée pour nuire à la sainte cause. Les craintes et les soupçons qui se joignirent dès lors à ses souffrances matérielles altérèrent gravement sa santé. Non seulement elle entendait, mais elle voyait des choses étranges. Certains missionnaires enseignaient aux jeunes sœurs que c'était leur privilège de laver les pieds des anciens, de peigner leurs cheveux. Il n'y avait là dedans rien de symbolique, et aux yeux de madame Stenhouse de pareilles leçons étaient indécentes. Elle se persuadait toutefois que son mari saurait la rassurer, l'éclairer, lui expliquer tout, et, en effet, lorsqu'après une année d'absence M. Stenhouse revint, il rétablit sans peine le calme dans sa conscience et dans son cœur. Pour ne plus la laisser seule aux prises avec les difficultés qu'elle avait si péniblement surmontées, il obtint qu'elle l'accompagnât dans sa nouvelle mission de Suisse. Parlant bien le français, elle pouvait l'aider; néanmoins les missionnaires réussirent médiocrement à Genève. Ils inspiraient de la méfiance malgré leur vie exemplaire, l'abstinence de vin et de toute boisson chaude, qu'ils pratiquaient selon la « parole de sagesse [1], » le courage avec lequel ils supportaient d'autres privations forcées

1. L'une des révélations de Joseph Smith.

que la misère impose. Leurs deux enfants faillirent succomber au froid et à la faim. A Lausanne, ils trouvèrent plus de consolations religieuses et plus d'appui matériel.

Sur ces entrefaites, M. Stenhouse fut appelé en Angleterre, et il rapporta l'ordre de répandre parmi son troupeau le dogme récent. D'abord il entreprit d'y amener sa femme. Celle-ci n'osa nier la divinité du document, auquel la faiblesse et la passion humaines, pensait-elle, l'empêchaient peut-être de se soumettre; mais le spectre odieux de la polygamie chassa le sommeil de son chevet, la rendit irritable et violente, lui fit haïr jusqu'au nom de l'homme et presque regretter d'avoir des enfants, car sa fille pourrait souffrir un jour ce qu'elle souffrait alors. La réaction vint pourtant; elle demanda pardon à Dieu et à son mari de l'horreur que lui inspirait « le mariage céleste », elle s'efforça de croire que le soin du salut devait faire taire les jalousies de l'amour et les révoltes de l'orgueil; elle accepta, comptant sur l'aide de Dieu, de répandre la doctrine qu'elle détestait parmi les nouvelles converties. Sa tâche était rude : enseigner à des femmes honnêtes et pénétrées de la dignité de leur sexe qu'il fallait partager leur mari avec d'autres épouses pour le temps et pour l'éternité, puisque la polygamie devait, selon la nouvelle loi, être en honneur au ciel comme sur la terre! La première à laquelle l'apôtre en rébellion secrète démontra les prétendues beautés du système se trouva être une enfant gâtée, passionnément jalouse de ses droits. Elle fit un bond dès les premières paroles. « Quelle religion d'animaux! » s'écria-t-elle. Quand elle sut que son mari, loin de la discuter, s'y soumettait sans peine, elle eut de violentes attaques

de nerfs; puis sa fureur s'éteignit dans la prière et dans les larmes. Il en fut ainsi pour presque toutes les femmes. Quelques-unes tombèrent malades, toutes restèrent fort insensibles à « l'exaltation » qu'on leur promettait dans le ciel, pourvu qu'elles donnassent des épouses à leurs maris. Madame Stenhouse faillit être mise en pièces par une mégère qui ne lui pardonnait pas d'avoir entraîné sa sœur dans des superstitions abominables.

Ce fut bien pis quand l'ordre arriva de partir pour « Sion ». Il n'est permis qu'aux vieillards et aux infirmes de mourir dans la servitude; tous les autres doivent vendre ce qu'ils possèdent, abandonner le foyer de leurs ancêtres et gagner la terre promise. La première émigration se composait presque entièrement de bourgeois, dont l'obéissance fut mal récompensée. Ceux que les épreuves du voyage ne découragèrent pas en route périrent presque tous du choléra, qui faisait ravage entre Saint-Louis et les frontières (1853).

La nouvelle de ce désastre exaspéra leurs amis de Suisse, et ce ne fut pas sans peine que M. Stenhouse échappa aux vengeances dont on le menaçait. Il était resté trois années et demie en Suisse et y avait fait, malgré les luttes du commencement, de nombreux prosélytes. La fin de ses travaux fut de retourner dans la Nouvelle-Jérusalem avec sa femme et ses enfants. D'abord la famille se reposa quelques mois à Londres, où les abus qu'elle constata n'aidèrent pas à réconcilier madame Stenhouse avec le dogme polygame. Les femmes mal mariées acceptaient volontiers une croyance qui leur permettait de rompre une chaîne pénible et d'aller chercher à Utah la consécration

d'amourettes souvent commencées en Angleterre sous prétexte de conversion ; les hommes mécontents de leurs femmes profitaient de la répugnance qu'elles témoignaient de partir avec eux et prétendaient, en les remplaçant par un nombre illimité de compagnes plus avenantes, se conformer à la parole du Seigneur : « celui qui pour l'amour de moi quitte sa femme ou son enfant sera récompensé au centuple. » Les jeunes filles n'étaient pas fâchées d'un ordre de choses qui multipliait leurs chances d'établissement et leur attribuait le droit de choisir un mari qui ne pût les refuser ; elles prenaient gaiement le chemin de la terre promise ; mais il n'en était de même pour aucune épouse attachée à ses devoirs.

Madame Stenhouse, témoin de séductions et d'enlèvements qui ne lui paraissaient pas convenir au cadre de la mission proprement dite, sentit sa foi fortement ébranlée. Les prédictions de quelques saints sur le prochain anéantissement du monde gentil la laissaient incrédule, la fuite recommandée vers Sion, où chaque homme doit rassembler autour de lui, avant le grand jour de colère, autant de femmes et d'enfants qu'il en pourra nourrir, la tentait peu. Sur ses quatre enfants, l'un venait de naître, l'autre était malade lorsque sonna l'heure de l'émigration : elle demanda un délai qui ne fut pas accordé ; mais cette fois l'amour paternel fut plus fort chez M. Stenhouse que le fanatisme, et il ne joignit le train d'émigrants qui partit de Liverpool en 1855 que lorsque ses enfants se trouvèrent en état de supporter le voyage.

Dix années d'efforts incessants et désintéressés n'avaient point suffi à payer sa dette envers l'Église, car des missions variées dont on le chargea le retinrent

malgré lui à New-York jusqu'en 1859. Ce ne fut qu'au mois de septembre de cette année-là que madame Stenhouse, après le terrible voyage de trois mois à travers les plaines, si souvent raconté, aperçut pour la première fois *Salt-Lake-City*. Tous les émigrants ont éprouvé la même impression en présence de cet Eden. Madame Stenhouse ne put retenir une exclamation de ravissement et de surprise ; néanmoins, en contemplant l'immense nappe du grand Lac-Salé qui rafraîchit la vallée au milieu d'un cercle d'imposantes montagnes couronnées de neige, il lui sembla faire le premier pas dans sa prison éternelle. A cette époque, la construction d'un chemin de fer à travers les plaines paraissait invraisemblable. Comment fuir ? Il n'y avait qu'à courber la tête et à subir son destin. Tandis que cette pensée la déchirait, les prières s'élevaient autour d'elle pour remercier le ciel d'avoir mis fin à la captivité de Babylone, et la chanson populaire : *Hé ! les joyeux mormons*, entonnée par des femmes aussi tristes qu'elle-même, lui prouvait trop que tels sentiments exprimés par les lèvres peuvent souvent ne pas être les sentiments du cœur.

Un excellent accueil fut fait aux Stenhouse. Ayant compté parmi les plus zélés missionnaires, ils étaient généralement estimés et avaient en outre un cercle nombreux de connaissances personnelles. Le président, Brigham Young, les invita l'un des premiers ; sa bonhomie, l'aménité de ses manières, rassurèrent d'abord madame Stenhouse. Les femmes auxquelles il la présenta lui parurent toutes aimables et bien élevées : on a exagéré probablement leur nombre ; elle n'en connut que dix-neuf. La première habitait encore le *cottage* dit *Maison-Blanche*, où Brigham Young

s'établit en arrivant à Utah; dans la *Ruche*, résidence officielle du président, demeure une des sœurs Decker qu'il a toutes deux épousées; la *Lion House* est disposée pour le logement de la plupart de ses femmes. Le rez-de-chaussée renferme la cuisine, les offices, la salle à manger, tout cela sur une grande échelle comme il convient aux besoins d'une famille nombreuse. Les étages supérieurs sont divisés en appartements plus ou moins vastes selon le nombre des enfants et l'importance accordée à la dame. Le prophète déjeune à la Ruche quand il y a passé la nuit, mais d'ordinaire il dîne à la *Lion-House*. Dès trois heures de l'après-midi, la cloche sonne, et les mères, ayant chacune ses enfants autour d'elle, se réunissent à la table que préside Brigham Young. Le repas est simple, mais copieux. A sept heures du soir, nouveau coup de cloche et réunion au salon, qui se trouve au premier étage. Quand tous les membres de la famille sont assemblés, on ferme les portes, puis le prophète prie pour Sion et pour le royaume [1]. Il a encore six autres maisons habitées par ses femmes, qui jouissent de toutes les aisances de la vie, mais sans luxe et sans extravagance, à une ou deux exceptions près. Elles sont laborieuses en général, la sainteté du travail étant proclamée à Utah, et une foi robuste les aide à porter leur croix en fidèles épouses et en bonnes mères. Leur mari a des égards pour elles toutes; cependant on lui reproche de marquer trop de pré-

1. La doctrine mormonne enseigne que dans l'autre monde les descendants de chaque homme formeront son royaume. De là, le désir d'avoir une famille nombreuse pour être un plus puissant monarque.

dilection à sa favorite Amélie. Au théâtre, où toutes les femmes ont leurs places réservées, Amélie est seule avec lui dans sa loge; au bal, il danse avec chacune de ses femmes, mais d'abord et aussi souvent qu'il peut avec sa favorite.

Nombre d'apôtres blâment cette préférence, d'autant que Brigham a plusieurs fois déjà changé de favorite, et que les faiblesses admises en Turquie doivent être, bien entendu, bannies du royaume céleste. Le mari mormon se pique de distribuer équitablement ses faveurs. Tantôt il donne un jour, tantôt une semaine à chacune de ses femmes. D'ordinaire la meilleure part est faite à la première femme. Si l'époux en a trois par exemple, il partagera la semaine également et réservera le septième jour à la première, pourvu qu'une nouvelle épouse ne réclame point ce surplus; en ce cas, il ferait un appel délicat à la générosité des autres. Certains maris prévoyants ont soin d'avoir des femmes sur les différents points du territoire, ce qui est commode en voyage, et les patriarches campagnards choisissent surtout leurs compagnes en vue de réunir des ouvrières utiles; l'un d'eux, ayant déjà une ménagère, une couturière et une tisseuse, cherchait encore une institutrice pour les enfants. De leur côté, les femmes d'expérience tirent parti de cette disposition du caractère mormon à estimer le côté pratique des choses en s'attachant leur mari par de bons repas et un intérieur confortable. Cette séduction est souvent plus puissante que celle de la jeunesse et de la beauté. Beaucoup de dames se résignent à la vie commune avec leurs rivales dans la crainte que le maître ne trouve ailleurs un dîner plus à son goût.

Madame Stenhouse, qui haïssait déjà le dogme polygame en théorie, trouva la pratique mille fois plus révoltante qu'elle ne l'avait imaginée. Du moins l'enseignement de cette loi avait-il été accompagné de restrictions faites pour rassurer les femmes : outre le consentement de Brigham au nouveau mariage, il fallait le consentement de la première femme, celui de la jeune fille et de sa famille, mais en réalité la volonté du président suffit; par elle tout est facile, sans elle tout est impossible. Il est vrai qu'on demande le consentement de la première femme; mais, si elle le refuse, on s'en passe, et ce refus, qui n'a d'autre effet que d'empêcher la nouvelle venue d'entrer dans la maison, produit des querelles domestiques dont le mari ne manque pas de prendre prétexte pour s'éloigner. D'ailleurs un certain nombre de dames recrutées parmi les plus vieilles, parmi celles surtout qui n'ont pas d'enfants, entreprennent de persuader à la victime qu'elle ne peut que par l'obéissance échapper à la malédiction prononcée contre la mère du genre humain. De la douceur elles passent aux menaces; le dieu des mormons est un dieu de vengeance. Souvent la femme, après avoir lutté avec toutes les forces de l'amour, arrive au dégoût et à l'indifférence que le mari abusé prend pour de la résignation, ou bien il se peut que la première et la seconde épouse deviennent amies afin de mieux lutter contre une troisième : aussi le mari préfère-t-il, dans l'intérêt de son propre repos, que ses femmes se haïssent; mais alors la haine de la mère passe aux enfants, ce qui fait des frères et sœurs autant d'ennemis. Le père ne peut avoir grande influence sur ces derniers, puisqu'il ne vit pas au milieu d'eux; il n'a pas de foyer propre-

ment dit, étant chez chacune de ses femmes comme à l'hôtel.

Madame Stenhouse était arrivée à Salt-Lake-City un peu avant la saison des bals qui donnent aux mormons tant de ridicules. L'homme le plus vieux se croit le droit de danser et de faire la cour aux jeunes filles, eût-il déjà une douzaine de femmes. Brigham n'a-t-il pas dit que tous les frères étaient des jeunes gens jusqu'à la centième année? Les épouses font donc *tapisserie* (*sit as wall-flowers*) le long des murs, tandis que leur mari se laisse prendre sous leurs yeux aux coquetteries d'une fillette pour laquelle il exige que sa famille soit aimable. Ce fut dans un bal que le président Heber C. Kimball présenta successivement à madame Stenhouse cinq de ses femmes : « N'en avez-vous pas d'autres? lui demanda-t-elle. — Mon Dieu, si! j'en ai plusieurs à la maison et une cinquantaine environ dispersées sur la terre. Je ne les ai jamais vues depuis qu'elles m'ont été scellées à Nauvoo, et j'espère bien ne jamais les revoir! »

Combien de telles paroles devaient paraître choquantes à une femme, seule maîtresse jusque-là des affections de son mari! Mais ce n'est encore que le côté comique, pour ainsi dire, de la question. L'inceste est accepté sans scrupule à Utah; on considère comme une chose toute simple d'épouser à la fois deux ou trois sœurs. Madame Stenhouse a connu un homme marié à sa demi-sœur, d'autres qui avaient pris pour femmes la mère et la fille. L'un de ces derniers épousa une veuve, mère de plusieurs enfants; il parvint à se faire aimer d'une des jeunes filles et l'épousa ensuite. Il faut reconnaître que la mère, après s'être opposée de tout son pouvoir à cette détes-

table union, finit pas céder son mari à sa fille ; le fait n'est pas moins constant que celle-ci donne des enfants à son beau-père dans la maison qu'elle habite avec sa propre mère. De pareilles infamies sont la condamnation du mormonisme. Madame Stenhouse le reconnut, et les *dons*[1] qu'elle reçut, selon l'usage, avec son mari ne modifièrent en rien cette opinion, malgré les lumières qu'ils sont censés conférer. Quand elle voyait une mère de famille réduite aux plus grossiers travaux, tandis que le mari dépensait joyeusement la fortune commune auprès de quelque jeune fille ; quand elle voyait une étrangère nouvellement convertie et arrivée avec un convoi d'émigrants livrée par celui qui avait abusé de son inexpérience aux caprices, parfois aux cruautés de la première épouse ; quand elle assistait aux scandales de toute sorte qui n'ont d'autre excuse que le devoir de peupler le royaume, elle se demandait avec horreur où était l'esprit de Dieu dans tout ceci. Les preuves qu'elle donne de la misère morale des intérieurs mormons sont nombreuses et saisissantes ; mais sa propre expérience surpasse en intérêt tout le reste.

Dans le récit dont elle est l'héroïne vibre une note de passion et de douleur plus persuasive que tous les raisonnements.

« J'avais habité deux ans la cité du Lac-Salé, dit-elle, quand un jour Brigham Young me fit demander. J'allai le voir, et il me pria de m'occuper d'une jeune orpheline à laquelle il portait beaucoup d'intérêt et qui « ne se sentait pas bien », ce qui signifiait, comme

1. Rites secrets dont les ennemis des saints ont beaucoup médit, et qui en réalité ne donnent lieu à aucune indécence, selon le témoignage de madame Stenhouse.

je le découvris dans la suite, qu'elle était tout près de l'apostasie. J'acceptai la tâche de bonne foi, pris la jeune fille dans ma maison et trouvai en elle une douce et charmante personne très malheureuse, très délicate... Plusieurs de mes amies fixées depuis longtemps au Lac-Salé me recommandèrent de me tenir sur mes gardes. Les avertissements pénibles ne sont jamais lents à venir : cette fois ils se trouvèrent justifiés; mais je ne soupçonnais rien, et une sincère amitié nous unissait, la jeune fille et moi... Elle resta longtemps, jusqu'à ce que sa santé fût devenue si faible qu'elle dut retourner chez elle. On vint alors me dire que mon mari lui faisait de fréquentes visites et qu'il l'épouserait. Dans mon indignation, j'interrogeai M. Stenhouse; il m'assura qu'on m'avait trompée ; cependant il était beaucoup moins souvent à la maison, et, sans savoir ce qui l'occupait, je sentais que ce devait être quelque chose de très absorbant. L'usage ne veut pas qu'une mormonne demande à son mari où il va le soir après avoir fait sa toilette, et les effets de cette odieuse religion doivent être indestructibles, puisque, aujourd'hui encore, bien que les choses aient changé et que mon mari soit tout à moi, je n'ose souvent lui dire : — Où allez-vous? — d'où venez-vous? — La confiance, sans laquelle il n'est point de bonheur possible, ne peut jamais entièrement renaître.

» Peu à peu j'en vins à penser que Brigham Young avait quelque dessein secret en me confiant sa protégée; la force me manqua pour aller la voir comme par le passé. J'avais trop clairement compris que mon mari croyait de son devoir de prendre une nouvelle femme.

» Les symptômes de cette résolution sont toujours

les mêmes et infaillibles. Quand un mormon redouble de ferveur religieuse et d'assiduité aux divers *meetings*, quand il témoigne des scrupules, la crainte que le Seigneur ne lui pardonne pas de négliger ses commandements, on peut être sûr qu'il s'occupe d'un choix auquel le poussent et l'aident ses frères, aussi consciencieux que lui-même. Ce choix ne se fixa pas sur la malade. Il faut, dans l'intérêt des enfants, que la femme soit jeune et saine; la fiancée de mon mari était en outre fort jolie. Alors commença la tâche pénible de lui faire la cour, tâche pénible, je suis forcée de l'admettre, puisque mon mari me l'affirma. Il s'en acquittait cependant avec un zèle qui eût paru indiquer le contraire; à peine prenait-il le temps de souper, tant cette nouvelle mission l'absorbait; mais, quelque compassion que m'inspirât le douloureux effort dont il se vantait, je croyais, je crois encore que mon chagrin effaçait le sien; il touchait parfois au délire. Je passais les jours et les nuits dans de telles crises, que l'on craignit pour ma vie, car la maladie morale dont je souffrais revêtait toutes les apparences de la consomption. A chaque instant, je me représentais mon mari auprès d'elle, je voyais tout... S'il n'avait pas été le meilleur des hommes, peut-être aurais-je réussi à me détacher de lui; mais, me rappelant son amour d'autrefois, je voulais croire qu'il n'agissait que sous l'empire d'une religion que je n'osais encore juger fausse en l'abhorrant. Si tout cela était vraiment la loi de Dieu, il fallait s'y soumettre, quitte à mourir. Brigham et toutes les autres autorités me répétaient qu'il n'y avait pas d'exaltation possible dans le ciel pour quiconque se dérobait à cette croix. Hélas! j'eusse volontiers renoncé à l'exaltation pro-

mise, mais les intérêts de mon mari passaient avant les miens; il se serait cru condamné, s'il n'avait point pratiqué la doctrine polygame. Je consentais à me dévouer pour lui, et puis il suffisait que j'entrevisse ma rivale pour retomber en rébellion ouverte...

» Pendant une absence de mon mari, j'essayai de la recevoir afin de m'habituer à mon supplice. Elle vint; j'avais invité du monde, ne pouvant supporter la pensée d'un tête-à-tête avec elle, et je suppose qu'elle ne trouva pas beaucoup plus de plaisir que moi-même à cette réunion. J'attendais impatiemment qu'elle partît; quand elle ne fut plus là, je me promis de renouveler l'entrevue, mais la seconde fois je fus sans force et je dus la congédier sous le prétexte d'une indisposition. A partir de ce jour, j'y renonçai : elle était gentille cependant, et m'aurait plu dans d'autres conditions. Sur ces entrefaites, la personne qui m'avait inspiré une première jalousie me fit appeler; elle était plus malade que jamais et ne pouvait vivre longtemps. J'appris de sa bouche qu'elle avait quitté ma maison, ne voulant pas me faire souffrir. M. Stenhouse lui avait parlé de mariage, et, quoiqu'elle l'aimât, elle l'avait évité par égard pour moi. Un tel exemple d'abnégation est si rare à Utah, que je la considérai presque comme un ange; mais je sentis en même temps avec amertume que l'on m'avait trompée.

» Un mormon polygame ne peut être sincère: mon mari l'était plus que personne, et les circonstances l'avaient contraint à mentir. Il voulait éviter les scènes de désespoir où je l'épouvantais par mille injures contre Joseph Smith, Brigham et tous les chefs de l'Église. Selon lui, c'était le plus grand des péchés, et je le voyais si malheureux que je finissais

par croire que j'avais tort. Néanmoins, je n'eusse jamais fait une bonne *sainte*, car la confession de ma rivale me consola sous certains rapports. J'espérai que l'heureuse fiancée apprendrait quelque jour qu'elle n'avait pas été le premier, l'unique amour de mon mari après moi-même. J'ai honte d'avouer ce sentiment; mais vraiment les jeunes filles se mettaient en tête avec trop de facilité que l'on n'avait jamais aimé avant de les rencontrer. Peut-être les hommes étaient-ils jusqu'à un certain point responsables de cette erreur.

» Le temps approchait où il me faudrait traverser la plus terrible épreuve à laquelle une femme puisse être appelée, celle de donner une autre épouse à mon mari. Je l'attendais comme une condamnée attend son exécution. Mon mari, soit pitié, soit crainte de perdre pour jamais la paix domestique, paraissait triste aussi. Le jour funeste arriva : bien entendu, je ne dormis pas la nuit précédente. Je devais sous peu devenir mère, et il me semblait que je n'aurais pas la force d'atteindre ce moment-là. Néanmoins je fis mes préparatifs pour me rendre à la Maison des Dons[1]. La matinée était belle, mais, si elle inspirait à d'autres l'espérance et la joie, elle ne m'apportait à moi que l'angoisse. Je ne pus même, tant l'émotion m'étouffait, parler à mes enfants, qui ne se rendaient pas compte de cette douleur résolument contenue. Quant à mon mari, ses pensées devaient être avec sa fiancée; je me gardai de le troubler. Nous allâmes à la Maison des Dons: là, devant l'autel, la première femme doit faire acte de foi en plaçant la main de sa rivale dans celle de son mari. A

1. Madame Stenhouse paraît ainsi désigner le temple.

la question de Brigham Young : « Consentez-vous à donner cette femme à votre mari pour être son épouse dans le temps et dans l'éternité? En ce cas, placez sa main droite dans la main droite de votre mari, » je répondis comme il le fallait ; mais le moyen de rendre ce que j'éprouvai! Les tortures de toute une vie furent rassemblées dans ce seul moment. Après, je sentis que j'avais tout déposé sur l'autel, qu'il ne me restait plus de sacrifice à faire au monde.

» J'avais donné mon mari à une autre. Quant à rien recevoir en retour, il n'y fallait pas compter; mon mari était tout aux sentiments d'un nouveau marié... plus d'intimité possible entre nous... Dès ce matin-là, je commençai à dissimuler avec lui. Lorsque ma douleur éclata, ce fut sous forme de colère; jamais je ne lui demandai de sympathie. En rentrant chez nous, ce chez nous qui me devenait odieux, puisque la jeune femme devait y vivre, il me dit cependant : — Vous avez été brave, mais ce n'est pas si dur après tout, n'est-ce pas? — Il avait été trompé par mon calme; notons en passant la pénétration des hommes!

» Le reste du jour je surveillai leurs regards, leurs moindres paroles. Tantôt je voulais ressaisir mon mari, tantôt sa seule vue me faisait horreur, je me disais qu'il n'y avait pas de justice dans le ciel. Pourquoi Dieu permettait-il à ses fils d'aimer sans entrave, tandis que ses filles, considérées comme des vases particulièrement fragiles, étaient forcées de chasser de leur âme les tendresses humaines les plus légitimes? Dans le silence de la nuit et de ma chambre, je pus enfin donner un libre cours à mon désespoir; une contrainte plus longue m'aurait rendue folle. Ce que fut pour moi cette nuit-là, puisse la créature la

plus abandonnée de Dieu ne le savoir jamais! Tout était fini, il ne me restait qu'à supporter la misérable réalité de tous les jours. Comment ai-je vécu? »

Madame Stenhouse comptait alors quinze années de vie conjugale. Depuis elle a reconquis le bonheur brisé à cette époque: elle croit pouvoir parler sans haine et sans amertume de ces secondes femmes, qui sont à plaindre, dit-elle, car une rivale les menace à leur tour, et qui auparavant, si elles ont du cœur, se sentent coupables devant la première épouse au point de n'oser témoigner d'affection à leur mari sous les yeux jaloux qui l'observent sans cesse. Quelques-unes pourtant, moins délicates, se comportent de façon à choquer toutes les convenances. Il y en a qui se marient sans aucun souci religieux et dont l'absence complète de principes a les plus fâcheuses conséquences; celles-là profitent et abusent des avantages d'une loi de divorce presque aussi large que la loi du mariage, et qui est la vraie revanche du sexe opprimé. La règle est qu'un homme peut se marier autant de fois qu'il lui plaît et que la femme ne *doit* être mariée qu'une fois; mais, de par la protection de Brigham Young, il y a des accommodements. Plus d'une femme s'est trois ou quatre fois donnée pour la vie éternelle; elle rencontre ses anciens maris sans aucun embarras, reste souvent en bons termes avec eux tous, et par aventure retourne au premier. Brigham lie et délie avec une étonnante facilité. On l'a entendu dire dans ses accès de gaieté: « Le divorce ne vaut pas le papier sur lequel on l'écrit, cependant beaucoup de gens en veulent, et ces dix dollars [1] sont autant d'*épingles* pour mes femmes. »

1. C'est la somme que l'on paie au clerc qui rédige l'acte.

Mais bien des malheureuses ne trouvent dans leur douleur ni le courage de quitter le mari qui les néglige, ni assez de fierté pour se tenir complètement à l'écart quand une rivale les supplante. Madame Stenhouse en connaît qui sont devenues folles, d'autres qui ont tenté de s'empoisonner.

Encore les riches peuvent-ils garder quelques ménagements, installer chacune de leurs femmes par exemple dans une maison séparée, mais chez les pauvres la polygamie est ignoble. A peine si un rideau, tendu à travers l'unique chambre, sépare les femmes. Beaucoup de mormons qui jouissent d'une aisance relative ne peuvent donner à leur famille en perpétuelle discorde qu'une seule cuisine et un seul salon. Pauvre ou riche, le mari a ses tribulations, quoique *la joie soit censée le but suprême de sa vie.* S'il ne se soucie pas d'avoir un harem, on le lui impose en affectant de douter de sa ferveur. La polygamie n'est que l'instrument d'une politique habile. L'homme chargé de plusieurs femmes abjure sa liberté, les chefs du pouvoir le savent bien : c'est pourquoi ils pressent leurs adeptes de se marier, l'apostasie devenant presque impossible au patriarche. L'un d'eux réussit néanmoins, raconte madame Stenhouse, à concilier ses devoirs d'époux et ses aspirations vers la liberté. Il trouva moyen de s'enfuir en Californie avec ses deux femmes : la première, qui avait des enfants, resta ensuite auprès de lui, l'autre reçut une part considérable de sa fortune à titre de compensation, et redevint demoiselle; mais ceux qui ont des enfants de plusieurs lits et qui ne peuvent se résoudre à les abandonner restent forcément citoyens d'Utah. Pour peu qu'ils aient quelque générosité dans l'âme, leur sort au milieu de préten-

dues délices n'est rien moins qu'enviable. Les actes du mari polygame sont observés, critiqués, il devient l'esclave de ses propres femmes, rien n'échappe aux espions qui l'entourent : « Lorsque le cœur d'une femme est inquiet, comme le dit fort bien madame Stenhouse, ses yeux n'ont garde de se fatiguer. » L'amour maternel la soutint, quant à elle, et l'affection de son mari, bien que nécessairement partagée, ne lui manqua jamais. Elle n'en profitait pas pour se plaindre ; son énergie la préserva de la suprême humiliation, celle de laisser voir à sa rivale qu'elle fût jalouse. M. Stenhouse lui disait souvent : « Vous vous y habituez, n'est-pas? — Je déclare avec orgueil, ajoute-t-elle, que je ne m'y habituai jamais. » Comment se serait-elle habituée par exemple aux confidences de la mère de la jeune épouse qui venait lui parler des amours de sa fille? Comment aurait-elle assisté avec un calme réel à certain petit manège de correspondance qui se passait sous ses yeux? Elle surprit, elle lut ces lettres, elle y vit exprimée par la femme de son mari des transports dont elle n'avait point l'idée. C'était pendant les nuits de la lune de miel qu'elle se livrait à ces indiscrétions chèrement expiées par le désespoir qu'elle en tirait.

Elle employa les quinze mois du règne de la nouvelle épouse, qui redoublait chaque jour d'exigences, à interroger sa foi, à étudier les origines du mormonisme et la prétendue révélation concernant la polygamie. Le résultat de cet examen fut la perte de toutes les illusions qui l'avaient conduite à une sorte de martyre. La certitude que sa religion était fausse mit le comble au malheur de madame Stenhouse, car son mari devait croire tout ce qu'elle ne croyait plus. Membre de l'Église depuis 1845, il n'avait cessé de consacrer ses talents à

prêcher et à écrire en faveur du mormonisme, sans préoccupation de ses propres intérêts ni de ceux de sa famille; il passait pour être dévoué corps et âme à Brigham Young, qui représentait à ses yeux le serviteur de Dieu par excellence. Tels avaient été en effet pendant des années les sentiments de l'*ancien* Stenhouse; mais peu à peu les fréquents voyages qui le mettaient en rapport avec les gentils minèrent sourdement la ferveur de sa foi. Ces relations extérieures sont toujours funestes au pouvoir de Brigham, qui ne permet pas que son enseignement soit discuté le moins du monde. « Aux jours de Joseph Smith, dit-il dans un de ses sermons, la première manifestation de l'apostasie était la pensée que Joseph fût susceptible de se tromper. Quand un homme convient de ce sentiment, c'est un pas vers l'apostasie; il n'a plus qu'un autre pas à faire pour être retranché de l'Église. »

Or Stenhouse en était depuis longtemps à ce premier pas de la discussion intime; devant les vertus de certains gentils, son jugement se refusait à croire que tous ceux qui n'accepteraient pas comme divine la mission de Joseph Smith dussent être damnés; sa piété même se révoltait contre le ton des « conseils » du Tabernacle qui prétendaient intervenir dans les questions temporelles les moins dignes d'arrêter l'attention d'un apôtre. Les travaux qu'il publiait dans *le Télégraphe,* journal dont il était directeur, se ressentirent des doutes qui commençaient à le tourmenter et que sa femme, on peut le croire, ne contribua pas médiocrement à développer en lui. Bientôt l'indépendance de ses idées fut qualifiée de rébellion et d'apostasie. A la suite d'un article sur le progrès publié le 2 octobre 1869, il fut rejeté de

l'Église avec six autres, accusés comme lui de n'être pas assidus à l'école des prophètes. Cette mesure arbitraire acheva de le désabuser ; il déclara que, ne croyant plus à l'infaillibilité du pape mormon, il devait en effet être rayé de la liste des saints. Sa femme demanda naturellement à partager son sort, et le désir qu'elle exprimait fut exaucé d'une façon aussi brutale qu'inattendue : ils furent tous deux arrêtés à quelques jours de là par quatre hommes masqués, en rentrant chez eux la nuit, et fouettés indignement. Si M. Stenhouse eût été seul, il est probable que les agresseurs, qui étaient, à n'en pas douter, des agents de police, l'eussent tué comme le fut naguère le docteur Robinson[1]. Bien entendu, les autorités supérieures feignirent de se livrer à des recherches dont l'hypocrisie ne trompa personne.

Madame Stenhouse n'insiste pas sur ces hideux détails. Échappée enfin à la loi de fer de Brigham Young, elle n'a écrit le livre qui nous occupe que pour initier le monde chrétien aux horreurs de la polygamie. Elle en montre aussi les ridicules. Un jeune mormon par exemple épouse fréquemment une femme assez vieille pour être sa grand'mère, et qui, portant son nom dans la communauté, attend la gloire d'une union plus intime au temps de la résurrection. C'est le même sentiment qui dicte les mariages par procuration. L'une des femmes de Brigham Young est scellée à Joseph Smith dont Brigham occupe la place en ce monde ; mais femmes et enfants retourneront là-haut à Joseph. On cite une dame qui voulut être scellée à Jésus, le Christ ayant, selon la foi mormonne, consa-

1. Le *Tabernacle* insinua qu'il avait trouvé la mort dans une querelle de jeu.

cré la polygamie en épousant plusieurs femmes, entre autres les sœurs Marthe et Marie, témoin les noces de Cana, où il jouait le rôle du marié. Brigham Young lui répondit qu'il ne pouvait aller aussi loin, mais qu'elle aurait le meilleur après Jésus-Christ, c'est-à-dire Joseph Smith. Ces mariages de foi peuvent être exclusivement spirituels, si la dame est vieille ou laide et ne plaît pas au remplaçant de son fiancé céleste. Quoi qu'il en soit, le principe dominant du mormonisme est le mariage. L'homme et la femme ne sont pas parfaits l'un sans l'autre, et ne parviendraient, dans le célibat, qu'à l'état de serviteurs des saints. La gloire éternelle d'un mormon dépendra du nombre de ses femmes, la gloire d'une mormonne du nombre de ses enfants. Le but de cet enseignement est assez clair ; il s'agit de recruter le plus de saints possible pour la prospérité du royaume dont Brigham est le chef, en attendant le règne de Dieu. Ce qui s'explique moins bien, c'est le baptême par procuration : une Française mormonne s'est fait baptiser pour l'impératrice Joséphine et son fils pour Napoléon Ier. Washington a reçu le même honneur ; il est membre de l'Église en la personne du juge Adams de Springfield.

On comprend que de pareilles grossièretés, jointes à de pareilles folies, suffisent à désabuser les honnêtes gens d'Utah. Longtemps le mormonisme a été protégé par l'isolement que formaient autour de son berceau des distances infranchissables, longtemps une apparence de persécution lui a prêté du prestige, mais sa prospérité même l'a perdue. Les richesses découvertes sur le territoire d'Utah ont attiré en foule les gentils, dont le voyage est désormais rendu facile par la construction du chemin de fer du Pacifi-

que. Or il n'est pas une jeune fille mormonne qui, voyant de près les devoirs et les joies que la société chrétienne impose et accorde aux femmes, ne soit tentée d'aller chercher dans son sein le respect avec l'indépendance. Elles ont vu souffrir leurs mères, elles sont dégoûtées de bonne heure par les professions de foi libertines des jeunes saints dépravés tout enfants, elles aspirent à devenir la compagne d'un homme au lieu de rester sa servante avilie. Du moins les esclaves du polygame d'Orient sont-elles aveuglées sur leur sort misérable par le plaisir de la parure, par les délices d'une oisiveté fastueuse, par l'ignorance de privilèges qu'elles ne peuvent envier, ne les connaissant pas. Moins heureuses, les mormonnes voient autour d'elles ce qui leur est refusé, elles en comprennent la valeur, plusieurs même vont jusqu'à sentir qu'après avoir été le principal attrait du mormonisme entre les mains d'imposteurs habiles à exploiter les passions humaines, elles peuvent par leur influence contribuer puissamment à sa ruine, déjà commencée. Aussi le harem mormon disparaîtra-t-il sans aucun doute avant le harem musulman, qui a sur lui l'avantage de la logique, car toutes les vertus sont supposées absentes et la beauté y est gardée sous verrous. Jusque-là on pourra entreprendre la défense de l'un ou de l'autre en évoquant certaines exigences sociales : surabondance et précocité des femmes dans les climats ardents pour les Turcs, nécessité de hâter l'accroissement d'une société nouvelle pour les mormons ; mais ce qu'on ne pourra plus répéter avec plusieurs voyageurs lorsqu'on aura lu l'éloquent exposé de madame Stenhouse, c'est que la polygamie ait en Utah la sanction des femmes, qu'elle leur inspire même un enthousiasme,

suffisant « pour leur faire préférer les joies du harem à celles de l'amour et de la liberté ». Ce qu'on ne pourra plus soutenir avec lady Wortley Montagu, après avoir entendu madame Kibrizli-Méhémet-Pacha, c'est que l'islamisme fasse un sort honorable et délicieux à la plus belle moitié du genre humain. Que les législateurs se servent de la polygamie comme d'un instrument précieux, que les hommes sensuels dont elle flatte la perversité l'affublent de prétendues consécrations célestes, que l'on évoque la Bible pour justifier le Koran et la révélation de Joseph Smith, soit ! Il n'en est pas moins vrai que la femme refuse son suffrage au dogme polygame. En Orient comme en Amérique, la femme, qu'elle se borne à sentir ou qu'elle se pique de raisonner, est victime de cette loi; son autorité manque à l'organisation de la famille, sans laquelle il n'est pas de religion ni d'empire. Voilà ce qui ressort clairement des analogies et des contrastes de deux livres écrits sous des inspirations très différentes, mais qui peuvent servir de bases à un même plaidoyer.

LES

SOCIÉTÉS COMMUNISTES

AUX ÉTATS-UNIS

I. *The communistic Societies of the United States from personal visit and observation*, by Ch. Nordhoff, 1875. — II. *A Celestial Utopia.*

Un voyage d'exploration à travers des utopies devenues réalités, il y a là de quoi tenter notre curiosité. L'œuvre de M. Charles Nordhoff n'est point en effet une fiction littéraire à la façon du *Voyage en Icarie* de Cabet : c'est le résultat d'une tournée consciencieuse, entreprise à travers les établissements communistes de l'Amérique, et les renseignements du voyageur sont précis comme une statistique. Parti de l'état du Maine, au nord, il est descendu vers le sud jusqu'au Kentucky et s'est enfoncé à l'ouest dans l'Oregon, en séjournant assez longtemps chez les *inspirationnistes*, les *harmonistes*, les *séparatistes*, les *perfectionnistes*, les *trembleurs*, etc., pour pouvoir se rendre compte de l'organisation de chaque société,

des causes principales de sa prospérité ou de sa décadence.

Déjà M. Hepworth Dixon, dans un ouvrage plus attrayant que profond, avait donné l'ingénieuse esquisse des deux systèmes opposés mis en pratique parmi les *shakers* et les membres de la *société du libre amour;* ce premier aperçu ne pouvait manquer d'exciter la curiosité au sujet d'un ordre de choses auparavant inconnu, que la plume brillante du voyageur anglais avait peut-être fardé de couleurs un peu romanesques; c'est le talent, parfois le défaut de M. Dixon de pousser la subtilité comme le génie de l'investigation à la dernière limite, de trouver aux moindres phénomènes de grandes causes. Sublimes aspirations chrétiennes, besoin généreux de secouer l'égoïsme des conventions sociales pour s'élever jusqu'à la loi divine, souci particulier des droits de la femme et du grand problème de l'égalité des sexes, fusion du principe religieux et de la vie sociale en un mot, telles étaient les bases que l'auteur de *New-America* prêtait à la formation des sociétés diverses qui composent aujourd'hui soixante-douze communes dispersées dans treize États et comprenant cinq mille membres environ. M. Nordhoff simplifie beaucoup cette vaste utopie; selon lui, la charte des sociétés communistes est, dans son acception la plus stricte, ce tableau que fait saint Luc de l'Église primitive : « Et tous ceux qui croyaient vivaient ensemble et avaient toutes choses en commun; ils vendaient leurs biens et les partageaient entre tous les hommes selon les besoins de chacun. »

Parmi ceux qui mettent cet exemple des premiers chrétiens en pratique, il y a sans doute des âmes

saintes emportées par les motifs les plus purs vers les hauteurs du sacrifice et la pratique de vertus monastiques apparemment inconciliables avec le protestantisme; mais le grand nombre, comme il arrive dans toutes les sociétés possibles, recherche, outre la fin spirituelle, une vie facile, un travail modéré et l'égalité des conditions. Au fond, l'on découvre, mêlé parfois à des théories esséniennes, le système des égaux qui scandalisa notre vieux monde dès le XVIIIe siècle, et qui est ressuscité depuis sous tant d'aspects, tantôt grotesques, tantôt impraticables, pour inspirer bien récemment encore des excès monstrueux; mais ce qui dans notre vieille Europe ne pouvait produire que des violences funestes aux intérêts de la civilisation est devenu possible dans les déserts du Nouveau-Monde, où rien ne s'oppose à l'épanouissement de la vie primitive, surtout lorsqu'elle s'appuie sur l'esprit de résignation et de discipline volontaire, qui est celui du christianisme.

Les communistes américains ont su transformer le péril en bienfait, l'instrument de destruction en instrument de travail : c'est autour d'une église que se sont groupés ceux que ne satisfaisait pas la civilisation actuelle, c'est à force de vertu, d'industrie, d'honnête persévérance, qu'ils ont prouvé qu'une chimère bafouée autant que redoutée pouvait devenir non pas seulement réalité, mais réalité utile et profitable. Au lieu de brandir le fer ou d'allumer le pétrole, ils ont pris pour emblème une charrue et la croix du Christ. Se multiplieront-ils rapidement? L'expérience de près d'un siècle n'autorise pas à le supposer; cependant leur petit cercle subsistera, les faits en portent témoignage, paisible, heu-

reux, suffisamment riche, offrant à tous ceux que révolte la condition de travailleurs gagés un refuge assuré où les attend l'indépendance, et où règne un esprit absolument opposé à l'esprit des compagnies ouvrières, des associations internationales. Celles-ci éternisent sous de faux semblants la dépendance du mercenaire en lui proposant pour but unique une pression sur le maître afin d'obtenir de plus gros salaires: M. Nordhoff les considère, non sans raison, comme funestes à la prospérité générale et comme une cause inévitable de corruption en matière politique; elles conduisent au mépris du droit, favorisent l'envie, la haine et la violence. Les *trade-unions*, devenues une puissance formidable en Angleterre et aux États-Unis, n'ont servi jusqu'ici qu'à désorganiser le travail; au contraire les sociétés communistes, existant depuis vingt-cinq, cinquante ou même quatre-vingts ans, et ayant toutes commencé avec de faibles ressources, donnent l'exemple d'une prospérité matérielle qui n'a d'égale que la considération morale dont elles jouissent.

Le meilleur moyen de se rendre compte de cette différence est, croyons-nous, de suivre M. Nordhoff dans son voyage, de recueillir avec lui les renseignements fournis par chaque commune et de comparer les systèmes mis en pratique par telle ou telle secte, ainsi que les résultats obtenus. Cette étude offrira d'autant plus d'intérêt à ceux que la force brutale, la tyrannie de l'argent, l'excessive confiance en soi-même, la fièvre du gain, si vivement peintes par M. Hepworth Dixon dans la *Nouvelle-Amérique* et depuis par Mark Twain dans *l'Age doré*, ont rendus désireux de connaître les meilleurs côtés

de la société américaine, l'âme de ce foyer immense où trouvent place tant de choses bonnes et mauvaises, grandes et puériles, que nous n'avons pu encore approfondir ou seulement soupçonner.

I

Les *trembleurs* (*shakers*) doivent être cités d'abord, puisqu'ils forment la plus ancienne et la mieux organisée des sociétés communistes : la cité-mère, *Mount-Lebanon* (Mont-Liban), fut fondée en 1792 et est encore florissante. Les *trembleurs* comptent dix-huit sociétés répandues dans sept États, et, comme chaque société renferme plusieurs familles, que chaque famille est, à proprement parler, une commune distincte, on peut dire qu'il y a en Amérique cinquante-huit communautés de *shakers* composant une population de deux mille quatre cent quinze âmes.

Le fond de leur croyance est une continuelle communion entre eux et le monde des esprits ; ils pensent que le Christ est apparu pour la seconde fois ici-bas sous la figure de leur fondatrice Ann Lee, une pauvre Anglaise ignorante, fille d'un forgeron de Manchester, qui prêcha trop ardemment peut-être la chasteté, base de toutes les vertus. Ann et ses parents s'étaient joints à quelques membres de la Société des Amis que certaines manifestations de ferveur extraordinaire qui ressemblaient à un violent tremblement avaient fait nommer *shaking quakers* (de *shake*, trembler). Ces prétendus

saints furent persécutés, Ann elle-même mise en prison. Pendant sa captivité, elle eut des visions, des révélations, et, redevenue libre, elle alla jusqu'à déclarer que le seul moyen d'être sauvé était de renoncer à l'œuvre qui motiva la mort du premier homme, que le serpent avait supplanté Adam après sa chute, et que les générations actuelles descendaient d'une bête infernale, — théorie, qui a quelques rapports avec celle du Talmud concernant Caïn. — La régénération ne peut s'accomplir que par une victoire absolue sur tous les appétits de la chair ; à ce prix et à la condition de vivre séparée des pécheurs, la société unie des croyants forme l'unique église véritable, l'église millénaire de la dernière dispensation, possédant le don de guérir et celui des miracles en général. Il n'est pas étonnant que le mari d'Ann Lee se soit détaché d'une femme qui semble avoir eu toujours l'horreur invincible du lien conjugal.

En 1773, le nouveau messie crut recevoir d'en haut l'ordre de partir pour l'Amérique avec ses partisans. Ann Lee avait prédit l'indépendance des colonies, la liberté de conscience qui en résulterait ; la seconde église chrétienne, composée de huit personnes, émigra donc sans crainte, et supporta, soutenue par une foi invincible, toutes les épreuves de la pauvreté. Elle finit par défricher un certain espace de terre dans les bois de Niskeyuna pour se fixer enfin à Watervliet (Albany) au mois de septembre 1775 ; mais ce ne fut qu'en 1780 qu'il lui vint des adhérents à la suite d'un *revival* [1] qui réunit au nouveau Liban un nombre

1. Campements religieux, prêches prolongés pendant des semaines en plein air, au fond des bois.

considérable de visiteurs, principalement des baptistes. Quelques-uns tombèrent par hasard au milieu de la petite colonie dont la mère Ann était le chef; la doctrine de renoncement qui leur fut prêchée les exalta et se répandit rapidement sur la frontière du Massachusetts et du Connecticut, où se trouve le Nouveau-Liban.

La mère Ann voyageait d'un endroit à un autre, prêchant, conseillant, guérissant les malades, dénonçant les péchés secrets, n'imposant à ses adeptes d'autre loi que le célibat, et, comme condition expresse d'admission, la confession orale des péchés passés devant témoins en signe de repentir; mais à ceux qui, en se confessant, imploraient son pardon : « — C'est à Dieu que vous vous confessez, c'est lui qui vous pardonnera, disait-elle, je le lui demande du fond du cœur; je ne suis que sa servante comme vous. »

Cette humble femme, qui ne savait ni lire ni écrire, avait le jugement le plus sain et le plus élevé, une figure noble, régulière et douce, des manières simples et dignes. On cite d'elle quelques maximes vraiment remarquables : — Que vos mains soient au travail, vos cœurs à Dieu; — ne parlez jamais à vos enfants quand vous êtes en colère, car c'est faire entrer en eux le mauvais esprit. — Ses leçons édifiantes se mêlaient toujours à d'excellents avis pour les travaux des champs, ce qui lui donnait un ascendant facile à comprendre sur son peuple, composé de fermiers et de laboureurs.

L'*ancien* James Whittaker, le père James, comme on l'appelle, les noms de famille n'ayant pas cours parmi les *shakers*, l'un des compagnons de la mère Ann, lui succéda en 1784, pour être remplacé après

sa mort par Joseph Meacham, à qui l'on associa Lucy Wright. Celle-ci resta seule, de 1796 à 1821, à la tête de la société; sous son administration, les sociétés de *shakers*, déjà nombreuses, se multiplièrent encore.

La première année du siècle fut marquée par des *revivals* d'un intérêt tout particulier, où se passèrent des scènes renouvelées de nos convulsionnaires. Le peuple y affluait par milliers : hommes, femmes, enfants, dans le Kentucky, tombaient en écumant avec des cris et des larmes; la vie restait suspendue chez quelques-uns, réduits à l'état de cadavres, jusqu'à la fin de ce qu'on croyait être une manifestion de l'esprit. Apprenant ces merveilles, les *trembleurs* du Nouveau-Liban envoyèrent aux camps *revivalistes* trois missionnaires qui firent sur leur passage de nouvelles conversions; ils prêchaient, entre autres dogmes, le dualisme d'un dieu à la fois mâle et femelle, comme devait l'être le premier homme, créé à l'image de Dieu. Ils disent que le Christ était un esprit et l'un des plus grands, apparu d'abord en la personne de Jésus, puis sous la figure d'Ann Lee, représentant ainsi chacune des deux substances mâle et femelle de Dieu; ils rejettent la doctrine de la trinité, nient la mort, ce qui les empêche de croire à la résurrection et à l'expiation des péchés, n'adorent ni Jésus-Christ ni Ann Lee, qu'ils se bornent à vénérer comme des anciens de l'église. Ils ne condamnent pas le monde extérieur; le mariage et la propriété individuelle, qu'ils s'interdisent, sont non pas des crimes à leurs yeux, mais les signes d'un ordre de société inférieur qui trouvera dans l'autre monde comme ici-bas, le moyen de se purifier. Ils sont spirites et croient converser face à face avec les morts; en 1838 surtout, des manifestations du monde

invisible se produisirent parmi eux : tantôt c'étaient des enfants qui tombaient sans connaissance pendant que sur leurs lèvres se succédaient les questions et les réponses touchant des sujets mystérieux, tantôt les frères ou les sœurs étaient emportés dans des danses quasi aériennes, parlaient de nouvelles langues ou prophétisaient. La révolution française de 1848 fut annoncée ainsi, mais en termes suffisamment obscurs, croyons-nous.

Malgré les illusions et les superstitions qui l'entachent, la doctrine des *trembleurs* conduit ses adeptes, il faut l'avouer, à de grandes vertus. Ces sectaires sont renommés pour leur honnêteté scrupuleuse dans les transactions commerciales, pour leur charité envers tous, amis et ennemis, pour leur tempérance, les soins touchants qu'ils ont des malades, des vieillards et des abandonnés. Ils n'acceptent de nouveaux membres qu'avec une grande prudence et les envoient d'abord au noviciat, qui a plus de rapports que l'église proprement dite avec le monde extérieur, où la société compte quelques affiliés, retenus par des considérations soit d'affaire, soit de famille, tout en suivant la règle.

La famille ou commune se compose ordinairement de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix personnes de tout âge, habitant la même maison. Chaque famille est dirigée par deux anciens, un homme et une femme, et la société tout entière par un ministère qui compte ordinairement quatre membres de chaque sexe : on exige d'eux une réputation sans tache et une grande expérience des choses spirituelles. Ils confient aux frères et sœurs tels emplois qu'ils les jugent dignes de remplir, et se perpétuent eux-mêmes en nommant

leurs successeurs. Jamais les membres de la société ne sont consultés, le ministère décide de tout, et est supposé recevoir d'en haut les révélations nécessaires. Le travail manuel est si rigoureusement prescrit aux *shakers* que les chefs eux-mêmes, les quatre anciens qui forment le ministère de Mount-Lebanon, exercent la profession de vanniers; ils ont une petite boutique à part près de l'église. La propriété de chaque société est, pour plus de commodité, entre les mains d'administrateurs, mais chacune des familles qui composent la société tient ses comptes et fait ses affaires séparément.

Les membres de la famille se lèvent à quatre heures et demie en été, à cinq heures en hiver; à neuf heures et demie du soir, tous les feux sont éteints. Réunis dans la même salle, les hommes à une table, les femmes à une autre, les enfants à la troisième, ils prennent les trois repas du jour en silence; avant et après, ils s'agenouillent un instant, cérémonie répétée quand ils se lèvent et se couchent. Chaque frère est confié à une sœur qui prend soin de ses vêtements, de son blanchissage, de ses besoins temporels en général. Les sœurs servent à la cuisine l'une après l'autre un mois de suite; on les emploie en assez grand nombre pour que le travail n'ait rien de fatigant. La nourriture est simple, mais suffisante : jamais de porc; il n'y a que fort peu de *shakers* qui mangent de la viande, et un grand nombre s'interdit tout ce qui sort des animaux : le lait, le beurre, les œufs, ce qui ne les empêche pas d'être robustes. Ils font une grande consommation de fruits; leurs jardins potagers, leurs vergers, sont admirables.

Après le déjeuner, qui a lieu à six heures, les sur-

veillants subordonnés aux diacres conduisent leurs employés respectifs à l'ouvrage. Au moment de la moisson, quand on a besoin de bras supplémentaires, il est aisé d'en trouver dans les différens corps d'état; les femmes ne font aux champs aucune besogne rude. Règle générale, les *trembleurs*, quelque industrieux qu'ils soient et attentifs à ne jamais perdre une minute, ne se surchargent point de travail; ils n'ont aucune hâte de s'enrichir, l'économie leur tient lieu d'effort, le nombre des travailleurs allège leur tâche, qui devient un plaisir, tous y ayant un égal intérêt.

Les soirées sont remplies par telles récréations qu'ils considèrent comme inoffensives; en général, ils ne se permettent pas la musique instrumentale, et passent beaucoup de temps à répéter des hymnes qu'ils déclarent recevoir incessamment du pays des esprits. Un *meeting* d'un genre ou d'un autre, réglé d'avance, a lieu tous les soirs; à Mount-Lebanon, ils lisent le lundi des articles de journaux choisis; les crimes et les accidents sont élagués comme malsains, et le choix des lectures se porte de préférence sur les découvertes scientifiques, les nouvelles publiques et les événements généraux du monde extérieur. C'est l'*ancien* qui fait les extraits.

Dans le service religieux des *shakers*, il y a peu ou point de prières articulées; l'aspiration mentale leur paraît suffisante, ils ne veulent que « marcher avec Dieu comme avec un ami », et la prière intérieure n'interrompt pas le travail. Le service du dimanche se compose d'exercices curieux : les hommes s'alignent en face des femmes par rang d'âge, et, une hymne ayant été chantée, l'*ancien* prononce un bref discours sur

les devoirs d'une vie sainte; l'*ancienne* reprend le même sujet, puis les rangs se rompent, et une douzaine de fidèles formant un carré séparé entonnent un joyeux cantique auquel se joignent tous les autres; ils marchent pendant ce temps autour de la chambre d'un pas rapide et frappent dans leurs mains à fréquents intervalles. Des discours, des chants, des danses qui rappellent celles de David devant le Seigneur, interrompent cette marche; parfois l'un des membres, sous l'empire d'une tribulation quelconque, demande les prières de ses frères, ou bien un autre s'avance devant l'*ancien* et l'*ancienne*, et se met à tourner comme un derviche, ou bien encore un conseil, un avertissement venant du monde invisible part de la bouche de quelqu'un; il arrive aussi que tel esprit demande des prières, et alors l'assemblée tout entière s'agenouille. En priant et en dansant, les *shakers* étendent leurs mains devant eux pour recueillir les bénédictions; de même, lorsqu'un *shaker* sollicite des prières, les autres font le mouvement de pousser devant lui ce qu'il désire. Tout ceci s'exécute avec beaucoup d'ordre et de précision.

Quiconque veut devenir *shaker* doit, après un assez long noviciat, arranger ses affaires et ne rien laisser en souffrance derrière lui. Il faut qu'il paie ses dettes, qu'il obtienne le libre consentement de sa femme, ou, s'il s'agit d'une femme, qu'elle obtienne le consentement de son mari à la séparation obligatoire; il faut enfin assurer le sort des enfants, soit qu'ils entrent dans la société, soit qu'ils restent dans le monde. C'est un principe de foi que ceux qui sont reçus comme membres de l'église se consacrent avec tout ce qu'ils possèdent au service de Dieu pour toujours.

En conséquence, le néophyte apporte avec lui sa fortune; mais, tant que durent les épreuves, il ne la donne pas sans réserve. Pourvu qu'il travaille et ne demande point d'intérêts ni de salaire, on lui permet de rester (il y a des *shakers d'hiver* qui s'en vont après la mauvaise saison); mais, quand il se décide à entrer dans la plus élevée des deux classes de la société, celle qu'on nomme l'ordre de l'église, force lui est de donner jusqu'au dernier sou sans possibilité de jamais rien reprendre.

Ce fut par une froide journée de décembre, raconte M. Nordhoff, que je fis ma première visite à une famille de *shakers*. J'étais attendu, la porte s'ouvrit au moment même où je l'atteignais, un frère prit, en me saluant sans prononcer un mot, le sac que je tenais, et me fit signe de le suivre. Nous traversâmes une galerie où de nombreuses chevilles maintenaient des chapeaux, des manteaux et des châles accrochés au mur, puis une salle à manger vide et enfin une cour de derrière par laquelle nous gagnâmes une autre maison. Là, mon guide me souhaita la bienvenue dans la salle des visiteurs. « Un frère, ajouta-t-il, viendra tout à l'heure s'entretenir avec vous. » Il me laissa seul, et j'examinai à loisir la chambre où je me trouvais : un peu basse de plafond, elle était chauffée par un calorifère d'un modèle particulier, et n'avait, en fait de meubles, qu'une demi-douzaine de chaises, un lit ou plutôt un cadre susceptible de se replier durant le jour, un miroir, un crachoir et une table. Le plancher, d'une propreté hollandaise, était couvert de tapis non cloués, car les *trembleurs* ne redoutent rien autant que la poussière et ne lui laissent aucun coin pour se

nicher. Des plumeaux, des balais, de petites pelles, sont accrochés auprès du poêle ; tout est scrupuleusement lavé, frotté, net en un mot. Sur la table se trouvaient un certain nombre de livres et de journaux *shakers*, dans un coin la cloche qui appelle le visiteur à ses repas. Je remarquai aux fenêtres les moyens de ventilation les plus ingénieux. Tandis que j'admirais, on vint frapper à la porte, et un grand jeune homme élancé se présenta comme le frère qui devait prendre soin de moi pendant mon séjour. C'était un Suédois, ancien étudiant à l'université de sa ville natale, garçon intelligent et de bonne famille. Son attention avait été attirée sur les *trembleurs* par le livre de M. Dixon, *la Nouvelle-Amérique ;* il était venu étudier lui-même cette société, l'avait trouvée à son goût, et y était resté depuis. Ce jeune homme avait le teint frais comme l'ont la plupart des *shakers*, les cheveux coupés à la mode de l'ordre, droits sur le front tandis qu'ils restent longs par derrière. Il portait l'ample habit gris bleu, le col sans cravate et le chapeau blanchâtre à larges bords. Sa voix était douce et basse, sa physionomie souriante, tous ses mouvements silencieux et réservés ; quoiqu'il fût d'une franchise toute communicative, on devinait cependant l'homme qui se tient en garde contre le monde, avec lequel il est déterminé à n'avoir rien de commun. Je trouvai tous les *trembleurs* semblables à celui-là, polis, patients, évitant le bruit partout, excepté pendant leurs offices religieux, d'une propreté recherchée, et occupés chacun de ses propres affaires. D'abord j'avais attribué le calme tout dominical qui régnait dans la maison à des préparatifs de funérailles auxquels on vaquait en effet, mais cette

tranquillité est l'état habituel d'un intérieur de *shakers;* le bourdonnement qui accompagne d'ordinaire le travail y est inconnu, bien qu'ils travaillent toujours.

Tandis que le frère suédois répondait à mes questions, survint l'*ancien* Frédéric, chef de la « famille du nord » à Mount-Lebanon et le plus connu des *trembleurs*, parce qu'il a été envoyé plus souvent qu'aucun autre dans le monde pour y faire connaître les doctrines de la société. Frédéric W. Evans est Anglais de naissance; il compta parmi ceux qui luttèrent au vieux temps pour les réformes agraires, les droits du travail et contre certains monopoles. Il fut socialiste dès sa première jeunesse, et, après divers essais dans d'autres communautés, finit par visiter Mount-Lebanon, qu'il habite depuis quarante-cinq ans. Il en a maintenant soixante-six; on lui en donnerait cinquante à peine : il a lu et sait parler avec assez d'éloquence pour être partout un instrument utile; aux yeux de sa secte, c'est un homme supérieur, un orateur, un écrivain. L'enthousiasme se joint chez lui à la logique et au bon sens; du reste, son idée fixe est d'appliquer ce qu'il possède de science à la prolongation de l'existence humaine. Grand, légèrement voûté, il a une physionomie à la fois sympathique et vénérable. Ce fut lui qui me fit les honneurs de l'établissement : le Mont-Liban est merveilleusement situé, à deux milles et demi des sources du même nom, parmi les collines du Berskshire. La vue y est étendue, variée, l'air pur et fortifiant, l'eau abondante. Jamais société ascétique ne choisit pour asile ici-bas un lieu plus paisible et plus charmant. Le premier bâtiment qui frappe vos yeux en arrivant est l'immense grange,

l'une des plus parfaites qui existent pour l'aménagement intérieur; ensuite on aperçoit la boutique des sœurs, consacrée aux industries féminines, et, sur le même niveau, la maison de la famille du nord, haute de cinq étages comme la grange. Derrière ces constructions, qui ouvrent toutes directement sur la route, il y a un corps de logis séparé pour les visiteurs, qui pendant leur séjour sont priés de se conformer aux règlements essentiels de l'ordre; c'est là aussi que résident les aspirants au titre de *trembleurs* pendant l'épreuve préalable à leur réception; puis viennent un énorme bûcher, des remises, la boutique des frères, la buanderie, la scierie, le moulin et le grenier, auquel est joint le logement des travailleurs étrangers, ceux-ci à gages.

Un quart de mille plus loin habite une autre famille, autour de l'église, dont elle porte le nom, et que l'on reconnaît à son toit, semblable au couvercle d'une chaudière. Les familles se succèdent ainsi, chacune ayant ses intérêts séparés et formant une commune distincte avec ses industries particulières et son organisation spéciale. Toutes les constructions sont vastes et commodes, sans aucune prétention à la beauté, faites en bois à Mount-Lebanon, en pierre ou en briques dans d'autres établissements.

J'assistai aux funérailles d'une femme qui venait de mourir. Frères et sœurs entrèrent rapidement dans la salle d'assemblée et se placèrent par rangs, les sœurs d'un côté, les frères de l'autre, tous debout. Un bref discours de l'*ancien* Frédéric ouvrit le service; puis on chanta. Quelques-uns des assistants parlèrent à leur tour, on pria l'âme envolée de se communiquer, et un médium prononça quelques mots, apparemment

venus d'elle; puis des vers en mémoire de l'absente furent lus par une des sœurs, après quoi l'on se sépara. Le corps fut placé dans la galerie, où chacun put aller le contempler une dernière fois. L'*ancien* Frédéric m'expliqua par la suite que les *shakers* existaient par milliers dans le monde spirituel. — Je sus en revanche que les sociétés terrestres de *shakers* n'avaient pas augmenté depuis quelques années : la guerre leur a enlevé bon nombre de membres, beaucoup de jeunes gens étant emportés malgré tout par l'esprit belliqueux, et les nombreuses adoptions d'enfants n'ayant pas porté les fruits qu'on en attendait. Soit curiosité, soit amour du gain personnel, on quitte le bercail : aussi les *shakers* élèvent-ils désormais beaucoup moins d'enfants; le meilleur âge pour les conversions est de vingt à vingt-deux ans quand le mépris du monde, que l'on connaît déjà, se joint à l'énergie de la jeunesse. Jamais les *shakers* ne sacrifient leurs principes à cette fureur de prosélytisme trop commune dans toutes les sectes; ils comptent sur les *revivals* pour leur susciter des adhérents. « L'esprit et les dons de Dieu travaillent pour eux au dehors; » aussi sont-ils en bons termes avec tous les gens religieux, à quelque communion que ceux-ci appartiennent.

Une règle inflexible favorise l'expulsion rapide de quiconque se joindrait à eux pour des motifs indignes. La confession des péchés et le célibat forment le fond de leur doctrine. Quant à la chasteté absolue, ils sont persuadés que c'est un principe d'hygiène et un brevet de longévité; vraiment, ils ont lieu de le croire d'après leurs statistiques. « Tout homme qui vit comme nous vivons, me dit l'*ancien* Frédéric, a le droit de n'être pas malade avant soixante ans; s'il

souffre plus tôt, c'est sa propre faute. J'ai consacré ma vie à faire connaître aux nôtres les véritables lois physiologiques; nous ne sommes pas encore parfaits sous ce rapport, mais nous faisons des progrès. Autrefois, les cas de fièvre étaient fréquents, ils ont presque disparu aujourd'hui, et le choléra n'est jamais entré dans un village de *trembleurs.* » L'une des « familles » de Mount-Lebanon a construit cependant un hôpital, mais jusqu'à présent cet hôpital est vide.

Parmi les membres de la société, il y a des gens de toute profession : des prêtres, des hommes de loi, des marchands, des médecins, des étudiants, des fermiers, des marins, des artisans, des militaires, mais surtout des prédicateurs. Il y en a de toutes les religions, sauf des catholiques romains; on y trouve même des Juifs; mais ce sont les baptistes, les méthodistes et les presbytériens qui fournissent les plus nombreuses recrues. Les *shakers* n'ont jamais repoussé les gens de couleur, s'étant dès le début prononcés avec énergie contre l'esclavage. Longtemps avant l'émancipation, des propriétaires d'esclaves, pour entrer dans la société, durent affranchir leurs nègres, qui devinrent *shakers* en grand nombre.

De l'avis unanime, toute commune, pour prospérer, doit être fondée sur les travaux agricoles; ceux des manufactures sont beaucoup moins propices à l'esprit de communauté. Au début, les sociétés trembleuses tendaient à posséder le plus de terre possible, et le fruit de leurs économies était consacré à en acquérir : mais un projet de loi fut proposé, il y a quelque vingt ans, au corps législatif de New-York pour déterminer la quantité de terre que devaient posséder les *trembleurs* et jusqu'au

nombre de leurs apprentis; le projet de loi ne passa pas du reste, et d'eux-mêmes, ils convinrent de s'imposer certaines limites. Néanmoins, toutes les sociétés de *trembleurs* ont la réputation d'être riches; elles louent en dehors du cercle de la communauté des terrains qui sont exploités par des ouvriers à gages. L'*ancien* Frédéric me parut désapprouver au point de vue moral ce travail extérieur.

Nombre d'anciens assurent avoir atteint dans leur vie quotidienne la perfection même; l'un d'eux me déclara que depuis des années il pouvait dire à ceux qui le connaissaient, comme Jésus aux pharisiens: « Qui d'entre vous me convaincra de péché? » Si une faute a été commise, on doit la confesser aussitôt à un ancien, ou une ancienne, selon le sexe du pécheur. Supposons quelque accès de colère ou seulement d'impatience, on ne doit pas venir à l'église avant de l'avoir avoué en demandant pardon aux objets et aux témoins du scandale.

Les *shakers* lisent peu, en vertu du principe : « Quand un homme acquerrait toute la science de l'univers, il ne pourrait par là se délivrer du péché. » La bibliothèque de l'*ancien* Frédéric ne contient que quelques livres traitant de problèmes sociaux ou de lois physiologiques. Le frère suédois, qui a étudié, me dit qu'il ne lui avait pas fallu beaucoup de temps pour perdre l'habitude des livres et qu'il ne les regrettait pas. Un vieil Écossais, qui dans le monde s'était occupé de chimie, me dit qu'il avait encore une prédilection pour les nouvelles découvertes qui se faisaient dans la science, mais qu'après réflexion, il s'était décidé à tourner les facultés de son esprit vers de plus hautes questions utiles à la société. Depuis quarante ans, il est *trembleur*. « Eh bien! lui dis-je, votre vie,

lorsque vous la repassez en vous-même, vous satisfait-elle? » Il me répondit sans hésitation et avec une évidente sincérité : « Certainement, j'ai réalisé les plus hautes aspirations dont mon esprit fût capable. Tel que je suis, j'eusse été déplacé dans le monde, et malheureux, parce que tout s'y serait passé contrairement à mes idées du droit et du juste. Ici j'ai trouvé ma place. » Au sujet des constructions, qui ne sont qu'autant de ruches humaines d'une excessive simplicité, je demandai à l'*ancien* Frédéric s'il n'aurait jamais plus de souci des beautés architecturales. « Ce que vous appelez le beau, me répondit-il, est anormal et absurde; il n'a rien à faire ici. L'homme de Dieu n'aura pas le droit de gaspiller de l'argent à cet effet tant qu'il existera des pauvres. » Dans les tableaux, il ne voyait que les cadres, et ceux-ci lui faisaient l'effet de boîtes à poussière.

Les *shakers* ont étudié avec attention l'ancienne politique juive. Ils la louent comme très supérieure à l'ordre de choses qui prévaut dans le monde prétendu civilisé. L'égalité des sexes est fortement soutenue par eux, et il n'est pas de fonctions auxquelles les femmes ne leur paraissent aussi aptes que les hommes. Seulement, ils jugent avec sagesse que le goût naturel des femmes les fixe ordinairement au logis, tandis que celui des hommes les emporte au dehors, et qu'il n'y a aucune raison de contraindre ni les uns ni les autres. Le célibat leur impose d'ailleurs certaines précautions; jamais les frères et sœurs n'ont entre eux aucun contact matériel, ils ne toucheraient même pas un animal sans nécessité; si par politesse une poignée de main est échangée d'homme à femme avec quelque visiteur étranger, il faut en avertir les anciens avant la prière.

Ni les travaux ni les repas ne mêlent jamais les sexes, même dans l'enfance; ils échangent des visites à intervalles prescrits, et n'ont garde de se départir d'une grande réserve, évitant le bavardage inutile, surtout la médisance. — Si tu n'as rien de bon à dire du prochain, tais-toi — est une maxime de *trembleur*. Le costume des femmes est calculé de manière à ne pas les embellir et à rendre les différences d'âge presque insensibles. Il se compose d'un ample fichu, d'une robe toute droite à plis nombreux et d'un bonnet semblable à celui de quelques-unes de nos religieuses, qui cache une partie du visage; pour sortir, elles y ajoutent un chapeau très profond qui les abrite contre le soleil.

Les animaux favoris sont défendus, sauf les chats, qui détruisent les souris. Fumer est interdit du consentement général, et, bien que la chique soit tolérée, on voit de vieux pécheurs, endurcis depuis cinquante ans et plus dans cette habitude, y renoncer par esprit de mortification. Comme le dit l'*ancien* Frédéric, « tout le monde n'est pas appelé à la vie divine ». Pour quiconque n'a pas le mépris complet du monde, le régime des *trembleurs* serait insupportable.

Les membres de chaque famille se partagent les travaux du ménage. Il n'y a pas de domestiques. Dans une communauté, l'essentiel est de savoir toujours où se trouve chacun; c'est le devoir de l'ancien d'être au courant. Si un frère n'assiste pas à l'office, il doit prévenir l'ancien.

Une grande importance est accordée aux moindres détails. Par exemple, pour leurs *meetings* les frères et sœurs ont des semelles de cuir souple sans clous ni chevilles, afin de ne pas salir ni rayer le parquet poli

comme un miroir : ils se défendent de laisser jamais une miette sur leur assiette en vertu des paroles du Christ : « Ramassez ce qui reste, afin que rien ne soit perdu, » et sont la proie des mendiants, qui reçoivent toujours chez eux, outre la nourriture, assez d'argent pour aller passer la nuit au prochain village, car, règle générale, ils n'aiment pas loger d'étrangers. Leurs manies sont celles de vieilles filles et de vieux garçons. Rien de curieux comme les visites du dimanche soir. Un certain groupe de sœurs est désigné pour rendre visite à un certain groupe de frères : au nombre de quatre à huit, elles s'asseyent en rang d'un côté, sur des chaises à dossier droit, chacune avec son mouchoir blanc étalé sur ses genoux. Les frères, en nombre égal, sont assis en face, leur mouchoir déplié aussi sur les genoux. Ils causent gaiement des nouvelles du monde extérieur, des événements du jour, d'opérations agricoles, ils chantent, et la réunion n'est pas sans agrément.

Les renseignements donnés sur Mount-Lebanon peuvent s'appliquer à toutes les autres sociétés de *shakers*. Il n'existe de différences sensibles que dans leurs industries. A Alfred, dans l'État du Maine, fut inventée par un *shaker* la première scie circulaire ; à New-Gloucester, dans le même état, on fabrique des douves qui sont exportées aux Indes occidentales pour les boucauts de mélasse ; l'un des anciens y a inventé aussi une machine à faucher. A Canterbury (New-Hampshire), les sœurs vendent des sirops, des conserves, de la parfumerie, des articles de fantaisie très recherchés ; mais l'agriculture et l'horticulture dominent dans toutes les communes ; les soins minutieux du jardinage plaisent aux *shakers*, leurs grai-

nes ont une grande réputation. Pendant son séjour parmi eux, M. Nordhoff a fait ample connaissance avec la littérature *shaker* : elle est assez pauvre et consiste en hymnes dictés à leurs médiums, en préceptes de conduite rimés, offerts parfois sous une forme railleuse et humoristique, en comptes rendus de manifestations et de phénomènes spirituels, etc... *The Shaker and Shakeress*, journal mensuel, publié par l'*ancien* Frédéric Evans et l'*ancienne* Antoinette Doolittle, sert d'organe aux croyances et aux projets de la société; il n'est pas composé sans talent, mais se borne presque exclusivement aux questions religieuses. D'après les ouvrages des *shakers* qui ont été répandus dans le monde, on a pu se convaincre, qu'à de rares exceptions près, les esprits n'étaient pas de grands poètes.

II.

Comme la société des *trembleurs*, celle d'Harmonie met aux premiers rangs parmi les vertus l'humilité, la simplicité, le sacrifice, l'amour du prochain, le travail, la prière et l'examen de soi-même, prescrivant le célibat et la confession des péchés, mais elle méprise le spiritisme et attend le nouvel avènement du Christ. Harmonie, après avoir été très florissante, paraît toucher à cette décadence qui menace toute société laïque dont les membres ne se renouvellent pas par le mariage.

Le chemin de fer de Cleveland à Pittsburgh longe

la rive de l'Ohio à partir de Welsville, sur la lisière d'un pays riche en charbon, en huile, en terre à potier, en pierre à chaux, et qui renferme un grand nombre de manufactures importantes. Longtemps avant d'arriver à l'établissement d'Harmonie, l'influence de cette communauté se fait sentir par le nom des villes : vous apercevez *Freedom* (Liberté), Jethro, Industry, la distillerie de la Règle d'Or, etc. Le pays cependant a cet air de désordre et de pauvreté particulier au sol qui produit du pétrole et du charbon bitumineux; puis tout à coup l'aspect désolé change comme par enchantement : vous voyez de hautes barrières solides et bien entretenues, des champs admirablement cultivés, de riches herbages. Si vous demandez à qui appartient cette région privilégiée, le conducteur vous dira que, sur une étendue de plusieurs milles, la terre est aux *rappistes* d'Harmonie; leur ville, Économie, se cache au sein de cette riante culture, dans un site délicieux, protégé contre les vents d'hiver par des collines, non loin du fleuve, dont elle embrasse la rive opposée, montagneuse et pittoresque.

Les larges rues d'Économie semblent toutes couronnées de verdure, grâce à un arrangement de treilles ingénieux qui décore leurs maisons, chacune pourvue d'un jardin. Les trottoirs de briques sont d'une exquise propreté, tous les bâtiments bien construits, simplement, mais avec goût; l'eau courante circule dans les rues : silence et propreté, tels sont les traits distinctifs d'Économie. Jadis cette ville renfermait des manufactures de coton, de soie et de laine, une brasserie et d'autres industries, mais les plus importantes se sont arrêtées. Vous rencontrerez quelque robuste vieillard ou bien quelque

matrone de bonne mine, celle-ci coiffée d'une sorte de bonnet normand, celui-là, d'un grand chapeau à larges bords; ils vous saluent en allemand plus souvent qu'en anglais. L'hôtel est vaste, cent personnes tiendraient à l'aise dans la salle à manger; mais depuis la création des chemins de fer on ne s'y arrête plus guère, et c'est une source de richesse de moins pour la communauté. Quand M. Nordhoff entra une première fois dans cet hôtel, à sa question : « Pouvez-vous me loger? » le propriétaire répondit : « Cela dépend de la durée de votre séjour; nous ne prenons pas de pensionnaires. » Ayant reçu l'assurance qu'il ne s'agissait que de rester deux ou trois jours, l'aubergiste introduisit son hôte dans une chambre, lui recommandant d'être rentré à onze heures et demie pour dîner, et à quatre heures et demie pour souper, parce qu'il avait d'autres personnes à nourrir après lui. M. Nordhoff comprit un peu plus tard le but de cette recommandation et celui de l'existence même de l'hôtel d'Économie. Lorsqu'il eut achevé son repas, substantiel et abondant selon la mode allemande, la salle commune fut ouverte à la plus singulière collection de convives; c'étaient des passants de toute sorte, ouvriers sans ouvrage, mendiants estropiés, vagabonds, quelques-uns de fort mauvaise mine, mais à qui les harmonistes n'auraient jamais l'idée de refuser le souper et le gîte. On nourrit tous les jours à l'hôtel une vingtaine de misérables sans leur demander autre chose que leur nom pour s'assurer que les mêmes ne reviennent pas tous les jours. Après le repos de la nuit, on les invite à des ablutions, après quoi ils reçoivent un déjeuner, quelquefois des vêtements, et continuent leur route.

« N'êtes-vous pas souvent dupes? demanda M. Nordhoff.

— Oui probablement, mais mieux vaut donner à douze indignes que refuser à un honnête homme. »

Il ne reste de la société fondée par George Rapp en 1805 que cent dix personnes, dont aucune n'a moins de quarante ans. Une trentaine d'enfants ont été adoptés par les derniers rappistes, qui entretiennent aussi un certain nombre de laboureurs à gages. Toute la population est allemande; c'est en allemand que se célèbre le service du dimanche; néanmoins il n'est personne qui ne parle anglais.

George Rapp, le fondateur et jusqu'à sa mort le chef de la société d'Harmonie, naquit en Wurtemberg (1757). Fils de fermier, il reçut l'instruction élémentaire qui est donnée dans son pays aux gens de cette condition; à l'âge de vingt-six ans, il se maria, et eut deux enfants, appelés plus tard à devenir membres de sa société. Rapp avait dès sa plus tendre jeunesse aimé passionnément la lecture, et, faute d'autres livres, étudié la Bible. Comparant la condition du peuple au milieu duquel il vivait avec l'ordre social décrit dans l'Ancien Testament, il se sentit indigné de la tiédeur des Églises chrétiennes; en 1787, il avait déjà pris l'habitude de prêcher dans sa propre maison pour une congrégation d'amis. Le clergé dénonça Rapp et ses adhérents, bien qu'ils eussent soin d'obéir à la loi et de mener la vie la plus régulière sous tous les rapports, ne se réservant que la liberté de conscience. Ils furent persécutés, ce qui est toujours le meilleur moyen d'exalter la ferveur religieuse; la prison, les amendes, firent si bien leur œuvre cette fois, qu'en 1803, Rapp réunissait au-

tour de lui trois cents familles décidées à le suivre en Amérique pour y adorer Dieu à leur guise.

Trois cents de ses adeptes débarquèrent à Baltimore, où il les avait précédés; puis trois cents autres à Philadelphie; le reste fut entraîné dans le comté de Lycoming (Pensylvanie) par Holler, l'un des compagnons de Rapp. Les six cents fidèles qui s'attachèrent à ce dernier étaient pour la plupart des fermiers et des artisans, gens économes, possédant quelque bien; ils mirent par la suite leurs épargnes en commun, mais jusqu'au 15 février 1805 chaque famille resta distincte. Rapp avait alors quarante-huit ans, c'était un homme industrieux, entreprenant et sage; les cabanes se construisirent, la terre se défricha sous sa direction. Dès la seconde année, les rappistes eurent cette distillerie modèle dont le whisky devint célèbre dans l'ouest, bien que ceux qui le fabriquaient n'en fissent guère usage; leurs laines, leur huile de pavot, leurs céréales, acquirent une prompte renommée; Rapp, secondé par son fils adoptif Frédéric, homme d'une intelligence remarquable, organisait le travail.

Jusqu'à l'année 1807, le mariage exista dans la société; mais, sous l'empire d'une recrudescence de ferveur, les plus jeunes membres résolurent d'un commun accord de renoncer à toutes les satisfactions charnelles. Le père Rapp donna l'exemple du célibat volontaire, ainsi que son fils John, qui, marié depuis peu, vécut désormais avec sa femme comme frère et sœur. Depuis lors il ne naquit plus un seul enfant dans la société d'Harmonie. Ceux qui ne se sentaient pas la vocation nécessaire rompirent avec les rappistes, les autres suivirent fidèlement le précepte de l'apôtre: « Frères, le temps est court, que ceux qui ont des femmes vivent

comme s'ils n'en avaient point. » M. Henrici, le chef actuel d'Économie, dit à M. Nordhoff que depuis cinquante ans il en était ainsi, sans qu'aucune surveillance ni aucune sauvegarde eussent été nécessaires, les anciens époux continuant d'habituer la même maison : « Quand il faut de la surveillance, ajouta-il, autant y renoncer, c'est toujours inutile ; nous comptons sur la force des convictions et de la prière. »

Tous ces célibataires, comme les *shakers*, atteignent la vieillesse sans infirmités ni maladies. Le père Rapp lui-même vécut jusqu'à quatre-vingt-dix ans. La partie de la Pennsylvanie où ils s'étaient fixés étant peu favorable à la culture de la vigne, outre que les communications par eau avec le monde extérieur manquaient absolument, les rappistes se transportèrent dès 1814 dans l'Indiana, sur les bords du Wabash, où leurs richesses s'accrurent et aussi leur nombre, grâce à l'émigration, qui leur amena des adhérents. De fréquentes épidémies et de mauvais voisins furent cause cependant qu'en 1824, le père Rapp vendit la colonie de Wabash à Robert Owen, le réformateur anglais, philanthrope et *bienveillant* [1], qui essaya d'y acclimater sa théorie de l'irresponsabilité morale. Il est remarquable que ce pays, si florissant naguère sous une règle religieuse nettement définie, devint aussitôt, régi par le communisme pur et simple, qui rejette l'idée du devoir, un repaire de mendiants, de vagabonds et de malfaiteurs, que leur chef fut forcé d'abandonner après deux années environ d'efforts inutiles.

1. Robert Owen, auteur du *Livre du nouveau monde moral*, prétendait remplacer les peines et les récompenses par l'unique bienveillance.

Pour en revenir aux rappistes, une mesure importante avait été prise chez eux dès 1818 en vue d'affermir l'égalité entre les membres de l'association : le livre où s'inscrivaient jusque-là les fonds apportés par chaque membre fut brûlé. Depuis 1825, ils croient avoir trouvé leur demeure définitive, celle dont nous avons fait la description : ils y créèrent des filatures, des moulins, des scieries, plantèrent des vignes, des vergers, et réussirent si merveilleusement dans la culture de la soie, que les habits du dimanche furent bientôt de ce tissu pour les hommes comme pour les femmes.

Le père Rapp étant obligé de recevoir nombre d'étrangers de distinction, son peuple lui bâtit une maison plus vaste que les autres, entourée d'un beau jardin, ouvert à tous bien entendu, et où l'on put faire de la musique le dimanche. Dans ses *Voyages à travers l'Amérique du Nord*, 1825-1826, le duc de Saxe-Weimar parle avec admiration de l'industrie et de la prospérité d'Économie et des chants délicieux d'une soixantaine de jeunes filles qui sont maintenant les vénérables sœurs rencontrées par M. Nordhoff.

Tout eût marché à souhait pour les rappistes, si en 1831 un aventurier allemand, Bernard Muller, qui se faisait appeler le comte de Léon, ne fût venu leur imposer sa présence et celle de quelques visionnaires qui l'entouraient. Ces brebis, en apparence soumises à la règle, n'étaient au fond que des loups ravisseurs ; bientôt les plus étranges doctrines commencèrent à circuler dans la communauté, un schisme se produisit, et il fallut finalement avoir recours au vote pour reconnaître ceux qui tenaient à l'ancien ordre de choses. Ils formaient encore une importante

majorité; la société se débarrassa du comte de Léon et de ses partisans en leur payant cent cinq mille dollars. L'aventurier s'installa de l'autre côté de la rivière, professant aussi des principes communistes, mais sans défendre le mariage. Il s'y prit de manière à perdre promptement l'argent donné par les harmonistes, et, après avoir échoué dans la tentative la plus illégale pour en obtenir d'autre, dut quitter le pays. Le comte de Léon mourut du choléra sur la Rivière-Rouge en 1833; la plupart de ceux qu'il avait séduits trouvèrent un refuge dans la communauté de Béthel (Missouri). Quant aux fidèles enfants de Rapp, ils se tiennent prêts pour l'avènement du Christ. Longtemps ils pensèrent que leur fondateur ne mourrait pas avant le millénaire accompli. On a raconté que les dernières paroles du pauvre homme furent celles-ci, pleines d'une foi profonde:

« Je croirais mon dernier moment venu, si je ne savais que c'est la volonté du Seigneur que je vous présente tous à lui. »

Ils comptent sur la rédemption finale de tout le genre humain, mais après des épreuves dont seront exempts ceux qui auront gardé pieusement le célibat. Leur service du dimanche, qui a lieu deux fois dans la journée, ne présente rien de particulier, sauf la séparation des sexes. Ils ont, outre les jours consacrés de Noël, du vendredi saint, de Pâques et de la Pentecôte, deux fêtes spéciales en automne, la rentrée de la moisson et la cène annuelle. Aux fêtes, ils se rassemblent pour chanter, prononcer des discours et assister à un banquet. La viande n'est pas exclue de leurs repas, au nombre de cinq; quelques-uns seulement s'abstiennent de la chair du porc. Le vin et le cidre

leur sont permis en quantité modérée; ils poussent au plus haut degré l'amour des fleurs et celui de la musique : il n'y a presque aucun frère qui ne sache jouer de quelque instrument; la danse est défendue. Les habitants d'Économie reçoivent les journaux et ont une bibliothèque, mais ils lisent surtout la Bible. Chacun de leurs enfants adoptifs, son éducation faite, apprend un métier. On donne à celui-ci ou celui-là des vêtements à mesure qu'il en a besoin. Le tailleur surveille l'état des habits, le cordonnier celui des chaussures, etc., en ayant soin que les frères soient toujours convenablement équipés.

Les harmonistes se croient le peuple élu de Dieu. Ils conservent une vénération profonde pour le père Rapp: « Devant lui, disent-ils, le mal ne pouvait subsister. »

« Existe-t-il un monument à sa mémoire? demanda M. Nordhoff.

— Oui, tout ce que vous voyez là autour de nous.

En effet, son souvenir est partout, bien que sa tombe soit semblable aux autres et qu'il ne reste pas même un portrait de lui. On le décrit comme un homme bien bâti, — il avait près de six pieds, — actif, d'une gaieté affable, causant volontiers, sans enthousiasme, un peu sec, très pratique, trouvant toujours le mot juste et souvent piquant pour chaque chose; il passait sa vie soit aux champs, soit dans les fabriques, à encourager et à enseigner. Il avait appris la botanique, la géologie, l'astronomie, la mécanique, mais le travail de la terre lui paraissait le meilleur remède aux maladies de l'âme et du corps : aussi l'agriculture est restée en honneur parmi les harmonistes. Très éloquent, il prêchait deux fois tous les

dimanches et ne se reposa que les deux dimanches qui précédèrent sa mort; encore lui arriva-t-il d'exhorter le peuple par la fenêtre de sa chambre. Les cérémonies et les distinctions lui étaient odieuses; il s'asseyait pour prêcher, ne prescrivit jamais de costume particulier, et ne voulait dans les pratiques extérieures rien qui protestât contre le monde. Son influence était sans bornes: il visitait les malades, ensevelissait les morts, s'imposait toutes les fatigues et tous les sacrifices, sans faste, simplement. Le résultat de ses leçons, c'est que les *économistes*, comme on les nomme communément, sont fort considérés pour leur probité. leur bienfaisance et leurs sentiments patriotiques. Il n'y a pas de meilleurs citoyens, bien qu'ils ne votent jamais. Pécuniairement, leur entreprise a été couronnée du plus éclatant succès; le dédain des richesses les a aidés à en acquérir de très grandes en les empêchant de se jeter dans des entreprises nouvelles et périlleuses. Ils ne se préoccupent point de ce qu'elles deviendront quand le dernier des vieillards qui composent la société se sera éteint. « Dieu nous conseillera, » répondent-ils aux questions qui leur sont faites. En attendant, ils se laissent, avec autant de soumission que de désintéressement, diriger par leurs administrateurs, Jacob Henrici et Jonathan Lenz. Il existe en outre un conseil de sept personnes parmi lesquelles on choisit ces administrateurs (*verwalter*). »

III

La communauté qui se rapproche le plus des sociétés célibataires par l'ascétisme, bien qu'elle tolère le

mariage, est celle des *inspirationnistes* d'Amana. Ils existaient en Allemagne dès le commencement du siècle dernier; ce sont des piétistes, et leur chef religieux, une femme pour le moment, est supposé leur parler sous l'inspiration directe de Dieu. En 1749, 1772 et 1776, il y eut parmi eux des manifestations toutes spéciales; en 1816, Michel Krausert, tailleur à Strasbourg, devint ce qu'ils appellent un instrument (*werkzeug*); plusieurs autres partagèrent ce privilège avec lui, Philippe Morschel, tisserand, Christian Metz, charpentier, et Barbara Heynemann, pauvre servante alsacienne. Metz, qui fut jusqu'à sa mort, en 1867, le chef spirituel de la société, a écrit le récit de tout ce qui se passa depuis le jour où il devint *instrument* jusqu'à celui où la congrégation se transporta dans l'Iowa, histoire assez peu édifiante, car il paraît que Barbara fut à plusieurs reprises l'objet de sévères censures et même d'exclusion, ce qui ne l'empêcha pas ensuite d'être la coadjutrice de Metz et de rester après sa mort l'oracle d'Amana.

Les inspirationnistes, ayant reçu l'ordre céleste d'émigrer en Amérique, se fixèrent d'abord près de Buffalo (1842), où ils eurent beaucoup de peine à se défendre contre les Indiens; leur colonie, nommée Eben-Ezer, n'en devint pas moins florissante à la longue; ils vendirent ce désert, transformé en jardin, à d'autres émigrants de leur pays et prirent le chemin de l'Iowa (1855). Au nombre de quatorze cent cinquante, ils habitent maintenant sept villages où l'agriculture, les tanneries, les scieries et les fabriques de différentes sortes ont produit des résultats magnifiques. Les premiers inspirationnistes étaient riches, plusieurs de leurs membres ayant versé à la fois de grosses

sommes dans le trésor commun. En Allemagne, ils n'étaient pas communistes; mais la nécessité d'assurer à tous les frères un certaine aisance les frappa bientôt et fut proclamée comme une révélation.

Les sept villages d'Amana sont séparés les uns des autres par une distance d'un mille et demi environ; chacun d'eux fabrique autant que possible tout ce qui est nécessaire aux besoins de ses habitants et à ceux des fermes du voisinage. De même que les *quakers*, les inspirationnistes abhorrent les clochers; l'église et l'école ne se distinguent des autres maisons, toutes propres et bien bâties, que par leurs plus grandes dimensions. On remarque aussi, comme plus vastes que les autres, les maisons où ont lieu les repas. Chaque famille a sa demeure séparée, mais un coup de cloche réunit hommes, femmes et enfants dans une salle, à des tables distinctes; on pense empêcher ainsi les conversations oiseuses et les manières libres. Ce sont les jeunes femmes qui font la cuisine sous la surveillance des matrones; on porte leurs repas aux malades et aux personnes retenues par le soin de leurs jeunes enfants. La chère est abondante ; la bière, le vin, le tabac, sont permis. Le travail est organisé à peu près comme chez les trembleurs, réglé tous les soirs pour le lendemain. Les enfants des deux sexes vont à la même école de six à treize ans; l'instruction est des plus élémentaires, on insiste surtout sur la Bible et le catéchisme, sans négliger la musique notée; mais les instruments sont défendus.

Les hommes portent des vestes boutonnées jusqu'au menton, les femmes des étoffes de couleur sombre taillées à la mode des paysannes allemandes; elles emprisonnent leurs cheveux dans une sorte de

béguin noir qui ne couvre que le chignon, et dissimulent leur taille au moyen d'un fichu ; tout ornement leur est interdit; elles sont, la prophétesse Barbara exceptée, tenues en médiocre estime et redoutées comme dangereuses à la paix de l'âme. Un précepte enjoint d'éviter tout entretien avec elles comme un aimant funeste, un feu magique. Aucun amusement, quelque innocent qu'il soit, ne réunit les jeunes filles et les jeunes garçons, ce qui n'empêche pas l'amour de se glisser dans la colonie d'Amana comme ailleurs. La plupart des hommes attendent impatiemment l'âge de vingt-quatre ans, avant lequel il ne leur est pas permis de se marier. Les noces sont célébrées avec toute l'austérité possible, et les nouveaux mariés descendent par le seul fait de leur union à la dernière des trois classes spirituelles entre lesquelles est répartie la société, quitte à mériter ensuite par leur ferveur de remonter au premier rang.

Le gouvernement civil d'Amana est entre les mains de treize administrateurs, élus chaque année par la partie masculine de la population et qui choisissent eux-mêmes un président; cette administration s'occupe des finances et des affaires temporelles en général, mais n'agit qu'avec le consentement unanime de ses membres, qui individuellement n'exercent aucune autorité spéciale. Les anciens, désignés par inspiration, président les assemblées religieuses; ce ne sont pas nécessairement des vieillards, mais ce sont des hommes vertueux entre tous. Quiconque s'abandonne tout entier et toute sa vie à la volonté de Dieu reçoit le Saint-Esprit en échange; telle est la foi profonde des sectaires d'Amana. Ils se recrutent surtout parmi les luthériens, cependant ils comptent aussi des catho-

liques et plusieurs Juifs; ils sont trinitaires, et croient à la justification par la foi, à la résurrection des morts, au jugement dernier, mais non pas aux peines éternelles, se dispensent du baptême et célèbrent solennellement la cène à intervalles irréguliers, selon que l'inspiration le leur commande.

Ceux que l'inspiration saisit sont parfois rudement secoués par un mouvement intérieur avant de prendre la parole; ils ne s'adressent pas toujours à la congrégation en général, ils parlent souvent à telle ou telle personne pour l'accuser ou l'exhorter. Les avertissements, les leçons et les prophéties des *instruments* sont imprimés annuellement et composent avec la Bible une nombreuse collection d'hymnes et deux catéchismes, l'un pour les enfants, l'autre pour les adultes; c'est toute la bibliothèque d'Amana. Les mercredis, samedis et dimanches matin a lieu une assemblée religieuse, puis d'autres réunions chaque soir de la semaine; il y a, outre l'église, des maisons de prière. Les cérémonies du culte sont des plus simples, accomplies avec un extrême recueillement qui se joint à une précision quasi militaire. Chacun prie à son tour. Noël, Pâques et la semaine sainte sont leurs grandes fêtes; au moins une fois l'an, les anciens font une enquête générale et très minutieuse pour constater l'état spirituel de la société. Chaque membre est examiné à fond; s'il a péché, on l'exhorte au repentir; s'il retombe dans la même faute, il est expulsé, de sorte qu'on peut dire qu'aucun vice grave n'existe à Amana. M. Nordhoff ayant demandé quel était le châtiment des ivrognes, on lui répondit que personne n'avait eu à y penser, l'ivrognerie étant inconnue.

Nous avons dit que les repas se prenaient en com-

mun. Chaque membre reçoit pour ses vêtements une somme déterminée selon son âge et son emploi. Là-dessus, les plus économes trouvent moyen d'épargner ; on le vit au moment de la guerre de sécession, où la société contribua généreusement à toutes les œuvres en faveur des blessés. Ils s'achetèrent des remplaçants militaires à cette époque, mais se le reprochent, ne devant contribuer à rien de sanguinaire et se retirer en général de toutes les affaires publiques.

Un grand nombre d'adhérents leur arrivent sans cesse d'Allemagne; ils ont une caisse pour aider au transport des émigrants, mais, tenant à être considérés comme une communauté religieuse plutôt qu'industrielle, ne reçoivent de nouveaux membres qu'après un examen approfondi et des épreuves de deux ans, à moins que l'inspiration ne s'en mêle.

Somme toute, ce sont d'honnêtes gens, des fermiers émérites, appartenant pour la plupart aux classes inférieures, d'une intelligence médiocre, prudents, rigides et satisfaits de peu, si c'est peu de chose que l'égalité absolue, la sécurité du lendemain et l'absence d'un maître. Il faut croire que les Allemands estiment ces biens-là plus que tout autre peuple, car le communisme prospère entre leurs mains d'une façon particulière. Nous les retrouvons à Zoar, dans le comté de Tuscarawas, Ohio, sous le nom de *séparatistes*. Ils ont bâti leur première cabane en 1817 sous les ordres de Joseph Baümeler, qu'ils avaient choisi pour chef après douze ans de persécution en Wurtemberg, où ils se refusaient à servir comme soldats et à envoyer leurs enfants aux écoles contrôlées par le clergé.

Leur misère était telle en arrivant qu'ils durent pour

vivre servir dans les fermes du voisinage; mais de faibles ressources réunies deviennent vite une force. « Jamais, dit un vieillard à M. Nordhoff, nous n'eussions pu payer notre terre, si nous n'avions formé une communauté. »

D'abord ennemis du mariage, les séparatistes le tolèrent, sans l'approuver depuis 1828 ou 1830. Ils occupent maintenant plus de sept mille acres d'un pays fertile, outre des terres qui sont dans l'Iowa, mènent à bien nombre d'industries, possèdent en résumé plus d'un million de dollars, quoiqu'ils ne soient que trois cents membres — mystiques, inoffensifs et fervents, ennemis de toutes cérémonies quand elles ne s'adressent pas directement à Dieu. Ils ne se découvrent point la tête, tutoient tout le monde, n'admettent que le prénom, qu'on ne peut appeler nom de baptême, puisque les sacrements ne sont pas en usage chez eux, n'acceptent aucune constitution ecclésiastique, se marient sans l'intervention d'un prêtre et toujours entre membres de la communauté, sous peine d'expulsion, n'ont point de prédicateurs, et, tout en se réunissant trois fois le dimanche pour chanter et pour lire, ne prient jamais publiquement ni à haute voix. Leur principal administrateur, Jacob Ackermann, les dirige depuis plus de trente ans au point de vue temporel, et il est merveilleux de voir à quel résultat des gens pauvres et vulgaires sont parvenus avec de si faibles moyens. Zoar ne se distingue point par la minutieuse propreté des villages de trembleurs; on y sent l'absence absolue d'idéal élevé, mais une prospérité matérielle en rapport avec les goûts humbles et restreints des citoyens qui l'habitent.

Peut-être le secret du succès des Allemands dans les entreprises communistes tient-il à leurs aspirations bornées, à leur ignorance de tout ce qui est élégant et raffiné, à la grossièreté de leurs appétits, aisément satisfaits et plus faciles à contrôler que les besoins complexes des autres peuples. Sauf Économie, il n'est pas une communauté allemande qui ait la moindre prétention à cette beauté relative qui résulte de l'ordre et de la symétrie ; il faut accorder d'ailleurs aux *Dutch*, comme on les appelle dans le pays, un grand empressement à subordonner la volonté individuelle au bien général. Leurs communes jumelles d'Aurora et de Béthel, l'une dans l'Orégon, l'autre dans le Missouri, ont surabondamment prouvé cette qualité. On se demande quel lien peut réunir depuis trente ans des communistes séparés par de grandes distances, sans règle spéciale, et dont le seul principe est que tout gouvernement doit être paternel comme celui de Dieu, chaque société formée sur le modèle de la famille avec tous ses intérêts, tous ses biens en commun. Du reste, ils vivent exactement comme leurs voisins du monde, tiennent le mariage en estime, font du dimanche un jour de tranquille récréation, n'ont pas d'heures de travail précises et obligatoires. C'est une des bases de leur politique qu'aucun homme ne doit s'adonner à un seul métier ; l'économie est leur vertu de prédilection ; protestants, ils assistent deux fois par mois seulement à un service religieux célébré selon le rite luthérien. Jusqu'en 1872, toutes leurs propriétés étaient au nom de leur fondateur, le docteur Keil ; celui-ci, devenu vieux, fit un partage entre les familles, remettant à chacune un titre ; elles n'en travaillent pas avec moins de zèle depuis lors à la

prospérité commune. Si une famille se réserve un peu de miel ou de fruit et le vend à son propre profit au lieu de s'en nourrir, c'est ordinairement pour acheter soit du tabac, soit quelque autre douceur, et cette irrégularité, dont personne n'abuse, est tacitement tolérée. Bref, rien n'est absolument défendu, ce qui n'empêche pas les mœurs d'être austères.

Depuis la fondation de la colonie (1844), il n'est pas sorti de son sein un criminel ni un mendiant ; on ne peut citer aucun procès. La vie intellectuelle est absolument nulle, bien qu'il existe une école ; mais les fermiers environnants admirent Béthel et Aurora comme des modèles de prospérité, des paradis dans leur genre. Chaque citoyen est libre de reprendre son argent et de s'en aller ; néanmoins les désertions sont rares ; sans doute l'influence extraordinaire qu'exerce sur eux le docteur Keil contribue à les retenir. C'est un Prussien dont les idées étroites s'appuient sur une volonté de fer. Après s'être occupé de commerce, de médecine, de magnétisme, il s'avisa de devenir réformateur, commença par défricher le pays nouveau qui devint Béthel, puis, en 1855 ; émigra vers l'Orégon avec une partie de ses adeptes, en laissant derrière lui un président et prédicateur de son choix, M. Giese. A Aurora, il est à la fois le chef spirituel et temporel, l'autocrate à vrai dire, ses conseillers, quatre vieillards, étant nommés par lui-même. Son unique enseignement tend à mettre la vie humaine en harmonie avec les lois naturelles, à tout laisser entre les mains du Père céleste, et à supporter les épreuves de ce monde sans fracas, sans inquiétude, sans regrets inutiles. A ce prix, dit-il, on est un homme.

IV

Un chef vénéré, une croyance religieuse, quelque simple qu'elle soit, voilà pour toute commune les conditions de succès indispensable. Le communisme démocratique rationnel, qui prétend se passer de foi et d'obéissance, ne paraît pas avoir réussi en Amérique, bien que les disciples de M. Cabet aient renouvelé, depuis 1848 une partie de l'expérience de Robert Owen. Le premier tort de M. Cabet fut de fonder sa société sur le crédit, oubliant que les dettes sont une condition certaine de ruine. M. Cabet, avocat français devenu homme politique, membre du Corps législatif, écrivain et journaliste, est moins connu pour son *Histoire de la Révolution,* que pour de nombreuses brochures dans le goût de Fourier et la description chimérique d'une prétendue terre promise qu'il essaya par la suite de fonder dans le Texas. Au lieu des délices annoncées, ses premiers partisans ne trouvèrent que la fièvre jaune sur les bords de la Rivière-Rouge (1848).

En 1850, Cabet transporta son phalanstère à Nauvoo, que les mormons venaient d'abandonner. Nauvoo ne devait être qu'un point de rassemblement d'où les Icariens se répandirent dans les déserts de l'Iowa, où ils cultivent aujourd'hui dix-neuf cent trente-six acres de terres près de la station de Corning, sur le chemin de fer du Missouri. Si leur chef eût été un homme de la trempe des Rapp ou seulement des Keil, il eût probablement réussi dans son

entreprise, car il avait l'élément de succès principal, un grand nombre d'adeptes. Les dupes que d'incessantes tirades sur l'exploitation du pauvre par le riche attirèrent à Nauvoo, furent un instant au nombre de quinze cents. Avec quinze cents hommes laborieux et résolus, M. Cabet aurait pu accomplir de grandes choses en commençant par l'essentiel, une direction sage et suivie imprimée au travail; mais au lieu d'assurer du pain à ses disciples, il perdit le temps à écrire ses tapageuses réclames et à rêver l'impossible : l'enseignement supérieur, les théâtres, le bien-être, les plaisirs de toute sorte. Par une dérision amère, l'Icarie est le séjour même de la misère, courageusement supportée du reste. Des utopistes obstinés au nombre de soixante-cinq, Français pour la plupart, s'y consolent de tout en disant : « Nous sommes libres, nous ne servons personne, nous faisons ce qui nous plaît. » Le mariage obligatoire, l'abolition de la servitude, le partage des biens comme entre frères, le règne de la majorité, forment leur seule loi; la religion n'y a point de part, le dimanche n'est qu'un jour de repos et d'amusement. Ils nomment un président chaque année; mais ce président, qui n'a d'autre rôle que d'obéir à la société, ne pourrait vendre un boisseau de blé sans permission. Les femmes ont le droit de se mêler aux débats, mais non de voter; les familles sont peu nombreuses. Le résultat de cet ordre de chose est visible : des chemins mal tenus, des cabanes sordides, au milieu desquelles commencent à se dresser cependant quelques maisons, des sabots, des repas mal servis dans la salle commune. Les plus mauvais jours sont passés sans doute pour les Icariens; quelques enthousiastes leur

prédisent même un avenir prospère, mais leur colonie n'en reste pas moins quant à présent la dernière des sociétés communistes.

Les dettes, l'esprit de spéculation et l'absence d'une autorité centrale absolument respectée ont amené aussi dans l'Illinois la chute de la commune suédoise de Bishop Hill, qni s'appuyait d'ailleurs sur des principes religieux très fermes. De 1846 à 1862, ses membres prospérèrent, triomphant de la fièvre des Prairies, remplaçant peu à peu les tentes et les cabanes par de bonnes constructions de brique, défrichant, construisant des ponts, élevant le plus beau bétail de l'État. Ils furent un instant au nombre de mille. Vers 1859, la jeunesse perdit de vue le but religieux et demanda plus de distractions, une discipline moins sévère; comme il y avait des dettes, une complète désorganisation s'ensuivit. Les seules sociétés communistes vraiment fortes sont celles qui, évitant le crédit, vivent au point de vue financier comme si elles devaient se disperser d'un jour à l'autre. Aucune, peut-être, n'a réussi commercialement comme celle des *perfectionnistes.*

Cette société, dite du *libre amour*, est bien connue déjà en Europe, grâce au soin insolite qu'elle met à rendre publics par l'entremise de la presse ses actes et ses tendances, grâce surtout, peut-être, à certaines particularités scandaleuses qui piquent la curiosité en rappelant les mœurs mormonnes et la Cité du soleil de Campanella. Dans le partage égal de tous les biens de ce monde, les perfectionnistes ne se sont pas même réservé la famille; femmes et enfants sont en commun, avec des restrictions toutefois qui empêchent cette règle d'être aussi favorable au sensualisme

qu'on pourrait le supposer d'abord. Le mariage complexe, où se combinent avec une audace sans précédent la polygamie et la polyandrie, autorise tout homme et toute femme faisant partie de la société à cohabiter librement, après avoir obtenu le consentement l'un de l'autre, non pas dans des entretiens particuliers, mais par l'intervention d'un tiers. L'attachement exclusif de deux personnes serait considéré comme idôlatrie et rompu au moyen de la *critique*, qui remplace chez les perfectionnistes la confession et l'enquête, jugées nécessaires, par toutes les autres sectes, pour s'assurer de l'état spirituel de leurs membres. M. Nordhoff put assister à l'une de ces scènes de *critique*. Un jeune homme prit place sur la sellette, M. Noyes, le chef de la communauté, était présent, et une quinzaine de témoins déposèrent contre lui, les uns l'accusant d'indifférence religieuse, les autres d'orgueil, de délicatesse pour la nourriture, de préférences déplacées, etc... L'accusé, fort pâle et silencieux, écouta, la tête basse, pendant une demi-heure, ce réquisitoire, qui fut ensuite relevé par M. Noyes. Celui-ci dit sa propre opinion concernant le jeune homme, et, sans atténuer aucun de ses défauts, rendit hommage à un triomphe qu'on l'avait vu remporter sur lui-même en consentant à se laisser remplacer par un autre auprès de la femme, qu'il avait le tort d'aimer exclusivement, et qui allait mettre au monde un enfant de lui. — Cet aperçu des devoirs d'un perfectionniste peut se passer de commentaires.

La société est d'origine américaine, bien qu'elle compte quelques membres anglais. Son fondateur, qui la dirige encore, J.-H. Noyes, appartient à une bonne famille du Vermont. Né en 1811, il étudia

d'abord la loi, puis la théologie, avec l'intention de devenir missionnaire. Un de ces *revivals* féconds en miracles, d'où semblent sortir en Amérique toutes les tentatives de réforme, le mit sur la voie d'un nouveau moyen de salut qui prit le nom de *perfectionnisme.* C'était en 1834. Il revint à Putney (Vermont), où son père était banquier, prêcha, écrivit dans cette ville, et réussit à épouser la petite-fille d'un membre du congrès, Henriette Holton, convertie à son étrange doctrine. En 1846, cette doctrine, ayant été proclamée ouvertement, souleva la populace au point que les nouveaux sectaires durent se retirer dans le comté de Madison, près de New-York. Là, ils commencèrent à vivre en communauté très pauvrement sur quarante acres de terre; d'autres communautés de perfectionnistes se formèrent en différents lieux, mais furent englobées finalement par la colonie-mère d'Oneida. Wallingford seul garda une existence distincte, bien que dépendante. A force de courage et de persévérance, les disciples de Noyes surmontèrent les premières difficultés pécuniaires; ils s'étaient adonnés, comme les *shakers*, à l'agriculture et à l'horticulture, sans préjudice néanmoins des fabriques, qui s'élevèrent peu à peu et furent bientôt renommées pour la supériorité de leurs produits. Aujourd'hui ils sont essentiellement manufacturiers.

En 1857, ils firent leur premier inventaire annuel et trouvèrent qu'ils *valaient* un peu plus de soixante-sept dollars; en 1874, ils valaient plus d'un demi-million de dollars; bien que leur nombre ne fût encore que de deux cent quatre-vingt-trois. Beaucoup d'hommes, par une aberration de jugement inouïe, ont amené avec eux leurs femmes et leurs filles. Les

membres les plus âgés s'arrogent le droit de favoriser telle ou telle union, rapprochant autant que possible les jeunes gens d'un sexe des personnes plus mûres de l'autre. La procréation des enfants est réglée d'après des principes scientifiques; on laisse les nourrissons à leur mère, mais aussitôt sevrés ils subissent l'éducation commune. C'est la loi inflexible d'une secte qui prétend être chrétienne; elle tient en effet à la Bible, au Christ comme fils éternel de Dieu, aux apôtres et à la primitive église, professe que le second avènement du Christ coïncida avec la destruction de Jérusalem, et que le royaume de Dieu commença dès lors dans le ciel, que la manifestation de ce royaume au monde visible approche, et qu'une église s'élève pour le représenter ici-bas, en attendant qu'elle le rejoigne là-haut.

Sans être spirites comme les trembleurs, les perfectionnistes croient à l'inspiration directe de Dieu et des bons esprits; l'un des plus glorieux privilèges qu'ils revendiquent est celui de pouvoir guérir par la foi; le communisme est à leurs yeux « l'état social de la résurrection, » et la base de leur réforme est de faire son salut; ils aspirent à une vie sans tache, mais pour atteindre ce but, emploient, il faut le dire, de singuliers moyens. Leurs pratiques religieuses sont fort simplifiées; ni sacrements, ni prédications, ni cérémonies d'aucune sorte; le dimanche même n'est point observé, sous prétexte que chaque jour est au Seigneur; point de prières à hautes voix; en revanche, ils lisent beaucoup la Bible et la citent à tout propos. Leur système administratif est ingénieux, ils ont vingt et un comités, pour la distribution des dépenses; les devoirs de l'administration sont partagés en outre entre quarante-huit départements, et ces rouages, compliqués en ap_

parence, marchent avec une précision admirable ; c'est une femme pourtant qui dirige la tenue des livres, au moyen desquels on peut se rendre compte des profits ou de la perte dans chaque branche d'industrie aussi bien que du coût de tout ce qui se consomme.

Le dimanche matin, on discute en conseil (*business board*) les affaires de la semaine précédente, un secrétaire prend des notes sur les diverses propositions et le soir son rapport est examiné dans un nouveau conseil. Tous les projets approuvés par la majorité sont exécutés ; une fois par an, le travail des douze mois est détaillé comme celui de la semaine ; au commencement de chaque année a lieu l'inventaire. Après le 1er janvier, le comité des finances reçoit les estimations, c'est-à-dire que quiconque a un projet en tête le soumet, accompagné d'un devis qui permet de juger s'il est conciliable avec les ressources de la société. Les femmes sont membres des comités comme les hommes, et les aptitudes de chacun trouvent leur emploi.

Les perfectionnistes font grand usage de la presse, et leur journal, l'*Oneida Circular*, est répandu de tous côtés dans le monde ; il est bien rédigé d'ordinaire et intéressant par la franchise avec laquelle il expose les théories de la secte. Les annonces sont de curieuses pièces humoristiques ; en voici quelques échantillons : *Chambres à louer*, — dans les nombreuses demeures que le Christ a préparées à ceux qui l'aiment.

Aux affligés, — le *vin* et le *lait* pour ceux qui ont faim, le *repos* pour ceux qui sont fatigués, les *consolations* pour blessés de tout genre, — gratis au magasin du Fils de Dieu.

Restaurant magnifique, — au mont Sion, etc...

L'habitation commune de la *famille* a quelques pré-

tentions architecturales et est merveilleusement aménagée, chauffée à la vapeur, bien meublée sans affectation de luxe ni d'excessive simplicité ; elle renferme des bains, des salles de spectacle et de musique, un parloir, une salle à manger commune, de nombreuses chambres à coucher parmi lesquelles il y a deux dortoirs pour les enfants, et des appartements séparés pour ceux à qui leur âge avancé permet la solitude, une bibliothèque de quatre mille volumes. Les bureaux, l'école, les boutiques, la buanderie, sont en face de cette maison ; à un mille plus loin se trouvent les fabriques. Les fermes peuvent passer pour de véritables modèles.

Sauf les enfants, qui dorment autant qu'ils veulent, chacun se lève entre cinq et sept heures et demie ; toutes les minutes sont employées sans que personne toutefois ait à descendre désormais aux gros ouvrages confiés à des travailleurs gagés qui se louent fort de leurs patrons. Les habitudes invétérées étant en abomination, l'heure et le nombre des repas sont fréquemtment changés. On n'y permet pas l'usage des spiritueux, la viande n'est servie que deux fois par semaine. Au moyen d'un tableau accroché dans une galerie, chacun sait aussitôt où trouver tel ou tel membre ; une cheville placée en face du nom l'indique. Les hommes sont habillés selon nos modes, mais simplement ; ils ne fument pas ; les femmes ont de larges pantalons, une jupe qui s'arrête au-dessus du genou, et les cheveux courts ; c'est commode et décent, mais assez laid. On appelle les hommes monsieur, les femmes mademoiselle, à moins qu'elles n'aient été mariées avant leur initiation.

Les manières des perfectionnistes sont douces et po-

lies; une gaieté tranquille règne parmi eux. M. Nordhoff crut remarquer cependant que les enfants, tous robustes et bien soignés, manquaient de cette expansion si naturelle à ceux qui ont été l'objet de la tendresse exclusive du père et de la mère. « Un homme ou une femme, dit-il, peut s'accommoder de faire partie d'une grande machine sociale, mais c'est plus dur pour un enfant. Ceux-ci m'ont fait penser aux petits poulets éclos par des moyens artificiels, et qui n'ont connu qu'une couverture au lieu de l'aile maternelle. »

L'école est bonne, on y apprend l'histoire, la grammaire, le latin, le français, la géologie, la musique. La *famille* envoie ses sujets les plus distingués à New-York pour des études spéciales; la mécanique est cultivée avec un grand succès; du reste, il est merveilleux de voir combien chacun des communistes, qui n'aurait peut-être jamais eu les mêmes talents dans le monde, devient vite ingénieux, inventif, habile en toutes choses, sous l'influence d'un genre de vie particulier. Les enfants des perfectionnistes abandonnent rarement la société; depuis l'origine, un seul membre a mérité d'être expulsé.

M. Nordhoff trace le tableau d'une soirée chez ces promoteurs du libre amour. Il montre une vaste galerie où les femmes sont assises autour de nombreuses tables rondes, occupées d'ouvrages d'aiguille, d'autres dispersées par groupes; on chante des hymnes, on lit le rapport des travaux, quelques extraits amusants des journaux qui excitent le rire; la danse et tous les jeux sont permis, sauf les cartes. Les conversations roulent généralement sur des questions religieuses et se terminent par des professions de foi.

Voici le tour habituel des hymnes d'Oneida : un homme chante en regardant sa voisine,

« Je vous aime, ô ma sœur,
Mais l'amour de Dieu est meilleur!
L'amour de Dieu vaut mieux que tout! »

A quoi la sœur répond :

« Je vous aime, ô mon frère, etc. »

Puis toutes les voix répètent en chœur :

« Oui, l'amour de Dieu est meilleur,
Alléluia, alléluia!
L'amour de Dieu vaut mieux que tout. »

On voit que leur littérature n'est pas des plus élevées : elle suffit à des aspirations nécessairement assez vulgaires; le beau est éliminé de toute organisation communiste, laquelle ne donne d'essor ni aux plus grandes passions, ni aux plus hautes facultés de la nature humaine; c'est toujours la loi des égaux : retrancher rigoureusement ce qui n'est pas communicable à tous. Aussi est-il douteux que des intelligences exquises et cultivées puissent jamais se plier à ce régime; on cite pourtant dans le Kansas la commune de Cedar-Vale, où un petit noyau de Russes de distinction, des savants, des artistes, des lettrés, matérialistes pour la pulpart, ayant accepté la pauvreté volontaire, est venu essayer de la vie naturelle. Il s'est joint à lui un élément tout opposé quant aux principes, mais tendant à un même but; ce sont des spiritualistes américains, médecins, *clergymen*, etc. Une dame russe remarquablement jolie et aussi dé-

vouée qu'enthousiaste a partagé cette lutte héroïque livrée au nom de la liberté.

Il y a aussi non loin d'Oneida, sur les bords du lac Erié, la commune de Brocton, fondée par le poète spirite Lake Harris [1], qu'est allé rejoindre Laurence Oliphant, l'auteur célèbre de *Piccadilly* [2], écrivain, diplomate et membre du parlement d'Angleterre. Ayant fourni avant l'âge de trente-sept ans la carrière la plus brillante, ce missionnaire du grand monde s'est enseveli, à l'exemple des premiers chrétiens, dans une Thébaïde, et défriche aujourd'hui au nom du Seigneur le sol de sa nouvelle patrie. Sa mère, lady Oliphant, suit la même voie. Parmi les soixante membres adultes de cette communauté, qui a loué, ne pouvant suffire seule au travail de la terre, un corps de laboureurs suédois, on compte cinq ecclésiastiques, plusieurs Japonais et des dames américaines de haut parage ralliées à des doctrines mystiques égalitaires, dont la philosophie de Swedenborg forme le fond; toutefois ces deux sociétés de Cedar-Vale et de Brocton, quelque intéressantes qu'elles soient, existent depuis si peu d'années, qu'il serait téméraire de parler des résultats qu'elles ont obtenus; elles nous font penser malgré nous au roman socialiste subtil et bizarre de Hawthorne, *the Blithedale Romance,* où une poignée d'utopistes, de charlatans, de poètes, d'excentriques

1. L'auteur de *A Lyric of the Morning Land, An Epic of the starry Heaven,* etc., et d'autres œuvres qui n'ont que le tort de s'intituler poésie surnaturelle, car il y passe souvent un souffle de génie très personnel, bien que le poète s'imagine écrire sous la dictée de Byron, de Shelley, de Keats ou d'Edgar Poe.

2. Satire énergique et pétillante d'*humour* contre la société anglaise. M. Oliphant a écrit aussi de très intéressants voyages.

et de martyrs se lancent à la poursuite d'un fantôme qui les entraîne dans de burlesques ou tragiques aventures.

On ne joue pas avec le communisme. Ce n'est au fond qu'une révolte contre la société; pour rester inoffensive, elle doit être conduite par des utilitaires. Or ceux-ci s'appliquent avant toute chose à niveler les intelligences et la volonté, à effacer l'individu, à le traiter comme une machine; parler de liberté ou seulement de l'indépendance la plus légitime serait dérisoire, il faut s'attendre d'avance à des privations qui ne sont tolérables que si on les accepte comme moyen de salut et en vue d'une éternelle récompense; il faut obéir aveuglément, renoncer même au for intérieur, au droit précieux d'être jamais seul. Vous n'êtes qu'un grain de sable de l'édifice, vos supérieurs ont le droit de connaître votre plus secrète pensée, de savoir où vous trouver à chaque instant du jour. Bref, vous subissez la loi monastique avec des soucis matériels inconnus dans les cloîtres. Remarquons du reste que les trembleurs, les rappistes et les inspirationnistes d'Amana, ceux qui se rapprochent le plus des communautés catholiques du vieux monde, ont donné aux États-Unis les meilleurs exemples de vertu et de prospérité. Il est probable, au contraire, que la fortune d'Oneida cessera avec la vie de son chef Noyes. Oneida et Wallingford représentent plutôt une vaste corporation manufacturière qu'une commune dans le vrai sens du mot, puisque les perfectionnistes n'agissent guère que comme contremaîtres à la tête de travailleurs payés.

Il ressort des notes de M. Nordhoff, prises avec autant de soin que d'impartialité, produites sans dé-

guisements et sans commentaires, 1° que les communistes américains sont supérieurs aux fermiers et aux artisans du même pays par l'ordre, la méthode, l'économie, et donnent à d'humbles travaux une dignité qu'ils n'ont point ailleurs; 2° que leurs divers systèmes rendent l'oisiveté impossible, les paresseux se trouvant eux-mêmes forcément poussés par cet engrenage inexorable. Depuis près d'un siècle que leur existence a commencé, ils n'ont eu rien à démêler avec les tribunaux; leur probité est proverbiale, ils pratiquent tous la bienfaisance, et ne peuvent être taxés de fanatisme; sauf chez les perfectionnistes enfin, leur morale est irréprochable aux yeux du monde. Ce qui est en outre évident, ce sont les avantages matériels qu'ils trouvent au « foyer unitaire », leurs facilités toutes spéciales pour l'éducation des enfants, éducation primaire bien entendu, — il ne faut établir ici, une fois pour toutes, de comparaison qu'avec les classes laborieuses, que ces communes dominent de toute la hauteur de leur industrie, de leurs aspirations spirituelles et de leur prospérité temporelle. Le nombre en augmente sans cesse : récemment encore une nouvelle société, dite de *Social Freedom,* s'est formée dans la Virginie. Espérons qu'elles renonceront peu à peu au système d'isolement qui existe chez la plupart d'entre elles, et que les trembleurs surtout, ces frères moraves des Etats-Unis, livreront leur ingénieuse organisation à l'étude et à l'imitation des travailleurs du dehors. L'Europe, cela va s'en dire, n'aura rien à leur emprunter, sous peine de retomber dans des erreurs depuis longtemps vouées à l'exécration et au ridicule ; ce n'est pas dans un pays où les grands centres de population sont rapprochés les uns des autres, où le

luxe est devenu un besoin comme inévitable résultat des richesses acquises, où la propriété enfin repose sur une base solide consacrée par les siècles, que le communisme peut exister ailleurs qu'à l'ombre des cloîtres. L'excellente leçon, fondée sur l'expérience, qui se dégage du livre de M. Nordhoff s'adresse aux pionniers, aux émigrants de tous les pays. Elle leur prouve que le travail de colonisation doit gagner à être au moins coopératif, et que, fût-ce pour quelques années seulement, les nouveaux venus dans un pays inculte font bien de mettre leurs efforts en commun, quitte à se partager ensuite le résultat de ces efforts réunis.

UN ROMAN POLITIQUE

EN ALLEMAGNE

Um Scepter und Kronen (Pour le sceptre et la couronne), von Samarow, 1872.

Le temps est loin où Henri Heine, en commençant une de ces œuvres exquises qui jaillissaient de sa plume toutes empreintes de grâce, de malice et de finesse, se trouvait obligé de dire en guise de préface : « Ne crains rien, lecteur allemand; il ne s'agit point ici de politique, il s'agit de philosophie, — c'est ce que tu aimes. Il est réellement très politique de ta part de ne vouloir pas entendre parler de politique, car tu n'apprendrais que des choses désagréables ou humiliantes. Mes amis avaient bien raison d'être dépités contre moi parce que ces dernières années je ne me suis guère occupé que de politique, et j'ai même publié des écrits politiques. Il est vrai, disent-ils, que nous ne les lisons pas; mais que de semblables choses soient imprimées en Allemagne, dans le pays de la philosophie et de la poésie, cela suffit déjà pour nous rendre inquiets. Puisque tu ne veux plus rêver avec

nous, au moins ne nous éveille pas de notre doux sommeil. » Ces temps sont loin : la littérature allemande s'est attachée au front une cocarde officielle dès le lendemain de la victoire ; il n'y a plus, MM. Strauss, Geibel, Redwitz et tant d'autres l'ont prouvé, que des philosophes et des poètes de l'empire. Voici venir maintenant le romancier de l'empire. Romancier ou historien? Quel nom donner à Samarow? Et d'abord, qu'est-ce que ce Samarow? C'est un secret, un de ces secrets mal gardés que tout le monde se chuchote à l'oreille. Quand *Um Scepter und Kronen* parut dans le journal universel hebdomadaire *Uber Land und Meer*, que dirige à Stuttgart M. Hackländer, la curiosité publique fut vivement excitée.

Une certaine habileté dans la disposition des événements, une certaine facilité de style trahissant l'écrivain de profession, on l'attribua tout naturellement à M. Hackländer lui-même, auteur de *la Vie militaire en Prusse* et de plusieurs romans estimés ; il paraissait invraisemblable cependant qu'un simple particulier eût ainsi la clef de la politique de son temps, et qu'il eût surtout l'audace de s'en servir, fût-ce pour glorifier un souverain victorieux. On s'étonnait surtout que les plus grands personnages contemporains donnassent à un publiciste quelconque le droit de les mettre en scène comme autant de marionnettes, et non pas sur les nuages de l'apothéose, où nous sont apparus l'empereur Guillaume et son grand chancelier entre Alexandre, Napoléon et Wellington, dans le *Chant du nouvel empire allemand*, mais en déshabillé pour ainsi dire, débarrassés même du masque transparent qui permettait de nommer à demi-voix les originaux du *Grand Cyrus*. Si nous nous

avisions de poursuivre une comparaison, impossible d'ailleurs, avec notre *Grand Cyrus, Um Scepter und Kronen,* histoire ou roman, aurait deux infériorités : la première serait de remplacer la peinture affectée, mais ingénieuse en somme, des nobles sentiments d'une société polie, par les tableaux sanglants de la guerre entremêlés à ces effusions mystiques dont les Allemands ont l'habitude, et qui révoltent si justement notre goût; parmi les vices welches ne figure pas du moins l'hypocrisie. La seconde infériorité serait l'absence d'esprit; ceci ne doit point être reproché à M. Samarow, l'équivalent d'esprit n'existant ni dans la tête allemande la mieux organisée, ni dans le vocabulaire allemand le plus complet.

A défaut de ce don particulier qui ne saurait leur être ravi, M. Samarow a emprunté aux Français telle contrefaçon du patriotisme affublée d'un nom ridicule et que l'Allemagne a raillée bien longtemps. Encore le *chauvinisme* français est-il naïf et franc, tout d'élan, d'instinct irréfléchi; en Allemagne, il est farouche comme le fanatisme, raisonné, savant, éclos dans des cerveaux hégéliens qui ne s'ouvrent à aucune émotion naturelle aussitôt qu'il est question de principes et d'*idées*. Quelque forme qu'il prenne, du reste, il doit paraître sans excuse quand c'est une guerre fratricide qui l'allume, car *Um Scepter und Kronen* n'est autre que le récit des événements précurseurs de Sadowa [1]. Si l'auteur était de ceux qui, persuadés qu'on ne peut atteindre à la liberté que par l'unité, prennent à cause de cela leur parti de la prépondérance prussienne;... mais on voit trop qu'avant ce

1. Un récit bien autrement emphatique de l'invasion de 1870 l'a suivi sous le titre : *Europäische Minen und Gegenminen.*

que M. Strauss salue comme l'achèvement de la réforme, il acclame, lui, l'avènement du césarisme, et que c'est un encens de courtisan qu'il fait fumer aux pieds d'idoles dont le plus grand mérite à ses yeux est d'avoir pleinement réussi. Il met dans la bouche même des ennemis de M. de Bismarck l'éloge du ministre, et celui-ci, armé de foudres qu'il lance à regret, quoique d'un bras implacable, prend tout à coup les proportions d'une figure surnaturelle du destin. Cette admiration aveugle pour la force et le succès est moins rare qu'on ne pourrait le croire au « pays de la philosophie » ; elle explique ce qui a étonné tant de voyageurs en Allemagne, la secrète sympathie vouée à Napoléon Ier par ceux-là mêmes qui ont été ses victimes, l'étrange faveur dont on entoure, dans les classes inférieures surtout, la légende du moderne Attila. Le droit est un mot prononcé souvent, et faiblement compris : être fort, être habile, vaincre, conquérir, dominer, voilà l'essentiel, la vraie grandeur ; la suprématie, l'empire avant tout.

L'intérêt qu'inspire à Samarow cette suprématie de la Prusse est si tendre que, dès les premières pages, on avait cru deviner sous un pseudonyme exotique le prince George, cousin du roi Guillaume et auteur d'une *Phèdre* qui éclipse celle de Racine au même titre que la *Phèdre* de Pradon ; mais les soupçons, après avoir effleuré de hautes individualités politiques, ont fini par s'arrêter sur M. Meding, qui, Prussien d'origine, exerça naguère d'importantes fonctions en Hanovre. A cette époque déjà il écrivait, paraît-il, des articles officieux qui n'avaient pas précisément le ton de son roman.

Voici comment, dès les premières pages, sont

placés en présence M. de Manteuffel et M. de Bismarck, la vieille et la nouvelle Prusse :

« Au mois d'avril 1866, vers neuf heures du soir, une voiture s'arrête devant le ministère des affaires étrangères à Berlin. Il en descend un homme de moyenne taille, de soixante ans environ, au teint quelque peu jaunâtre, à l'œil vif et sombre, très perçant, bien qu'il exprime aussi le calme et la bienveillance.

— Monsieur le ministre de Bismarck est-il chez lui? demande-t-il avec une affabilité hautaine.

La porte d'un salon s'ouvre, et l'on annonce :

— Son Excellence de Manteuffel.

M. de Bismarck, assis devant un secrétaire encombré de papiers, se lève avec empressement pour saluer son visiteur, qui lui tend la main avec un sourire ému. Antithèse vivante, le passé, l'avenir se touchent en la personne de ces deux hommes; tous deux le sentent, et ils restent debout un instant sans parler. M. de Bismarck dépasse presque de la tête M. de Manteuffel, son extérieur est imposant, son maintien prouve qu'il est habitué à porter l'uniforme, sa physionomie parle d'une vie agitée, ses yeux gris et clairs semblent pénétrer chaque objet qui s'offre à eux; sous le front haut et large, on croit voir travailler la pensée. « Je vous suis obligé d'être venu, dit-il, bien que je vous eusse prié de me recevoir chez vous.

— Cela vaut mieux ainsi, votre visite aurait fait trop d'éclat; d'ailleurs, ici on est plus sûr de n'être pas écouté, en supposant que notre entretien ait un objet grave.

— Hélas! il faut en effet une cause bien extraordinaire pour que la joie me soit donnée d'entendre les conseils de mon ancien chef! Vous savez combien je

désire vous confier mes pensées, et vous semblez me fuir, dit Bismarck d'un ton à demi douloureux.

— A quoi bon? reprend Manteuffel. Agir moi-même, avoir seul la responsabilité, c'était là ma maxime lorsque j'occupais votre place. Quand un homme d'État commence à recevoir des conseils de ci, de là, il perd la force d'avancer sur le chemin que lui tracent sa raison et sa conscience.

— Oh! s'écrie M. de Bismarck, ce n'est pas mon système d'écouter tout le monde, et je ne manque pas de résolution pour faire mon chemin moi-même; au contraire, ajoute-t-il avec un fin sourire, mes amis les députés me le reprochent chaque jour; mais il faut convenir qu'il y a des moments où l'esprit le plus ferme a besoin de consulter un maître qui puisse se flatter de succès tels que les vôtres, mon ami.

— Et un de ces moments est venu? demande M. de Manteuffel en laissant reposer un regard tranquille sur les traits agités de M. de Bismarck.

— Vous connaissez la situation de l'Allemagne et de l'Europe, vous comprenez donc que la crise est imminente, la crise d'où dépend l'avenir des siècles prochains.

— Je crois qu'elle viendra, s'il est nécessaire qu'elle vienne; mais, dit M. de Manteuffel après une pause, vous savez mon appréhension de me mêler d'affaires qui ne me regardent pas. Est-il permis de demander si le roi a connaissance de notre entretien?

— Sa Majesté désire avoir votre avis.

— Alors c'est mon devoir de le donner; cependant il faut d'abord que je sois mis au courant du but de votre politique et des moyens par lesquels vous croyez pouvoir l'atteindre.

M. de Bismarck baisse silencieusement la tête.

— D'après la conviction que je me suis formée en observant les événements, continue son interlocuteur, vous voulez résoudre la question allemande, ou plutôt, la trancher : vous voulez mettre entre les mains de la Prusse toute la puissance de l'Allemagne et tourner l'épée contre ceux qui s'y opposent; en un mot, vous voulez presser la crise de cette maladie chronique qu'on appelle la question allemande.

— Oui, je le veux, répond Bismarck d'une voix vibrante.

— Ne vous y trompez pas, vous rencontrerez une vigoureuse résistance.

— Je le sais.

— Eh bien! continue M. de Manteuffel, considérons seulement les moyens dont vous pouvez disposer. Vous avez l'armée prussienne, un moyen dont je ne méconnais assurément pas l'importance, bien que dans cette lutte il y ait encore d'autres points à considérer, les alliances, l'opinion publique. Les alliances me semblent douteuses!... La France? Vous devez vous rendre compte mieux que personne de la situation à l'égard de l'homme silencieux! — L'Angleterre?... L'Angleterre attendra le succès. La Russie, elle, est sûre; la voix publique...

— Est-ce qu'il y a une voix publique?

— Il y en a une, répond en souriant M. de Manteuffel, il y a une opinion publique qui s'élève comme le vent, aussi fugitive et aussi terrible que lui lorsqu'il apporte la tempête. L'événement qui repose encore dans le sein de l'avenir, c'est une guerre d'Allemands contre Allemands, une guerre civile, et dans de telles conjonctures l'opinion publique réclame son droit.

Elle peut être un allié puissant ou un ennemi formidable, et elle est contre la guerre, en Prusse plus encore que dans le reste de l'Allemagne. A ne considérer que le concours même de l'armée prussienne, ceci n'est pas indifférent.

— Supposez-vous donc..... interrompt M. de Bismarck.

— Que l'armée soit capable d'oublier son devoir et ose refuser de marcher? Non, jamais! Il pourra survenir quelques irrégularités dans la landwehr, mais elles seront rares; l'armée fera son devoir, elle est l'incarnation de l'obéissance. Nierez-vous cependant qu'il n'y ait une grande différence entre le devoir accompli avec joie et enthousiasme ou avec appréhension?

— La joie, l'enthousiasme naissent du succès.

— Et jusque-là?

— Jusque-là le devoir doit suffire.

— Eh bien! répond M. de Manteuffel, je ne doute pas que le devoir ne soit accompli; je voulais seulement vous prouver que ce point important n'est pas pour vous.

— Soit! Aujourd'hui elle est contre moi, cette opinion publique que vous avez si justement comparée au vent et qui, changeante par conséquent, tournera comme tournent les girouettes.

— Mais le succès est-il sûr, est-il préparé? Nous avons traité deux questions, venons maintenant à la troisième, la plus grave: aux alliances. Où en êtes-vous avec la France, avec Napoléon?

A cette question directe, les lèvres de M. de Bismarck frémissent en répliquant:

— Nous sommes d'accord autant qu'on peut l'être avec ce sphinx.

— Avez-vous des promesses, des traités, ou une parole personnelle de Napoléon ?

— Je répondrai, dit Bismarck, puisque je me trouve devant mon maître. J'ai parlé à l'empereur, mais vous savez combien il est difficile de pénétrer ce caractère mystérieux et d'obtenir de lui des promesses formelles.

Pendant cette conversation, M. de Bismarck feuillette des papiers qui se trouvent sur la table.

— Voici le traité avec l'Italie, fait avec le général Gorone, qui nous promet d'attaquer l'Autriche méridionale.

— La France, qu'exige-t-elle pour sa part ?

— Elle demande la Vénétie pour l'Italie.

— Et pour elle-même ?

— Rien du tout.

— Rien ? réplique M. de Manteuffel avec un sourire de doute. Et le Hanovre, vous est-il favorable ?

— C'est ma sincère volonté de lui donner une position honorable dans l'Allemagne du Nord et de gagner sa sympathie ; mais il faut que l'on cesse aussi de nous faire sentir toujours que nous sommes pour lui un obstacle.

— Qu'a promis le comte de Platen à cet égard ?

— La neutralité.

— Le traité est-il conclu ? demande M. de Manteuffel.

— Le comte de Platen ne pouvait le décider seul et désirait que cette affaire restât secrète ; je l'ai assuré que l'amitié du Hanovre nous était précieuse, que nous souhaitions la conservation du trône, bien que ce ne soit pas l'avis de tous les Prussiens, comme vous savez.

— Croyez-vous que le Wurtemberg et la Bavière restent neutres en cas de guerre contre l'Autriche ?

— Non, répond M. de Bismarck.

— C'est alors l'armée prussienne seule qui vous donne de la sécurité; tous les autres points d'appui sont imaginaires. L'attitude de la France n'est ni ferme ni définie, l'Allemagne en général me paraît hostile; je ne me fie pas au Hanovre. Il peut devenir dangereux. Une question encore, qui n'est pas la moins sérieuse : cette guerre est-elle nécessaire? Vous savez si je désire que la Prusse se place à la tête de l'Allemagne; j'ai toujours compté sur le temps pour obtenir pacifiquement ce résultat. Pourquoi troubler la Prusse par les chances incertaines d'une guerre?

A ces mots, Bismarck se lève vivement, et saisissant la main de Manteuffel, répond :

— O mon ami, je reconnais votre prudence et votre délicatesse, mais moi non plus je ne joue pas légèrement avec le sort de la Prusse. Ce n'est pas moi qui ai provoqué la guerre, on me l'impose. N'y a-t-il pas aussi des moments dans la vie où l'action prompte et la résolution hardie sont nécessaires pour atteindre aux grandes choses et pour détourner de grands maux?

— Si pourtant vous ne réussissiez pas, demande M. de Manteuffel, quelles précautions aurez-vous prises pour sauver la Prusse de sa perte? Vous savez qu'un bon général pense d'abord à la retraite.

— Si je croyais possible que notre armée fût battue par l'armée autrichienne, je ne serais pas ministre prussien.

A ces mots, M. de Manteuffel prend congé.

— Notre conversation, dit-il, me semble terminée.

— Adieu, dit tristement M. de Bismarck, vous m'ôtez une espérance, un appui.

— Mes vœux les plus ardents, répond M. de Man-

teuffel, seront toujours pour le bonheur de la Prusse.

M. de Bismarck reconduit silencieusement son hôte en songeant :

— N'a-t-il pas raison? Peut-être... Si le succès nous faisait défaut, quelle serait l'issue ?... Il faudrait se retirer comme un joueur imprudent, condamné par tous dans l'avenir; — d'un autre côté, reculer avec la conviction de la victoire dans le cœur, perdre le moment propice et avec lui l'avenir de la Prusse, que je vois si brillant devant moi ! Ce que tu perds en une minute, une éternité ne saurait te le rendre...

Sur cette sentencieuse réflexion, il passe dans le salon, où se trouvent madame de Bismarck, sa fille et son confident, M. de Keudell; il s'assied affectueusement auprès de sa femme et prie son jeune ami de faire un peu de musique. M. de Keudell obéit : il exécute en virtuose la marche funèbre de Beethoven. Tous les trois se sentirent émus en écoutant. M. de Bismarck regardait autour de lui comme s'il venait de s'éveiller d'un songe. Pendant quelques minutes, il resta debout, immobile, puis, s'adressant à lui-même, il prononça ces mots : « Quand je mourrai, que mon âme s'élève au ciel entourée de pareils sons. » Oubliant la société, tout absorbé en lui-même, il sortit de la chambre, suivi des regards de madame de Bismarck. Lorsque M. de Keudell, appelé par le ministre, se rend dans son appartement :

— Cher ami, lui dit ce dernier, voici quelques instructions pour nos ambassadeurs à Vienne, à Francfort, à Berlin. Voulez-vous les expédier sur-le-champ?

— Aussi promptement que possible, répond M. de Keudell, — et jetant un coup d'œil sur les papiers :
— Excellence, c'est la guerre ! dit-il avec effroi.

— C'est la guerre, répète Bismarck, et maintenant bonne nuit ! Je suis fatigué, mes nerfs demandent du repos. »

Après la difficulté de traduire en allemand un roman français, difficulté à peu près insurmontable, pour les scènes dialoguées surtout, à cause des tournures alertes et familières qui font notre supériorité dans la conversation et le style épistolaire, il n'y en a pas de plus grande que de traduire en français les lenteurs, l'emphase, les circonlocutions, les richesses surabondantes d'un ouvrage d'imagination allemand. La forme où se coule la pensée diffère déjà beaucoup chez les deux peuples, et cette fois il ne s'agit pas seulement de la forme, le fond lui-même est souvent d'une véritable étrangeté.

Du chapitre caractéristique qui vient de nous montrer le Dieu des armées, la patrie, Beethoven, mêlés en un ragoût éminemment prussien, nous passerons à celui qui nous transporte par opposition au milieu des frivoles élégances de la cour de Vienne.

Dans les salons du comte de Mensdorf, meublés avec un luxe incomparable, brillent les riches toilettes, les uniformes somptueux, et s'entrecroisent les rires légers, les conversations mondaines. La comtesse reçoit ses invités avec cette grâce aisée qui est propre à l'aristocratie viennoise. Suivent de nombreux portraits, celui de la princesse Obrenovitch, femme séparée du prince Michel de Serbie, toujours vêtue de noir, ce qui rend sa beauté plus touchante ; celui du brave et galant baron de Reischach, que ses blessures glorieuses ont forcé de se retirer du service actif, mais qui porte sur l'uniforme gris de feld-maréchal-lieutenant la croix de Marie-Thérèse, la médaille de

Léopold, la croix de Malte, attestant une carrière noblement remplie ; tous les membres du corps diplomatique, parmi lesquels l'ambassadeur français, M. le duc de Gramont, avec sa taille élevée, sa tournure presque militaire, ses traits aristocratiques, sa réserve affable et gracieuse.

« Son front est haut et franc, dit l'auteur, mais dans ses yeux on lit cette insouciance flegmatique qui est aussi un héritage de l'ancienne noblesse française, si souvent disposée à prendre, dans les phases les plus critiques de l'histoire, tant de choses sérieuses avec une légèreté qu'on ne peut s'expliquer. »

La conversation s'engage entre lui et un homme vêtu avec une simplicité recherchée, la poitrine ornée du ruban blanc et orange et de la plaque de l'Aigle rouge de Prusse, — dans aucun de ces portraits on ne nous fait grâce de la moindre décoration. — C'est M. de Werther, ambassadeur de Prusse.

— Enfin, monsieur le duc, dit-il en français, je trouve l'occasion de vous souhaiter le bonsoir. Comment est madame la duchesse? Je ne l'aperçois pas.

— Un peu enrhumée, réplique l'ambassadeur, et madame de Werther? Elle aussi apparemment est victime de la grippe.

— Oui, monsieur, elle est souffrante, et je ne serais pas venu si ce n'était mon devoir de recueillir des nouvelles.

— Avez-vous réussi? demande le duc.

— Pas encore. Le comte de Mensdorf est chez l'empereur, m'a dit la comtesse. Vous savez sans doute que la situation se tend de plus en plus?

— Je regrette qu'il en soit ainsi, dit M. de Gramont ; des prétentions opposées ne peuvent que provoquer la

guerre, et je ne la désire nullement pour ma part.

— Vous savez que nous ne cherchons pas la guerre; cependant pouvons-nous l'éviter au prix de notre honneur et de notre rang de puissance? Nous le conseilleriez-vous?

— Ces événements sont éloignés, répond le duc, et nous ne sommes que spectateurs. D'ailleurs, ajoutet-il avec un sourire gracieux, on nous observe, et on pourrait tirer des conséquences de cet innocent entretien.

— Vous avez raison, reprend M. de Werther, évitons les regards curieux.

Il quitte le duc en murmurant : — Il ne sait rien, — pour aller chercher d'autres nouvelles auprès du général hanovrien de Knesebeck, qui répond avec une réserve de mauvais augure, en se bornant à exprimer ses vœux pour que la sécurité de la Confédération allemande, l'union entre la Prusse et l'Autriche, ne soit pas compromise.

Tandis que la comtesse de Mensdorf met tout son art à faire régner autour d'elle, en dépit des menaces de l'horizon politique, le plaisir et la gaieté, le comte s'efforce d'amener son souverain à la conciliation. Il est résolu, assure-t-on, dans le cas où il échouerait, à quitter le ministère, ne voulant pas prendre la responsabilité d'une rupture ; mais l'orgueil de la maison de Habsbourg regimbe contre les conseils, et M. de Mensdorf n'est pas à la hauteur de la situation. « Il a le type français, » — n'est-ce pas dire d'un mot sa faiblesse? Voici en quels termes il annonce au secrétaire d'État baron de Meysenbug l'issue de son débat avec l'empereur :

— J'ai fait tout ce qui était possible pour empêcher cette résolution, qui peut-être aura des suites

terribles. Je n'entends pas grand'chose à la politique, mais je suis soldat, et je comprends ce que doit être une armée prête à marcher. La politique que nous faisons produira certainement la guerre, car Bismarck n'est pas homme à se laisser offenser. Pour faire la guerre, on a besoin d'une armée bien organisée; or, à mon avis, nous ne l'avons pas.

— Votre Excellence s'alarme trop, s'écrie M. de Meysenbug, nous avons huit cent mille hommes, le ministère de la guerre le constate...

— Le ministère de la guerre peut constater ce qu'il veut, interrompt M. de Mensdorf ; je suis soldat, je connais bien la situation de l'armée. Si nous étions en état de faire marcher seulement la moitié de vos huit cent mille hommes, je me tiendrais pour satisfait. Et avec une pareille armée nous serons obligés d'opérer sur deux théâtres à la fois, car vous verrez qu'au premier coup de canon l'Italie se tournera contre nous ; je suis même persuadé qu'il existe déjà une alliance entre elle et la Prusse. Les fils de cette alliance aboutissent à Paris.

— M. de Gramont dit pourtant...

— Gramont ! s'écrie M. de Mensdorf en s'animant, eh ! croyez-vous donc que Gramont sache ce qui se passe à Paris ? Croyez-vous que l'empereur lui donne le dernier mot de sa politique mystérieuse dans des dépêches officielles ? Gramont sait qu'il ne doit rien dire de ce qui pourrait empêcher la guerre, car cette guerre sert trop bien les intérêts français. La réunion des armées de l'Autriche et de la Prusse inquiète Paris ; à cause de cela, l'Allemagne doit à son gré être divisée. L'Allemagne sera vaincue dans celle des deux puissances qui perdra la partie ; celle qui la gagnera,

la gagnera pour la France. Je ne puis croire à la victoire de l'Autriche, je l'ai dit à l'empereur, j'ai voulu donner ma démission ; mais Sa Majesté m'ordonne de rester, et je reste comme soldat. Si j'étais un ministre politique de l'école moderne, je ne resterais pas.

Après cette tirade, il rentre dans ses salons et s'en va causer avec M. de Gramont. Peu à peu chacun sent qu'une atmosphère glaciale entoure M. de Werther, qui dissimule à grand'peine son isolement jusqu'à l'heure où il peut enfin se retirer.

Troisième changement de décor, et celui-ci est le plus intéressant pour nous. Ce diable boiteux Samarow, pour qui les palais n'ont pas de secrets, nous transporte aux Tuileries. Un homme d'un extérieur modeste monte l'escalier qui conduit au cabinet de M. Piétri. C'est M. Hansen, un Danois, qui se remue beaucoup pour les intérêts de son pays natal.

— Eh bien ! dit M. Pietri, vous arrivez d'Allemagne ; qu'avez-vous vu et entendu ?

Au moment où Hansen va répondre, on entend du bruit de l'autre côté du cabinet, une portière se lève et l'empereur paraît.

— Sire, lui dit M. Piétri, voici M. Hansen, un Danois qui aime par-dessus tout sa patrie, et qui nous a rendu aussi de grands services, parce qu'il a, comme Danois, des sympathies pour la France. Il a parcouru l'Allemagne, il a vu des personnages importants et vient me communiquer le résultat de ses observations.

L'empereur s'incline légèrement, « et le sourire bienveillant qui dans la conversation éclairait parfois avec tant de charme son visage immobile passe sur ses traits comme un rayon de soleil. »

— Je sais, dit-il d'une voix basse, mais nette, que tous les Danois aiment leur pays et qu'ils sont par conséquent sympathiques à la France, son amie. Votre nom, monsieur, m'est connu comme celui d'un homme qui se distingue par son patriotisme ardent et actif, même dans une nation de patriotes telle que la vôtre.

M. Hansen salue en rougissant.

— Sire, de si bienveillantes paroles me font presque oublier que mes efforts ont été jusqu'à présent inutiles. Puisque mon nom modeste est connu de Votre Majesté, elle doit savoir aussi combien j'aime la France et combien j'honore son empereur, à qui est donné le pouvoir de décider si le Danemark doit conserver la place qui lui convient parmi les nations européennes.

L'empereur baisse la tête ; puis, relevant son regard observateur sur M. Hansen, lui dit, après avoir demandé à M. Piétri les dépêches nouvellement arrivées :

— Je ne peux pas troubler votre conversation, monsieur ; faites comme s'il n'y avait personne ici, pendant que je lis mes lettres.

M. Piétri reprend sa place devant son bureau et fait signe à M. Hansen de l'imiter.

— Vous êtes allé d'abord à Berlin ? demande-t-il.

— Oui, et j'en ai rapporté la conviction que le grand conflit allemand est inévitable.

— Est-ce qu'on le veut partout ?

— On ne voudrait pas le conflit, mais on veut ce qui ne saurait être atteint sans conflit.

— Et ce serait ?

— La réforme complète de la confédération, la prépondérance militaire jusqu'au Mein, la rupture avec les traditions créées par Metternich. M. de Bismarck

a pris son parti d'atteindre au but qu'il prépare, fût-ce par les armes.

— Ne se contenterait-il pas de la possession unique du Slesvig et du Holstein ?

— Non, sur cette base la guerre ne serait pas conjurée. Croyez-moi, monsieur, elle n'aura pas lieu à cause des duchés allemands. Berlin sait qu'ils lui reviendront tôt ou tard, et on ne craint guère les résolutions du duc d'Augustenbourg ; la guerre est fondée sur le développement historique de l'Allemagne et de la Prusse. En effet, la Prusse est non pas le second État de l'Allemagne, mais le premier, et la confédération, qui lui assigne le second rang, arrête son développement naturel par un mécanisme dont les ressorts se meuvent à Vienne. La Prusse veut la place qui lui appartient en Allemagne et que l'Autriche lui ravit injustement. Cette querelle n'est pas nouvelle, et le jeu de la diplomatie européenne l'eût peut-être longtemps laissée pendante si le comte de Bismarck n'avait pas été mis à la tête du gouvernement prussien. Ce diplomate est l'incarnation de la Prusse, fortifiée par son génie rare et original. Il n'ira jamais à Olmütz, il acquerra pour son pays le rang qu'il envie, ou il périra.

L'empereur avait laissé tomber les lettres sur ses genoux, et son œil était fixé pensif sur le visage de M. Hansen. M. Piétri, s'apercevant de l'attention qu'il prêtait à cet entretien, dit en souriant :

— Il est étrange d'entendre un Danois parler ici, à Paris, avec une telle effusion, d'un ministre prussien.

— Pourquoi ? répartit Hansen avec calme ; l'homme qui sait tout ce qu'il veut et qui emploie toutes ses forces pour faire prévaloir sa volonté, qui aime sa

patrie et qui travaille à lui procurer grandeur et puissance, celui-là m'impose, et il a droit assurément à l'estime par ses efforts, à l'admiration s'il réussit. Entre moi et M. de Bismarck il y a le Danemark. Ce qui est allemand dans les duchés, nous n'y prétendons pas, nous réclamons ce qui est danois et ce qu'il faut au Danemark pour garder ses frontières. Quand on nous aura donné cela, nous n'aurons plus de raisons pour être ennemis de l'Allemagne ; mais, en refusant d'accomplir nos vœux légitimes, la Prusse trouvera toujours le petit Danemark du côté de ses ennemis, et guidé par le même motif qui détermine les actes de M. de Bismarck.

Napoléon écoute attentivement.

— Croyez-vous, reprend M. Piétri, que la Prusse soit disposée à satisfaire à vos désirs?

— Ce n'est pas impossible, réplique avec sécurité l'agitateur danois, surtout si la Prusse peut s'allier avec une grande nation pour cet arrangement. Il n'y aurait alors qu'à fixer les limites des intérêts allemands et danois...

— Mais, interrompt M. Piétri, si M. de Bismarck veut la guerre, le roi ira-t-il aussi loin que lui? N'abandonnera-t-il pas plutôt son ministre? N'avez-vous pas rapporté de Berlin l'impression que M. de Bismarck pût être remplacé par le comte de Goltz ?

— Non, monsieur, bien que le roi désire éviter autant que possible une guerre avec l'Allemagne ; mais la question de principe une fois touchée, le roi ne cédera pas non plus. Il a créé la nouvelle organisation de l'armée, qui doit être admirable ; il l'a emporté de haute lutte, malgré l'opposition du Parlement ; comment voulez-vous qu'il cède dès la première occasion

qui s'offrira d'utiliser cette armée pour l'agrandissement de la Prusse ? Quant à la position de M. de Bismarck, elle est solide ; rien n'ébranlera la confiance qu'a le roi en son ministre.

— Et pourquoi ? interrompt encore M. Piétri.

— Parce qu'il est soldat, qu'il porte l'uniforme de la landwehr. Ceci compte plus que vous ne pouvez le croire. M. de Bismarck est soldat, il traversera les champs de bataille aussi tranquillement que s'il s'asseyait à son bureau. Le roi le sent bien parce qu'il est soldat lui-même. De là sa confiance.

— Qu'est-ce que dit le peuple ? Selon les voix de la presse, il n'est pas favorable à la guerre.

— En effet, répond M. Hansen, on craint une défaite, et la myopie qui prévaut chez les membres de l'opposition est cause que l'on croit que M. de Bismarck veut la guerre seulement pour sortir de l'impasse où il s'est censé fourvoyé.

— Mais, reprend M. Piétri, ne serait-il pas périlleux pour la Prusse de commencer la guerre à l'heure même où l'opposition se lève pour la condamner ?

— Je crois, réplique froidement M. Hansen, que l'opposition se taira dès la première bataille gagnée ; chaque pas fait vers l'unité de l'Allemagne rendra populaire la guerre qui aura conduit à ce but.

— Vous croyez au succès de la Prusse ?

— J'y crois, répond M. Hansen d'un ton ferme. La puissance de la Prusse est concentrée, celle de l'Autriche est affaiblie, privée du vrai lien : l'unité dans le commandement. A mon avis, une politique prévoyante doit calculer ces chances-là.

— Vous parliez d'abord de l'agrandissement de la

Prusse ; de quoi croyez-vous donc qu'elle s'empare si la victoire lui reste ?

— De tout le nord de l'Allemagne sans doute. Le peuple lui-même exigera les conquêtes les plus étendues après que le sang prussien aura une fois coulé. Ce qu'on peut attendre de la Prusse doit être demandé avant la guerre ; une victoire, et l'on ne fera plus de concessions à Berlin.

L'empereur se lève, et salue M. Hansen en disant :

— Je suis bien aise, monsieur, d'avoir fait votre connaissance ; ce sera toujours pour moi un bonheur d'être utile à une nation qui sait inspirer à ses membres tant de patriotisme.

M. Hansen s'incline profondément et sort. Alors l'empereur s'approche de Piétri avec vivacité :

— Croyez-vous qu'il soit bien informé ?

— Je le connais pour un bon observateur, je sais qu'il a été reçu par M. de Bismarck, et qu'il est en relation avec différents personnages politiques ; il s'entend très bien à sonder l'opinion, mais je crois pourtant qu'il exagère la puissance de la Prusse.

— Je crains, moi, qu'il n'ait raison, répond tout bas l'empereur, et nous nous trouvons devant un grand problème historique. Peut-on secourir l'Autriche sans offenser l'Italie, qui est déjà trop forte pour qu'on la dédaigne? Peut-on laisser faire la Prusse ? Peut-on voir se constituer l'Allemagne sans mettre en péril le prestige de la France, même nos frontières, l'Alsace et la Lorraine, ces anciens pays allemands ?

Piétri se met à sourire :

— Votre Majesté daigne plaisanter.

— Piétri, réplique l'empereur, vous ne connaissez pas les Allemands ; moi je les connais et je les com-

prends, car j'ai vécu parmi eux. Ce peuple allemand est un lion qui ignore sa force. Un enfant peut le conduire par une chaîne de fleurs, mais il est capable de mettre en pièces notre frêle monde européen s'il apprend à connaître sa nature, s'il lèche du sang, et il léchera du sang dans ce combat. Le proverbe *l'appétit vient en mangeant* pourra bien être justifié. Peut-être le lion allemand dévorera-t-il aussi un jour son dompteur prussien; mais ce dernier nous sera d'abord un voisin dangereux.

— Que Votre Majesté me permette de lui dire, hasarde M. Piétri, que l'élément de la vie du lion allemand est le sommeil. S'il s'éveille jamais et qu'il ait des envies aussi terribles, il trouvera sur nos frontières la grande armée, et les aigles impériales sauront indiquer sa place à ce lion impertinent.

L'empereur répond d'un ton triste :

— Je ne suis pas mon oncle!

A croire M. Samarow, l'empereur pressent déjà que l'incendie qui s'allume pourra bien menacer l'existence de la France et la sienne; cependant, lorsque M. Drouyn de Lhuys vient le conjurer d'intervenir, il se retranche dans l'immuable volonté de gagner du temps avant tout. Un rapport de Vienne prouve que l'Autriche a été assez aveugle pour provoquer les hostilités par une quasi-sommation hautaine qui s'ajoute à l'injure de la convocation des États dans les duchés sans que la Prusse ait été consultée; un rapport de M. Benedetti affirme que M. de Bismarck est résolu à tout. M. Drouyn de Lhuys met ces pièces sous les yeux de Napoléon III, il est d'avis que la guerre doit être empêchée à tout prix pour le repos

de la France et de l'Europe entière. L'empereur répond, toujours imperturbable :

— Croyez-vous donc que je sois assez fort pour faire rentrer dans leur fourreau les épées déjà tirées à moitié? Si Palmerston vivait encore, il eût été possible de s'entendre avec lui, mais l'Angleterre a remplacé les grandes actions par les grands mots. Vous figurez-vous que ma voix seule suffise, et, si on ne l'entend pas, ne dois-je pas craindre que les deux adversaires ne se réunissent contre moi ? Un tel jeu serait digne de Bismarck. Ah! j'ai laissé cet homme devenir trop grand!

M. Drouyn de Lhuys, pour rassurer l'empereur, lui répète une conversation qu'il a eue autrefois avec le ministre de Prusse, qui, parlant sans détours de la guerre contre l'Autriche comme d'une nécessité fondée sur le développement historique de l'Allemagne, ajoutait que le moment de cette guerre dépendrait des exigences de la politique, et qu'il ne serait jamais assez hardi, quant à lui, pour rien entreprendre contre la France et l'Autriche réunies.

— Il suffira, continue M. Drouyn de Lhuys, que Votre Majesté m'autorise à lui déclarer que la France ne veut pas maintenant d'une guerre en Allemagne, et que, si elle se faisait, nous enverrions nos armées aux frontières.

— Je ne suis pas tout à fait de votre avis, réplique obstinément l'empereur, bien que je ne méconnaisse ni les inconvénients qui peuvent naître pour la France d'une guerre allemande, ni les facilités que nous avons de faire valoir notre influence; mais il y a un penchant général qui entraîne les nations à s'unir dans une activité de travail commun, et il me semble-

rait grave de m'opposer à cette impulsion du moment. L'Allemagne ne sera pas aussi dangereuse que vous le craignez. D'abord, la soif de centralisation n'existe pas chez les Allemands; ils tendent toujours à l'état fédératif. Puis, je ne crois pas que l'un des adversaires triomphe absolument de l'autre; ils s'affaibliront mutuellement, nous nous opposerons au vainqueur pour le modérer, et le résultat pourra bien être le partage de l'Allemagne en deux parties ; la Prusse et l'Allemagne du Nord, l'Autriche et l'Allemagne du Sud.

— Ainsi Votre Majesté ne veut pas empêcher cette guerre?

— Je ne crois pas que je le puisse ni que je le doive. L'Italie aussi me presse d'accomplir ma promesse : *libre jusqu'à l'Adriatique.*

— Un mot que Votre Majesté n'aurait jamais dû prononcer! dit le ministre d'un ton ferme.

Napoléon soupire profondément.

— Je veux faire encore une tentative de conciliation. Laissez-moi demander à Vienne si l'on est disposé à me céder la Vénétie pour la donner à l'Italie. Cela formerait la base d'une alliance possible avec l'Autriche, qui nous permît d'agir sur les affaires allemandes avec une véritable autorité et une espérance de succès. La Saxe insiste auprès de moi pour que je ne prête pas assistance à la Prusse. Voulez-vous instruire en secret notre ambassadeur à Dresde?... Il fera entendre qu'il dépend du cabinet de Vienne que cette requête obtienne la réponse que je désire lui donner.

— M. Drouyn de Lhuys s'incline. — Pourtant, continue l'empereur, il sera nécessaire de s'assurer aussi des garanties que M. de Bismarck est disposé à nous offrir au cas où les vues de sa politique se réa-

liseraient en Allemagne. Vous savez de quelle manière évasive on a traité ce sujet à Berlin.

L'empereur se lève et congédie son ministre en lui tendant la main.

— Je ne puis me mêler directement de tout cela, se dit-il à lui-même, il faut que je laisse aller les événements; si mon *veto* n'était pas écouté, je serais obligé de livrer un combat terrible, et après?... Oui, il faut que j'essaye de diriger les événements par une action prudente et mesurée.

Il s'approche du buste de César qui se trouve dans son cabinet, et le regarde longtemps tristement.

— Grand idéal de ma maison, je dirai encore une fois comme toi : *Alea jacta est;* mais, continue-t-il assombri, tu jetais toi-même les dés, et tu les forçais à tomber comme tu voulais; les miens sont jetés par la main d'une destinée impitoyable, et il faut que je les accepte comme ils tombent...

Le tableau ne serait pas complet, si nous n'étions témoins en outre des incertitudes et des bonnes intentions du roi George de Hanovre, ce modèle des vieux princes allemands qu'un écrivain de leur pays nous montre mettant la nuit un bonnet de coton sur la couronne qui leur a poussé tout naturellement sur la tête, pour reposer en paix avec les peuples endormis à leurs pieds. — « Bonjour, père ! » crient les peuples en s'éveillant, et ces princes-là de répondre : « Bonjour, mes enfants ! » — Le bon roi aveugle est surpris par les préludes de la guerre dans les vertes allées de son beau parc de Herrenhausen, ce Versailles en miniature créé par Le Nôtre, où il se promène appuyé sur un bras ami, au milieu des fleurs, des

opulents ombrages, de sa famille chérie, des tombeaux vénérés des ancêtres. Le comte de Platen, l'opinion publique, l'armée surtout le poussent à une alliance avec l'Autriche; mais les excellents conseils de M. le conseiller de régence Meding conspirent avec ses sympathies personnelles pour le rapprocher de la Prusse. Si M. Meding est l'auteur du roman, il ne s'est assurément pas calomnié dans cette galerie de portraits où figure le sien. Il s'attribue toutes les sincérités, toutes les prévoyances, tous les courages; il presse le roi de conclure ce traité de neutralité qui, rédigé à temps, en s'assurant le concours de l'électeur de Hesse et du grand-duc d'Oldenbourg, eût empêché l'annihilation du Hanovre, assuré peut-être l'indépendance de la nouvelle Allemagne. Il refuse de croire à la victoire de l'Autriche, il démêle le profond égoïsme de la politique anglaise, il sauverait tout, mais sur ces entrefaites arrive de Vienne le prince Charles de Solms, beau-frère du roi, général autrichien, chargé d'une mission de l'empereur. François-Joseph est résolu d'accepter la lutte pour la formation future de l'Allemagne; il attache le plus grand prix à être entouré dans cette crise par les princes allemands, comme il l'a été à la convocation de Francfort...

— Où l'on m'a voulu médiatiser, murmure le roi, non sans méfiance.

— L'empereur désire avant tout une ferme alliance avec le Hanovre, regardant comme identiques les intérêts de la maison de Habsbourg et ceux de la maison des Guelfes.

— La maison des Guelfes a toujours combattu le césarisme, dit le roi.

— L'empereur trouve qu'au congrès de Vienne le Hanovre n'a pas obtenu la position qui lui était due dans l'Allemagne du Nord.

— Parce que les efforts du comte de Münster n'ont pas été soutenus par Metternich, riposte le roi, s'obstinant à se souvenir.

— L'empereur reconnaît la nécessité de réparer cette faute du congrès dans la nouvelle formation de l'Allemagne, et propose pour cela une alliance offensive et défensive.

— Sur quelles bases?

— Les voici : le Hanovre préparera immédiatement son armée pour la guerre qu'il prendra l'engagement de déclarer à la Prusse, de concert avec l'Autriche. En échange, l'empereur met à la disposition du Hanovre la brigade Kalik, qui se trouve en Holstein, et lui cède pour la durée de la campagne le général de Gablenz. Il garantit, quelle que soit l'issue, l'intégrité du Hanovre, et lui promet, en cas de victoire, le Holstein et la Westphalie prussienne.

A cette dernière proposition, tous les sentiments de l'honnête roi George se révoltent. Il y a là une question de principe. Son avis est qu'une guerre entre deux membres de la confédération est impossible, d'après les lois mêmes de la confédération; si elle se présente il l'acceptera comme un fléau de Dieu, mais loin de lui l'impiété de conclure des traités en vue d'une telle réalité! Jamais il ne combattra les Allemands, autrement qu'en cas de légitime défense; jamais il n'acceptera les offres qu'on lui fait pour l'agrandissement du Hanovre. Il s'enorgueillit que dans le pays gouverné par lui il n'y ait pas un pied de terre qui n'appartienne en propre à sa maison, et il respecte le bien du pro-

chain, comme il prétend qu'on respecte le royaume qui est à lui par la grâce de Dieu. — Ainsi parle ce doux prince aveugle, digne de vivre au temps des légendes, et dont les raisonnements naïfs ont dû fort divertir en leur sagesse pratique le roi Guillaume et son grand chancelier.

— C'est un noble, un aimable caractère que celui de mon cousin George, dit cependant le roi Guillaume. Combien j'eusse désiré qu'il nous fût possible de rester plus intimement unis! Bien des choses iraient peut-être mieux en Allemagne. Malheureusement, il a toujours eu de la Prusse une sorte d'appréhension.

Il plaint du fond de l'âme ce pauvre roitelet qui s'imagine qu'il peut agir, conformément à son éducation de prince anglais, avec autant d'indépendance et de dignité que le souverain d'un grand empire tenant entre ses mains des flottes et des armées; il s'attendrit sur tant d'illusions, mais un regard par la fenêtre au monument de Frédéric II lui rend toute l'énergie nécessaire. — Lui aussi était seul, se dit-il, seul comme moi, abandonné de tous, et seul il était le plus grand! Puis, par un retour douloureux sur lui-même: — Qui aurait pensé qu'il me faudrait à mon âge subir une telle épreuve, conduire au combat cette armée nouvellement organisée, fruit de mes efforts, et que je voulais laisser à mon fils comme un héritage, une garantie de puissance et de grandeur à venir ? Lorsque je reçus l'épée à l'heure de mon couronnement, la promesse monta du fond de mon cœur de ne la tirer jamais sans la nécessité la plus sérieuse, et, si je la tirais un jour, d'en faire usage avec l'aide de Dieu.

Le roi joint les mains et s'absorbe dans une méditation fervente, qu'il interrompt pour autoriser le comte de Bismarck à commencer sans retard les opérations militaires dans le cas où ses cousins resteraient sourds à une dernière tentative de conciliation. — Que la volonté de Dieu soit faite ! ajoute-t-il. — Louis XI n'eût pas mieux dit en préparant une chausse-trape après génuflexion faite aux amulettes de son chapeau.

Quelle différence, selon le romancier prussien, avec l'attitude légère, délibérée, provocatrice de la cour de Vienne en ces graves conjonctures ! Il s'agit pourtant d'un adversaire inconnu depuis la guerre de Sept ans et dont on n'ignore pas la merveilleuse organisation militaire ; mais l'orgueil de l'Autriche est en jeu, et aussi l'indépendance des princes allemands. François-Joseph n'hésite pas : il croit même pouvoir se passer de l'alliance française, subissant sur ce point l'influence du conseiller d'état Klindworth, un débris du temps où l'oreille de Metternich était dans tous les cabinets européens, où sa puissante main dirigeait les résolutions des cours. Le Staatsrath Klindworth est d'avis que la plus dangereuse de toutes les fautes serait l'irrésolution ; déjà on a trop tardé, il fallait agir contre la Prusse avant qu'elle n'eût conclu son traité avec l'Italie et que celle-ci se fût armée. Le coup devait être brusque, rapide, et surprendre l'adversaire mal préparé ; au lieu de cela, on a échangé des dépêches aussi vaines, aussi oiseuses que les interminables disputes des héros grecs devant Troie. Dès la première sommation faite, les armées autrichiennes devaient passer en Saxe : maintenant l'armée saxonne a passé au contraire en Bohême ; c'est là qu'il faudra se battre

et porter les misères de la guerre. Le seul moyen de réparer les fautes commises, c'est de ne pas perdre un instant de plus.

— Mais l'armée n'est pas prête...

— Elle ne le deviendra pas si elle reste oisive en Bohême; qu'on la fasse combattre, et elle sera prête. Quant aux offres françaises, — une alliance en échange de la Vénétie, — elles sont inacceptables. Napoléon ne prendrait pas son parti de la suprématie de l'Autriche sur l'Allemagne unie ; ce serait se préparer de nouvelles luttes contre un allié qui n'est pas capable en ce moment d'un grand effort militaire et dont le concours compromettrait la position de la maison de Habsbourg en Allemagne. L'Autriche fût-elle victorieuse avec l'aide des Français, l'Allemagne verrait toujours dans la Prusse une martyre forcée de reculer devant l'ennemi juré de la nation allemande. De cette façon, la Prusse s'assurerait des partisans et recommencerait plus tard avec de nouveaux avantages. Il suffirait d'une alliance française pour que l'Allemagne appartînt à la Prusse.

Ces leçons de Nestor trahissent toute la profondeur des haines de l'Allemagne entière contre la France.

La prétendue tentative de conciliation du roi Guillaume se trouvant n'être qu'un redoublement d'exigences, le roi de Hanovre sort de son imperturbable douceur. Il repousse formellement l'offre d'alliance fondée sur la proposition d'une réforme qui lui enlèverait la plus grande partie de sa souveraineté; puis, après des scènes de famille touchantes, part comme un chevalier du moyen âge, appuyé sur le bras de son fils, ses yeux sans regard levés vers le ciel, qu'il

appelle au secours d'une cause juste, et confiant aux citoyens de sa résidence ce qu'il a de plus cher après la patrie, sa noble femme, ses jeunes filles. Les journées qui suivirent appartiennent à l'histoire. Chacun connaît cette marche héroïque de l'armée hanovrienne, qui se termina par la sanglante bataille de Langensalza et une capitulation contre laquelle s'indignèrent les braves troupes que leur roi ne voulut pas sacrifier inutilement. Nous négligerons donc la partie politique pour dire quelques mots du double roman d'amour qui s'entrelace aux secrets des cabinets européens et aux mêlées sanglantes des champs de bataille ; il n'est évidemment qu'un hors-d'œuvre dont l'auteur se sert pour relier des événements qui sans cela ressembleraient parfois aux images incohérentes d'une lanterne magique.

C'est avec une sorte de plaisir d'abord que l'on est transporté du cabinet de M. de Bismarck dans une contrée pastorale du Hanovre, le riche Wendtland aux plaines fertiles, aux magnifiques forêts, où se conservent encore les usages poétiques et hospitaliers du vieux temps, pour assister aux préludes des fiançailles de M. de Wendenstein, jeune officier hanovrien, fils du digne bailli de ce district, avec Hélène Berger, la fille du pasteur de Blechow. Celui-ci avait rêvé pour elle une autre destinée, un mariage avec son neveu, le candidat Behrmann, qui doit lui succéder dans le saint ministère ; mais, lorsque la guerre éclate, la douleur d'Hélène trahit le penchant de son cœur. Il se révèle plus ouvertement encore lorsqu'elle supplie madame de Wendenstein, sur le point de partir pour Langensalza, où le jeune homme a été blessé, de lui permettre de l'accompagner. Le candidat Behrmann,

tourmenté de jalousie, est du voyage. Lui aussi veut consoler les malades et les mourants : on peut supposer en outre qu'il compte veiller sur celle qu'il aime. Il lui faut enfin se résigner à perdre Hélène. Au pied de ce lit où le jeune officier revient lentement à la vie sont décidées des fiançailles qui se célébreront un peu plus tard, dans un temps de deuil pour les Hanovriens, après la cession de leur beau pays à la Prusse. M. de Wendenstein donne sa démission de bailli, son fils renonce à la carrière des armes afin de ne point servir la Prusse, mais il leur reste après tout le bonheur domestique.

Parmi les muses allemandes, la plus belle, la plus pure, la plus sympathique est assurément la muse pastorale, qui chante les beautés de la nature et les affections de la famille, celle qui a créé des types incomparables, la *Louise* de Voss, la *Dorothée* de Goethe ; cette muse-là évite les sentiers tortueux où rampe volontiers la politique à l'œil louche, elle craindrait d'y salir sa robe immaculée, il lui suffit pour s'inspirer de regarder l'œuvre de Dieu ou de sonder son propre cœur. M. Samarow a dû s'apercevoir qu'il l'invitait en vain à semer les fleurs du ciel dans les régions basses et troublées des passions humaines ; la trouvant sourde à son appel, il a voulu relever la fadeur de cette idylle par le réalisme d'un autre tableau. Aux chastes amours de l'Allemagne du Nord, il s'est plu à opposer la corruption des mœurs viennoises ; il nous montre le beau lieutenant de Stielow, éblouissant d'élégance sous l'uniforme vert, rouge et or des hulans, partagé entre sa tendresse naissante pour la jeune comtesse Clara de Frankenstein et l'ascendant que conserve sur lui madame Balzer, sa maîtresse. Cette Balzer

a un mari qui l'exploite pour payer ses dettes de jeu, elle a un amant, le comte de Rivero, qui se sert d'elle au profit de la politique italienne, étant lui-même agent du pape. Après s'être battu, apparemment par jalousie, avec Stielow, Rivero finit par montrer à ce dernier une lettre qui ramène l'officier au bon sens et au devoir.

Il se jette une fois pour toutes dans les bras de son bon ange. « Le feu follet a disparu... Maintenant sois-moi propice, belle étoile dont la clarté me sourit si paisible et si douce ! » — L'étoile daigne, sans trop se faire prier, descendre jusqu'à lui, et en même temps qu'il obtient la main de la comtesse Clara, il est nommé officier d'ordonnance du général Gablenz, car dans l'intervalle la guerre a été déclarée ; mais la Balzer est résolue à le reconquérir. En vain M. de Rivero essaye-t-il de la faire renoncer à tout ce qui n'est pas la politique de l'Eglise, en vain cet étrange Rivero et un abbé Rosti, non moins invraisemblable, veulent-ils lui persuader que l'œuvre de sa vie doit être de se dévouer à la conservation du patrimoine de saint Pierre ; elle pense que l'affaire importante pour elle est sa vengeance, elle emploie les moyens les plus infâmes pour empêcher le mariage de M. de Stielow. Voyant qu'ils échouent devant la confiance et la générosité de la comtesse Clara, devant la ferme résolution de son amant, cette Messaline se joint aux femmes charitables qui s'empressent dans les ambulances improvisées pour l'arrivée à Vienne d'un train de blessés. Là elle trouve le moyen de s'approcher de sa rivale, et, comme par accident, lui pique la main avec ses ciseaux trempés dans le poison d'une blessure en suppuration. Le ridicule de cette tentative de meurtre,

qui n'échapperait pas au lecteur français le moins exigeant, n'a pas été senti en Allemagne. Aucune critique ne paraît s'être élevée contre l'aventure des ciseaux empoisonnés ni contre l'intervention du mystérieux Rivero, qui se trouve être médecin fort à propos pour secourir la victime. Cet Italien chimérique, au milieu de ses correspondances et de ses menées occultes, s'érige en vengeur de l'innocence. Il reproche à celle qui a été un instrument dans ses mains tous les crimes de son passé ; il lui déclare qu'il pourrait la livrer à la justice, mais que, faisant partie de la ligue des défenseurs de l'Eglise, il veut lui laisser encore l'occasion d'expier des forfaits épouvantables. Pour cela, elle doit exécuter aveuglément désormais les ordres qui lui seront donnés touchant le service de la sainte cause. L'odieuse créature promet tout ce que veut ce représentant du fanatisme catholique, type de fantaisie d'une incroyable absurdité. Leur entretien terminé, Rivero va froidement annoncer à M. Balzer les desseins qu'il a sur sa femme. Le mari fait bien quelques objections ; toutefois une somme d'argent dont il a besoin le décide à partir sans bruit pour l'Amérique, et madame Balzer se croit veuve, la nouvelle lui étant annoncée quelques jours après que le chapeau, la redingote et les gants de son digne époux ont été trouvés au bord d'un lac voisin.

Cela se passe de commentaires. Tout ce qu'a pu enfanter le dévergondage d'imagination de nos romanciers de dernier ordre est dépassé. Des caractères aussi faux, des situations aussi forcées, sont au-dessous de la critique ; à quoi bon les intercaler dans un ouvrage qui, débarrassé de ces fioritures presqu'inutiles, perdrait du moins le caractère hybride également

désagréable aux lecteurs frivoles et aux lecteurs sérieux ? On ne pense pas en Allemagne comme chez nous. M. Samarow a besoin de ce prétexte du roman pour déguiser la propagande d'idées prussiennes qu'il poursuit ; il voit qu'un romancier n inspire pas de méfiance, que le roman pénètre à tous les rangs de la société, chez les gens même qui n'ouvriraient ni journaux ni brochures politiques, insouciants qu'ils sont de se former une opinion personnelle. Ces gens-là sont nombreux en Allemagne ; chacun ne s'y croit pas obligé comme ailleurs de pousser ou d'enrayer à sa manière le char de l'Etat, de discuter pour sa propre part les questions de liberté, de droit, de constitution. Dans ce pays, le plus avancé sous le rapport de la science et de la philosophie, on a encore une tendance féodale à tout remettre aux mains du maître, qui est naturellement le plus fort. Quant à considérer les questions politiques sous leurs différentes faces, ne demandez pas cela au peuple, ni même à une partie considérable de la bourgeoisie, qui s'en rapporte à la sagesse d'une seule gazette locale dûment muselée ; l'écrivain politique qui leur rappellerait en passant que l'empire qu'ils acclament n'est autre que l'empire détruit jadis au nom de la liberté de conscience risquerait de déplaire, et les mots sonores de développement historique, d'unité, de pangermanisme seront toujours accueillis avec ravissement, quelque sens qu'on leur prête. M. Samarow l'a bien compris, et il a su accommoder au goût de ses convives un mélange d'illusions et de préjugés plus agréables à ceux qui en sont pénétrés que de bonnes vérités toutes crues.

Tâchons de le suivre jusqu'au bout, mais en

écartant une fois pour toutes les Balzer, les Stielow, les Rivero, les Wendenstein, les bergeries hanovriennes, et les stylets viennois. Mieux vaut retourner aux personnages historiques, bien qu'ils ne soient pas toujours beaucoup plus sérieux au fond que les personnages de fantaisie, — évoquer par exemple la scène curieuse où Napoléon III, en tête à tête avec son confident Piétri, se réjouit d'avoir su attendre. L'empereur d'Autriche, après les premiers revers qui l'ont humilié, invoque son alliance au prix même de la Vénétie, le roi de Prusse accepte son entremise pour l'armistice ; il est devenu l'arbitre de l'Allemagne. Aurait-il obtenu davantage si l'armée française se fut mise en campagne ? Les résultats atteints valent presque ceux d'une bataille gagnée, sans que l'on ait tiré un coup de canon ni dépensé un liard. Il faut que la presse présente les choses sous cet aspect à l'opinion publique, — et l'empereur descend à des détails de journalisme qu'il serait scandaleux de reproduire ici. Dans son allégresse, il est tenté de profiter de ces chances heureuses pour s'assurer l'acquisition de la Belgique, M. Benedetti présumant qu'aucune difficulté ne s'élèverait là-dessus à Berlin ; d'ailleurs la Belgique est française...

— Au même titre que l'Alsace est allemande, — répond M. Drouyn de Lhuys, dont l'avis finit par prévaloir.

En compensation du péril que suscite à la sécurité de la France l'union de l'Allemagne sous le commandement militaire de la Prusse, on réclamera sans tarder à M. de Bismarck la reconstitution des limites tracées par le congrès de 1814 ainsi que le Luxembourg et Mayence. Nous ne pou-

vons manquer, bien entendu, d'assister à l'entrevue qui eut lieu à cet effet dans le vieux château de Nikolsburg, entre MM. de Bismarck et Benedetti. Écoutez la réponse du ministre allemand, faite d'une voix tremblante d'émotion. — J'aimerais mieux me retirer de la carrière politique que de céder jamais Mayence ! — Puis, ayant remis la discussion des autres points après conclusion de la paix avec l'Autriche : — L'Allemagne, dit-il à part lui, l'Allemagne ne payera pas son unité, comme l'Italie, de sa propre chair et de son propre sang, du moins elle ne le fera pas tant que j'aurai quelque influence sur sa destinées. Qu'ils viennent sur le Rhin ! Moi je ne recule pas... Ils croient tenir le jeu ; c'est moi qui mêlerai les cartes !

La guerre est terminée, l'annexion du Hanovre va se consommer malgré les prodiges de courage et de fidélité de ce malheureux pays ; le roi George, après avoir offert en vain d'abdiquer pour conserver la couronne à son fils, s'est résigné douloureusement à l'exil, et le roi Jean de Saxe envie son rôle lorsqu'il le compare au rôle humiliant qui lui est imposé. Selon la version de M. Samarow, voici comment notre ambassadeur explique à Napoléon le revirement de l'opinion publique en Allemagne :

« — La guerre contre l'Autriche n'était pas populaire à Berlin, et si elle s'était terminée malheureusement des agitations sérieuses à l'intérieur seraient sans doute survenues ; mais je ne puis dissimuler à Votre Majesté que le succès a produit son effet. Le peuple prussien croit s'éveiller d'un long sommeil, la politique de M. de Bismarck se dessine désormais si

clairement que non seulement on approuve, mais on exalte la fermeté, l'énergie dont il fait preuve dans les choses militaires de même que dans les choses politiques. Le comte de Bismarck est l'homme le plus populaire en Prusse, et si ce prestige pouvait être augmenté, ce serait par une nouvelle guerre, entreprise afin d'éviter toute cession du territoire allemand. Quant à l'Allemagne vaincue, elle n'oserait, quoi qu'il arrivât, s'allier en ce moment avec la France contre la Prusse. D'ailleurs je dois avouer à Votre Majesté que j'ai entendu parler d'un traité secret d'après lequel les armées des États allemands du Sud devraient être mises sous le commandement prussien en cas de guerre...

» Napoléon, ému, mais résolu néanmoins à ne pas reculer s'il s'agit de l'honneur de la France, convoque tous ses maréchaux.

» — Messieurs, vous connaissez les événements qui viennent d'avoir lieu en Allemagne. La Prusse, abusant de la victoire de Sadowa, veut créer un grand État militaire qui sera une menace continuelle à nos frontières, dont j'ai le devoir, comme souverain, de garantir la sécurité. Pour cela, j'ai entamé des négociations avec la Prusse en réclamant la restitution des frontières de 1814. On a repoussé ma demande. Avant d'aller plus loin, avant de laisser arriver les choses à un ultimatum, je veux entendre votre avis au sujet d'une guerre avec l'Allemagne, la guerre la plus importante et la plus sérieuse que la France puisse entreprendre.

» — Sire, dit le maréchal Vaillant, il y a vingt ans, mon cœur eût tressailli à la pensée d'une telle guerre, d'une revanche de Waterloo ; aujourd'hui la prudence

domine tout autre sentiment, et je n'oserais me prononcer sur une question qui touche d'une façon si essentielle au sort de la France. Si je suis trop circonspect, que Votre Majesté pardonne à mon âge.

» Le maréchal Baraguay d'Hilliers et le maréchal Canrobert l'approuvent.

— Vous savez, sire, interrompt le duc de Magenta, que j'aimerais tirer l'épée contre l'ennemi, mais réfléchissons pourtant, et puis agissons vite !

» — La réflexion ne servirait de rien, réplique le maréchal Niel. Nous ne sommes pas prêts. Une guerre contre l'Allemagne exigerait la force entière de la nation et unearme qui surpassât leur fusil à aiguille. Sire, de nouvelles armes exigent une nouvelle tactique : il faudra modifier l'importance de la cavalerie, donner à l'artillerie la tâche principale. Nos forteresses de la frontière ne sont pas non plus en état de soutenir la guerre. D'ailleurs, nous nous trouvons vis-à-vis d'une puissance militaire dont l'organisation exige que chaque homme soit soldat. Contre une nation entière, nous n'avons que notre armée ; si elle est battue, rien né nous restera que des masses sans discipline, qui seront sacrifiées inutilement.

— Sire, s'écrie M. Drouyn de Lhuys, je ne suis pas militaire, mais je trouve que M. le maréchal a raison ; seulement il me semble que, pour commencer la guerre dans les conditions qu'il juge nécessaires, il faudra beaucoup de temps ; or nous n'avons pas un instant à perdre. La Prusse organisera et concentrera de plus en plus les forces de l'Allemagne, et quand nous aurons terminé tout ce que le maréchal exige, nos forces augmentées se trouveront en face d'un ennemi doublement formidable. Je suis sûr que toute la nation

française se lèvera en cas de guerre ; le grand Napoléon a vaincu avec des soldats formés dans l'action et non dans les casernes ; ne tardons pas à l'imiter.

» Le visage de l'empereur s'assombrit.

» —Qu'en dites-vous, mon cher Niel ? Les paroles de M. le ministre retentiront dans tous les cœurs français, et il faut tout le sentiment de mon devoir pour m'empêcher d'y applaudir moi-même. Immédiatement après Sadowa, lorsque l'Allemagne était encore sous les armes, la Prusse ébranlée par le choc, et que l'Autriche n'avait pas conclu la paix, il aurait été possible de faire ce que M. le ministre conseille ; aujourd'hui ce serait un jeu dangereux. Et combien de temps vous faut-il, ajoute l'empereur, pour exécuter ce que vous croyez être indispensable ?

» — Deux années, sire.

» Napoléon III se retire et va écrire ses résolutions ; il ne veut pas agir, il accepte les changements qui ont eu lieu en Allemagne ; mais accepter n'est point reconnaître, ce n'est encore que gagner du temps, et il avoue à son fidèle confident Piétri qu'il est toujours reconnaissant envers ceux qui le forcent de faire ce qu'il désire lui-même. »

Nous ne voyons plus Napoléon III que dans une scène mélodramatique avec la malheureuse impératrice Charlotte, qui épuise les supplications sans réussir à l'émouvoir. L'empereur a besoin pour les desseins de sa politique des troupes qu'il a fait revenir du Mexique. La malédiction de la souveraine déchue, de l'épouse au désespoir, pèsera sur sa tête comme un nuage plein de tempêtes, et nous pouvons pressentir qu'une série de désastres va

commencer pour la France, tandis que se lève d'un autre côté le soleil resplendissant de la Prusse.

Avec la paix d'une bonne conscience et d'un grand devoir accompli, le roi Guillaume est rentré à Berlin au milieu de l'enthousiasme de ses sujets qui s'émerveillent des résultats presque fantastiques de cette campagne de sept jours. Il conserve dans le succès l'humilité chrétienne la plus édifiante. A ceux qui le félicitent d'avoir triomphé seul :

— La Prusse, répond-il dévotement, avait les deux alliés qui composent notre devise : Dieu et la Patrie. Je suis touché des sentiments de mon peuple, mais je voudrais qu'il se rappelât celui à qui nous devons une grande partie de nos succès. Avec quel zèle et quelle constance feu mon frère, Frédéric-Guillaume IV, n'a-t-il pas travaillé au bonheur de la Prusse, à la grandeur de l'Allemagne !... Si Dieu nous a permis de recueillir les fruits de ses efforts, il ne faut pas oublier la main qui planta cet arbre, qui en arrosa les racines au temps de la sécheresse. Pour réveiller sur ce point le souvenir de mes sujets, un article a été préparé sur les travaux de mon frère, qui doit leur être communiqué par les journaux.

Il semble que le haut comique de cette scène, qui laisse loin derrière elle les odes, les sonnets, les cantates en l'honneur de l'impérial soldat de la chasteté, de la religion et de la tempérance, ne puisse être dépassé; on se trompe, ce n'est rien encore. Pour savoir jusqu'où peut aller l'amalgame de sentiments contradictoires dans un pays où l'on mêle dans la salade le sucre et le vinaigre, il faut avoir vu M. de Bismarck, de retour à Berlin, prier M. de Keudell de lui jouer une fois encore la marche funèbre de Beethoven,

qu'il a entendue, on s'en souvient, avec un si profond recueillement, la veille de la guerre. Cette marche ouvre et clôt le récit.

— Beaucoup de braves soldats ont péri dans la lutte, dit M. de Bismarck lorsque s'est éteint le dernier accord, — mais leur sang n'a pas coulé en vain; l'ère qui s'ouvre est remplie d'espérances. Que les dissonances se changent en harmonie, et puisse l'union de toute l'Allemagne être notre récompense!

A ces mots, qui résument l'œuvre de M. Samarow, glorification ininterrompue de l'*unitarisme,* la comtesse regarde tendrement son époux, et M. de Keudell commence l'hymne guerrier qui fortifia jadis l'âme d'un grand réformateur allemand, tandis que M. de Bismarck, les mains jointes, les yeux levés au ciel, murmure ces paroles ;

Eine feste Burg ist unser Gott,
Ein starke Wehr und Waffen!

La plus cruelle parodie du sentimentalisme allemand n'imaginerait rien de mieux : musique, philosophie, amour, mitrailleuses, et, au-dessus de tout cela, ses ailes d'aigle éployées, ce Dieu des armées qui ressemble à Odin plutôt qu'à Jésus.

Est-ce là vraiment ce que va devenir le roman allemand, qui si longtemps s'est obstiné à planer dans un monde supérieur et fantastique, au-dessus des passions humaines, sur les plus hauts sommets de la pure fantaisie, qui ensuite, par un revirement heureux, a inauguré avec Gœthe le règne de la vérité, de la nature, de l'observation, tout ensemble délicate et sincère, cette école réaliste, détournée depuis de sa voie, mais si prospère jusqu'ici dans le pays

qui la vit naître? Que de noms illustres ou sympathiques nous saluions naguère; entre autres, Fritz Reuter, dont les récits pleins d'humeur, de simplicité, de grâce jeune, agreste et sereine, nous promenaient à travers ces belles campagnes du Mecklembourg, si passionnément, si douloureusement évoquées par l'auteur d'*Olle Kamellen* durant sept années de captivité dans les prisons d'Etat de la Prusse!

Non, la politique n'est pas un champ propice aux jeux de l'imagination; le vrai talent ne saurait s'abaisser à servir les passions d'un parti, descendre à des complaisances ni à des flatteries inévitables lorsqu'il s'agit d'événements contemporains. Lourde comme un traité d'histoire, l'œuvre de M. Samarow rappelle par certains côtés les travaux oubliés de ceux qu'on *appointait* autrefois chez nous pour écrire, sous prétexte d'histoire, des panégyriques assez plats et qui « louaient le roi sur un buisson, sur un arbre, sur un rien. » — « Quand on leur fait quelque remontrance à ce sujet, ils répondent qu'ils veulent louer le roi. » Ce que Despréaux disait spirituellement de Pélisson pourrait s'appliquer à M. Samarow et à plusieurs de ses concitoyens. Poètes et romanciers ne s'inspirent plus d'un âge d'or légendaire ni de l'âme humaine, éternellement féconde : les bulletins de victoire leur suffisent désormais. Malheureusement ce n'est pas là un sujet d'inspiration bien relevé ni surtout inépuisable; nous avons pu nous en assurer au temps de nos gloires funestes, sous le premier Empire, qui produisit une si maigre moisson littéraire, tandis que le désespoir de la défaite, la haine du joug étranger, éclataient au contraire chez nos voisins en chants sublimes. Triomphante, l'Allemagne n'eût pas pro

duit les Kœrner, les Rückert, les Uhland, les poètes patriotes de 1813. Le laurier qui les couronne devant la postérité ne se ramasse pas dans le sang de la victoire, il est donné plutôt comme une divine compensation à ceux qu'écrase un hasard brutal.

LES DERNIERS

ROMANS DE GEORGE ELIOT

—

MIDDLEMARCH — DANIEL DERONDA — LE VOILE SOULEVÉ

I

MIDDLEMARCH

« Tous ceux qui se soucient de l'histoire de l'humanité, qui cherchent à comprendre les transformations que font subir à ce mélange mystérieux les expériences successives du temps, se sont arrêtés, avec un sourire attendri, à tel épisode de la vie de sainte Thérèse qui nous la montre petite fille, sortie un matin des murs d'Avila, tenant par la main son frère plus jeune qu'elle, pour aller chercher le martyre chez les Maures... Ce pèlerinage enfantin n'était qu'un prélude. La nature passionnée, idéale, de sainte Thérèse réclamait une carrière épique ; elle trouva son épopée dans la réforme d un ordre religieux... Cette Espagnole d'il y a

trois cents ans ne fut certes pas la dernière de sa race. Depuis, combien de Thérèses ignorées n'ont jamais réussi à dépenser fructueusement l'activité dévorante de leur imagination et de leur cœur, combien se sont égarées dans une suite de méprises, résultat de certaine grandeur d'esprit mal servie par la pauvreté de l'occasion, et ont disparu peut-être, abîmées dans quelque tragique désastre auquel manqua, pour ne point rester obscur, la consécration du génie! En vain avaient-elles entrepris, à l'aide de faibles lumières, à travers des difficultés de toute sorte, de mettre leurs actes d'accord avec leurs rêves : ces tard-venues ne rencontrèrent d'appui dans aucune foi sociale qui pût éclairer leur bonne volonté ardente. Celle-ci, réduite à se concentrer tantôt sur un vague idéal, tantôt sur le but ordinaire des aspirations féminines, fut tour à tour désapprouvée comme une extravagance ou condamnée comme un égarement. Quelques-uns comprennent néanmoins que ces existences dévoyées ont leur source dans l'infini, dans l'incommode variété des organisations féminines ici-bas. S'il était possible de dire au juste où s'arrête la compétence de leur sexe, le lot social des femmes pourrait être déterminé avec une exactitude scientifique; mais les différences entre elles sont bien plus grandes qu'on ne pourrait le supposer d'après la similitude de leur coiffure et des historiettes d'amour à la mode en prose et en vers. Çà et là, il arrive qu'un cygne naisse et se développe péniblement, fourvoyé parmi les canetons de la mare boueuse, sans parvenir à regagner jamais les eaux vives et la compagnie de ses pareils. Çà et là languit une sainte Thérèse qui n'a rien fondé, dont les soupirs après le bien inaccessible se perdent aux vents, dont les efforts

inconnus se brisent contre les obstacles au lieu de se concentrer dans une œuvre durable. »

Ces lignes, placées en tête de l'un des derniers romans de George Eliot, et qui annonçaient l'étude d'une de ces âmes extrêmes que sa plume s'était jusqu'ici refusée à peindre, semblaient toutes pleines de promesses. On pouvait en conclure que le grand romancier féminin qui a signé tant d'œuvres remarquables par la vigueur du style et l'observation profonde des caractères, se proposait d'abjurer le système qui lui fut si souvent reproché, système qui consiste à éviter obstinément l'exception, à chercher le *vrai dans la foule*, avec l'incessante préoccupation de faire ressortir la beauté des choses ordinaires de la vie, et même avec une hostilité déclarée contre ce qui peut ressembler à l'héroïsme, à l'idéal. L'homme de tous les jours, encadré dans toute sorte de misères et de vulgarités détaillées au microscope, s'était imposé à notre intérêt sous le nom d'*Adam Bede*, un chef-d'œuvre de réalisme sans grossièreté ; mais il peut être dangereux d'exagérer certaines qualités. Dans les œuvres suivantes de l'auteur d'*Adam Bede*, l'étude de la vérité réaliste a plus d'une fois étouffé la passion ; l'analyse fine et consciencieuse est devenue fatigante et prolixe, l'impartialité toujours un peu hautaine avec laquelle étaient présentées les faiblesses comme les mérites de chacun a fini par rendre le lecteur indifférent au sort de personnages qu'on ne se mettait pas en peine de lui faire haïr ou aimer.

Enfin George Eliot laissait donc pressentir qu'elle allait sortir des généralités avec un portrait de sainte Thérèse moderne et protestante, qui, dans la galerie que nous connaissions, devait produire l'effet d'une

figure de Raphaël égarée parmi ces portraits flamands ou hollandais que recommande surtout la précision de la ressemblance et des détails.

C'est avec cet espoir que nous avons ouvert le premier des huit volumes qui ont paru de mois en mois, selon un mode de publication fastidieux et qui paraîtrait intolérable partout ailleurs qu'en Angleterre. Pour mieux faire concevoir notre déception nous allons suivre ici la marche de cette triple intrigue qui se déroule au milieu d'une foule importune de personnages secondaires entassés parfois, on ne sait pour quelle raison, au premier rang.

Miss Dorothée Brooke a, dans le pays qu'elle habite, la réputation d'une femme supérieure, mais presque toujours on ajoute que sa sœur Célie a sur elle un avantage, le sens commun. Les observateurs attentifs remarquent aussi que Célie apporte dans la manière de s'habiller une ombre de coquetterie absolument étrangère à Dorothée; il est vrai que Dorothée possède ce genre de beauté que met en relief l'absence absolue de parure. Sa main et son bras sont d'une forme si exquise qu'ils semblent faits pour les manches que portait la Vierge lorsqu'elle apparut aux grands peintres italiens; par un heureux contraste avec l'élégance de province, toute sa personne a le caractère d'une belle citation de la Bible fourvoyée dans quelque paragraphe de la gazette du jour. Célie, du reste, ne fait pas en réalité beaucoup plus de toilette. La famille Brooke, sans être précisément aristocratique, se pique d'être une *bonne famille;* elle compte parmi ses ancêtres un *gentleman* puritain qui, après avoir servi sous Cromwell, s'est rallié à la monarchie et est sorti finalement des querelles politiques propriétaire d'un domaine

assez considérable. Il va donc sans dire que des filles aussi distinguées, vivant à la campagne et paroissiennes d'un petit village, affectent de laisser les colifichets aux filles de gros fermiers et de petits marchands; mais le sentiment religieux suffirait à expliquer l'excessive simplicité de Dorothée. Elle sait par cœur les principaux passages des *Pensées* de Pascal, elle est éprise jusqu'à l'imprudence de toutes les exagérations du dévouement et de la charité, elle considère sans cesse les destinées du genre humain à la lumière du christianisme, et ne pourrait concilier le sérieux d'une vie spirituelle avec le vif intérêt que certaines personnes prennent aux futilités de la mode. Célie, très douce, se soumet aux goûts de son aînée en ayant soin toutefois d'éviter l'excès.

Dès le premier chapitre, une de ces scènes où excelle George Eliot, et qui trahit tout à coup le sexe de l'écrivain, un petit tableau d'intérieur merveilleusement fin et délicat nous fait connaître à fond les caractères opposés des deux sœurs et leurs rapports réciproques, mélange d'amitié sincère et d'involontaire hostilité:

« Dorothée était rentrée de bonne heure d'une visite à l'asile qu'elle avait fondé dans le village. Assise à sa place ordinaire du petit salon qui séparait les chambres des deux sœurs, elle travaillait à un plan de construction rustique (depuis peu, elle se livrait passionnément à ce genre d'architecture), lorsque Célie, qui l'observait avec le désir craintif de parler, dit enfin :

» —Dorothée, ma chère, si vous vouliez,— si vous n'étiez pas trop occupée, — ne pourrions-nous regarder aujourd'hui les bijoux de notre mère, vous

savez ?.. et nous les partager. Il y a six mois ce matin que mon oncle vous les a remis et vous n'avez pas encore ouvert l'écrin.

» Sur les jolis traits de Célie passa l'ombre d'une expression boudeuse ; si elle ne boudait pas tout à fait, c'était par crainte habituelle de Dorothée et de ses principes... A son grand soulagement, les yeux de Dorothée souriaient lorsqu'elle les leva vers elle.

» — Quel merveilleux almanach vous faites ! Comptez-vous, s'il vous plaît, par lunes ou par calendes ?

» —Je compte du premier jour d'avril au dernier de septembre,... et je suis sûre que depuis qu'ils dorment dans ce secrétaire vous n'y avez même pas pensé une fois !

» — Puisque, bien entendu, nous ne les porterons jamais ! — Son crayon à la main, elle faisait de petits profils sur les marges de son papier.

» Sa sœur rougit, prit un air grave. — Il me semble que c'est manquer de respect à la mémoire de notre pauvre mère que de les mettre ainsi de côté. D'ailleurs, — et elle étouffa un soupir, — les colliers sont redevenus à la mode... On a beau être chrétienne, sûrement il doit y avoir au ciel des femmes qui ont en ce monde porté des diamants.

» —Vous aimeriez à les porter ! s'écria Dorothée avec l'étonnement qu'on éprouve en faisant une curieuse découverte. Alors tirons-les bien vite de ce secrétaire. Pourquoi ne l'avoir pas demandé plus tôt ? Mais les clés,.., où sont les clés ? — Elle se prit la tête dans les mains comme si elle eût désespéré de sa mémoire.

» — Les voici, dit Célie, qui avait depuis longtemps préparé cette explication.

» —Ouvrez donc le grand tiroir, la cassette est dedans.

» Les divers bijoux furent bientôt répandus sur la table en une nappe étincelante. Ce n'était pas un écrin considérable ; mais quelques-unes des parures étaient vraiment belles. Dorothée prit un collier d'améthystes pour l'attacher au cou de Célie, auquel il s'ajusta comme un bracelet ; ce cercle étroit s'harmonisait bien avec son port de tête, qui rappelait celui de la reine Henriette-Marie, et elle put s'en apercevoir dans la glace.

» — Ce sera charmant avec votre mousseline des Indes ; la croix de perles conviendra pour les toilettes foncées.

» Célie faisait effort pour ne pas rire de joie.—Oh ! Dodo, la croix est à vous.

» — Non, chérie, non ! dit Dorothée indifférente.

» — Je le veux, j'y tiens beaucoup, insista Célie ; vous savez que, même en noir, vous pouvez porter cela.

» — Une croix est la dernière chose dont je ferais un hochet.

» — Alors, balbutia Célie interdite, vous me blâmez donc d'avoir moins de scrupule?

» — Nullement, dit Dorothée avec une petite tape condescendante sur la joue de sa sœur. Les âmes ont chacune leur physionomie comme les visages ; ce qui sied à celle-ci ne convient pas à celle-là.

» — Mais vous pourriez désirer la garder en souvenir de maman.

» — J'ai d'autres souvenirs. Tout cela est à vous, chère petite. Ne discutons pas davantage ; emportez votre bien.

» Célie fut blessée ; il y avait dans cette tolérance puritaine une nuance de hauteur qui équivalait à la

persécution. — Comment puis-je porter des bijoux, si mon aînée n'en a jamais? demanda-t-elle.

» — Ma chère Célie, c'est être trop exigeante que de vouloir me forcer à me faire belle pour vous excuser de l'être. Si je mettais un collier pareil, mon Dieu! il me semblerait faire une pirouette d'opéra... le monde tournerait avec moi.

» Célie avait détaché le collier. — Il serait trop étroit pour vous, c'est vrai, dit-elle encore avec une secrète satisfaction; les colliers ne sont pas ce qu'il vous faut.

» Comme elle ouvrait ensuite l'écrin d'une bague d'émeraude entourée de diamants, le soleil, voilé jusque-là par les nuages, darda un rayon éblouissant sur la table. — Que c'est beau! s'écria Dorothée sous l'influence d'un sentiment nouveau, subit comme le rayon lui-même. N'est-il pas singulier que la couleur nous pénètre ainsi avec la violence du parfum? Voici pourquoi sans doute, ajouta-t-elle aussitôt, les pierres précieuses servent d'emblèmes spirituels dans l'Apocalypse. On dirait, en vérité, des fragments du ciel. Cette émeraude est la plus belle.

» — Et voici le bracelet pareil, dit Célie.

» Dorothée fit glisser la bague à son doigt et le bracelet à son poignet, puis tourna sa main vers la fenêtre, en l'élevant à la hauteur de ses yeux. Elle cherchait à justifier le plaisir qu'elle éprouvait en lui prêtant un caractère mystique.

» — Vous aimeriez ceci, Dorothée? dit Célie, stupéfaite de voir sa sœur montrer quelque faiblesse; elle songeait aussi que les émeraudes l'embelliraient elle-même plus encore que les améthystes peut-être... Mais, tenez, ces agates sont jolies et *sérieuses*.

» — Oui je garderai la bague et le bracelet, dit Dorothée, laissant tomber sa main sur la table. Quand on songe, ajouta-t-elle d'un autre ton, que ce sont de pauvres gens qui trouvent ces choses, qui les taillent!.. — Elle se mit à réfléchir, et Célie à espérer que sa sœur serait conséquente avec elle-même en renonçant à de vains ornements. — Je les garde, répéta Dorothée. Emportez le reste. — Elle reprit son crayon, mais sans écarter les joyaux, les regardant toujours, et se promettant de les avoir souvent auprès d'elle pour réjouir ses yeux.

» — Les porterez-vous dans le monde? demanda Célie curieuse.

» Dorothée lui jeta un regard rapide. — Peut-être, dit-elle avec hauteur; on ne sait jamais jusqu'où l'on peut descendre.

» Célie redevint pourpre et se sentit triste. Elle comprenait que sa sœur était offensée, et n'osait même plus la remercier de ses dons, qu'elle remit dans la boîte. Dorothée, elle aussi, souffrait; tout en dessinant, elle se reprochait certains sentiments et certaines paroles.

» La conscience de Célie lui disait qu'elle n'avait eu aucun tort. Dorothée aurait dû prendre sa part des bijoux ou bien renoncer à tous. — Quant à moi, pensait-elle, je ne crois pas que mes prières soient troublées par le plaisir que j'aurai à porter ce collier. Les opinions personnelles de Dorothée ne sauraient me lier après tout, bien que Dorothée doive être liée par elles; mais Dorothée n'est pas toujours conséquente avec elle-même.

» Elle resta penchée sur sa tapisserie jusqu'à ce que sa sœur l'appelât. — Venez donc voir! Je me

croirai grand architecte, si l'on peut se servir sérieusement de mes cheminées et de mes escaliers.

» Comme Célie examinait le plan, Dorothée appuya sa joue sur son bras d'une façon caressante : elle s'accusait. Célie le comprit et pardonna. Depuis qu'elle pouvait se souvenir, il y avait eu dans la disposition de son esprit à l'égard de sa sœur une certaine dose de malice mêlée à beaucoup de crainte. »

Ces deux jeunes filles, orphelines de bonne heure, ont été élevées d'abord par une famille anglaise, puis par une famille suisse de Lausanne, à qui leur tuteur, un oncle célibataire, les confia, s'imaginant remédier ainsi à leur isolement. Depuis une année à peine elles demeurent à Tipton-Grange auprès de cet oncle, âgé de soixante ans, d'un caractère facile, d'opinions flottantes, avant tout indécis et changeant. Chez lui, l'énergie puritaine héréditaire qui se retrouve intacte dans tous les défauts comme dans toutes les vertus de sa nièce Dorothée, a évidemment dégénéré. L'indifférence avec laquelle il « laisse aller les choses » sur les propriétés de miss Brooke rend celle-ci fort impatiente d'atteindre l'âge où elle pourra disposer des sommes nécessaires aux projets de sa charité. Bien qu'on la considère comme une héritière dans ce pays où les grandes fortunes sont rares, miss Brooke ne se mariera pas aisément. Il y a pour cela deux bonnes raisons : d'une part toutes les vanités la trouvent insensible, de l'autre elle inquiète par son goût des extrêmes et sa ferme volonté de tout régler autour d'elle d'après des principes très personnels. Une jeune fille du monde qui s agenouille au chevet des paysans malades pour prier avec une ferveur digne du temps des apôtres, qui s'impose volontairement des jeûnes et passe

la nuit à lire des livres de théologie, pourra bien, devenue femme, s'éveiller un beau matin, possédée de quelque chimère nouvelle qui lui fasse appliquer ses revenus d'une façon admirable sans doute, mais contraire au goût du mari. Tout le monde craint Dorothée; les paysans eux-mêmes, bien qu'elle soit leur providence, lui préfèrent Célie, dont le caractère aimable se laisse déchiffrer plus aisément que le sien. Cependant ceux qui l'approchent, fussent-ils prévenus, lui trouvent un charme qu'ils ne peuvent concilier avec sa réputation; les hommes la proclament « ensorcelante à cheval », et en effet, le teint et la physionomie animés par le grand air, par l'exercice, elle n'a rien d'une dévote.

Dorothée ne se doute pas de ses avantages extérieurs ; il est touchant de l'entendre exalter au contraire ceux de Célie. Chaque fois qu'un voisin devient assidu, elle décide qu'il est amoureux de Célie ; c'est ainsi qu'elle se méprend tout à fait sur le motif qui amène sans cesse sir James Chettam chez son oncle. Comment croire qu'il vienne pour elle? et qu'aurait-elle à dire à un gentilhomme campagnard, grand chasseur, fût-il jeune, fût-il beau, fût-il aimable? Le bonheur à ses yeux serait d'épouser un homme digne, par son âge et son mérite, d'être pour elle une sorte de père et capable de lui enseigner l'hébreu au besoin, — Milton aveugle ou le vertueux Hooker. Elle ne rencontre ni l'un ni l'autre, elle tombe sur le révérend Edouard Casaubon, propriétaire du manoir voisin de Lowick et cité par tout le comté comme un savant de premier ordre. Depuis bien des années, dit-on, il prépare les matériaux d'un grand ouvrage d'histoire religieuse dont la publica-

tion doit affirmer des points de vue nouveaux. L'éclat de sa fortune rejaillit sur sa piété ; son nom impose à tous sans qu'on sache bien pourquoi. Nous l'apercevons une première fois à dîner chez M. Brooke. Il a des cheveux gris de fer, les yeux caves, la taille grêle. Quelle différence avec le teint fleuri et les favoris opulents de sir James ! Sa manière de parler précise et dogmatique contraste avec les commérages sans consistance du bon M. Brooke, et cela suffit pour séduire Dorothée ; elle se laisse prendre à ses doctes discours accompagnés d'un mouvement régulier de la tête et d'un clignement de paupières.

» — Que M. Casaubon est donc laid! dit Célie après le dîner.

» — C'est, répond sa sœur, un des hommes les plus distingués que j'aie vus; il ressemble aux portraits de Locke.

» — Locke avait-il aussi les deux verrues ?

» — Je suppose que oui... Aux yeux de certaines gens, il devait avoir des verrues.

» — M. Casaubon est si jaune !

» — Vous préférez peut-être qu'un homme ait le teint d'un cochon de lait?

» — Dodo!.. je ne vous ai jamais entendue faire de comparaisons aussi risquées !

» — C'est que je n'en ai pas encore eu l'occasion ; ma comparaison est juste.

» — Savez-vous, Dodo, qu'on croirait presque que vous vous emportez?

» — Il est si douloureux de vous voir considérer un être humain comme s'il ne s'agissait que de l'animal et du vêtement, sans tenir compte de la grande âme que peut refléter un visage d'homme !

» — M. Casaubon aurait une grande âme?

» — Je le crois, dit sincèrement Dorothée. Tout ce que je vois de lui est en harmonie avec sa remarquable brochure sur la *Cosmologie biblique*.

» — Il parle si peu!

» — Il n'a personne à qui parler. »

Célie pensa : — Elle méprise donc bien sir James Chettam? Alors elle ne voudra pas de lui. — Et Célie trouva que c'était dommage. Elle ne s'était jamais trompée sur les intentions de sir James; parfois elle avait craint, il est vrai, que Dorothée ne rendît pas heureux un mari qui n'eût point sa manière de voir; si elle eût osé se l'avouer, sa sœur lui paraissait trop religieuse pour la simple vie conjugale. Les principes et les scrupules lui faisaient l'effet d'autant d'aiguilles sur lesquelles on tremble de marcher ou de s'asseoir, et Célie avait bien raison; mais il est évident que l'auteur lui trouve un jugement court et borné.

Au moment même où M. Casaubon pèse les considérations qui le décideront peut-être à demander la main de miss Brooke, miss Brooke énumère dans son esprit toutes celles qui doivent l'encourager à la lui accorder. Elle écoute avec respect ses vagues confidences sur la nature du grand ouvrage dans lequel il a entrepris de prouver que tous les mythes et toutes les superstitions du monde entier ne sont, depuis les âges les plus reculés que des réminiscences corrompues d'une tradition originellement révélée; elle est captivée par la grandeur apparente de ses conceptions, flattée qu'il lui parle comme à un collègue, car M. Casaubon n'a pas deux manières d'exprimer sa pensée : tout ce qu'il dit ressemble à ces inscriptions clouées à une porte de musée qui ouvre sur les trésors du passé; à peine daigne-t-il, lorsqu'il lui arrive

de citer une phrase grecque ou latine, la traduire ensuite. Pour Dorothée, il représente un Bossuet vivant capable de réconcilier la science avec la dévotion et de réunir les gloires du saint et du docteur.

—Mes idées, se dit-elle en causant avec lui, mes sentiments, le peu d'expérience que j'ai tout ce qui chez moi forme un mince filet spirituel existe chez lui à l'état d'océan ; mais c'est la même eau, nous pensons de même.

De son côté M. Casaubon s'attache à faire parler Dorothée ; en la regardant, son visage ridé s'éclaire d'un rayon pareil à ceux du soleil d'hiver. Il lui avoue un jour qu'il sent l'inconvénient de la solitude, et qu'il lui semble que la présence de la jeunesse doit donner du charme aux sérieux labeurs de l'âge mûr. C'est bien un prélude de déclaration, car jamais cet homme grave ne hasarde le moindre mot sans en avoir pesé les conséquences, pas plus qu'il ne revient sur aucune communication une fois faite. Pour affirmer des sentimens exprimés le 2 octobre par exemple, il se bornerait à mentionner la date, jugeant de la mémoire des autres d'après la sienne, qui est un dictionnaire. L'envoi de certaine brochure sur la primitive église, enrichie de notes marginales de la main de l'auteur, est promptement suivi d'une lettre dans laquelle M. Casaubon s'offre avec mille cérémonies et circonlocutions pédantesques à être le gardien terrestre de la félicité de cette femme belle et ardente, plus jeune que lui de près de trente ans. Son offre ridicule ouvre le ciel à la pauvre enthousiaste. Comme un néophyte prêt à franchir le suprême degré d'initiation, elle verse des larmes d'extase : enfin elle va donc pouvoir approfondir ce qui lui semble être le bien, échanger une sujétion puérile à sa propre igno-

rance contre la liberté de la soumission volontaire à un guide digne de la conduire sur les hauteurs, apprendre tout de lui!.. C'est décidément un directeur de conscience que cherche la sainte Thérèse de Middlemarch, mais jamais dévote jusque-là n'avait songé à faire de son confesseur un mari.

Cette aberration nous touche d'autant moins qu'elle pourrait, si bon lui semblait, mettre à exécution ses idées philanthropiques en épousant l'honnête et joyeux sir James : celui-ci, pour lui plaire, s'est associé à un rêve dont elle se berce, un rêve digne d'Oberlin : embellir la vie des pauvres. Il fait construire sur ses terres des chaumières dont Dorothée a tracé le plan, et s'imagine, parce qu'elle lui en sait gré, s'assurer des droits sur son cœur; mais cette espérance présomptueuse inspire à miss Brooke, lorsqu'elle s'en aperçoit, plus de mépris encore pour les sentiments mesquins, égoïstes et intéressés de la société qui l'entoure. Personne n'est donc capable de la comprendre, personne, sauf M. Casaubon! Elle entre dans l'état de mariage comme elle entrerait au couvent, avec une religieuse exaltation pour les devoirs austères qu'il comporte; en vain M. Brooke lui fait observer qu'elle épouse un homme déjà vieux, d'humeur taciturne et d'une faible santé, en vain Célie s'afflige, en vain le voisinage se montre scandalisé. Dorothée reste insensible à tout, même à la douleur de sir James, douleur mâle et contenue, tempérée par le dégoût que lui inspire la préférence d'une fille de vingt ans pour un rat de bibliothèque momifié.

» — L'ombre d'un homme! regardez ses jambes! dit-il à son amie madame Cadwallader, type original de demoisellè noble descendue des splen-

deurs de son arbre généalogique dans la pauvreté d'un presbytère de campagne, où elle est restée grande dame, toujours armée de son franc parler. Il n'a pas de sang dans les veines.

» — Non, quelqu'un en a examiné une goutte au microscope et n'a vu que virgules et parenthèses, dit la spirituelle femme du recteur. Puisse-t-elle ne pas se repentir de sa prise d'habit! » Puis, finement elle insinue que la petite Célie vaut mille fois mieux que ces modèles de vertu qui en savent plus long que le recteur et le curé ensemble, et qu'en faisant la cour à l'aînée sir James a peut-être, sans le vouloir, séduit la cadette.

Or le digne jeune homme n'est point, Dieu merci! de ces gens qui soupirent éternellement après l'impossible, pour qui la plus belle fleur est celle que la nature a placée hors de leur portée. On peut dès lors espérer qu'il se laissera consoler par les grâces modestes de Célie, et on en est bien aise, car ces deux personnages sont les seuls qui jusqu'ici ne déplaisent pas. Pourtant, et c'est en cela qu'éclate le talent d'analyse de George Eliot, malgré la sympathie absente, une sorte d'intérêt nous attache aux caractères principaux, creusés avec art dans leurs replis les plus désagréables. Certes nous n'aimons guère cette puritaine à passions latentes qu'on nous représente prosternée métaphoriquement aux pieds de son futur époux comme devant un pape protestant; nous aimons moins encore ce faux savant entêté de lui-même, qui a besoin de se rappeler tous les passages classiques qu'il a lus pour estimer ce que vaut l'amour d'une belle jeune fille à qui, durant les courtes semaines des fiançailles, il apprend à lire le grec! Cette union contre nature révolte tous les senti-

ments; mais enfin, puisqu'elle est consommée, nous avons hâte de connaître les déceptions qu'elle entraînera. George Eliot dédaigne de satisfaire notre impatience; interrompant la dissection qui nous rendait attentifs, l'opérateur applique son scalpel à d'autres sujets absolument indifférents, tandis que le couple mal assorti voyage sur la route d'Italie.

Dans les réunions qui ont précédé ce mariage, le lecteur a fait connaissance avec une partie de la société de Middlemarch, la ville voisine. M. Lydgate entre autres, le nouveau médecin, a été présenté à miss Brooke, qu'il trouve, malgré son grand esprit et son indiscutable beauté, très différente de l'idéal qu'il s'est formé de la femme. Selon lui, la femme doit être tout simplement assez aimable pour produire sur les sens l'effet d'une musique exquise, et miss Rosamond Vincy, la fille du maire, dont il est amoureux sans bien le savoir encore, lui paraît seule posséder le vrai charme mélodique. Au fait, peu nous importent l'idéal de M. Lydgate et son opinion de miss Brooke, bien que le romancier ait soin de nous dire que « quiconque observe la convergence furtive des destinées humaines, sait voir une lente préparation d'effets se produisant d'une vie à une autre et formant un contraste ironique avec le regard indifférent ou glacé que nous laissons tomber sur notre voisin inconnu. » Cela serait juste, si chacune des figures évoquées avec plus ou moins de relief devait concourir à l'effet général; mais on pourrait sans inconvénient au contraire supprimer ce second roman qui vient se greffer sur le premier. Quelques lignes par exemple suffiraient à nous faire connaître le jeune docteur intelligent, pauvre et ambitieux, partagé entre l'amour de la science et l'amour plus

noble encore des êtres souffrants, cet ardent pionnier des régions inexplorées (nous sommes en 1829) de la pathologie.

Guérir et *trouver*, faire à la fois son humble devoir à Middlemarch et quelque grande œuvre pour le monde, voilà le but de Lydgate, voilà tout ce qu'il est essentiel de savoir sur son compte ; mais George Eliot ne l'entend pas ainsi. Nous avons à subir un long chapitre de détails sur les préjugés de sa famille, le développement de sa vocation médicale, sa vie d'étudiant à Londres, à Édimbourg, à Paris enfin, où il rencontra une actrice de mélodrame qui fit de lui un homme désillusionné. Il est désormais incapable de considérer la femme autrement qu'au point de vue scientifique, comme un être gracieux, à peine responsable, dont le rôle est de nous égayer par ses gazouillements et de nous réchauffer à la douce flamme de son regard bleu, quelque chose de plus qu'un oiseau ou une fleur, tenant d'ailleurs de tous les deux ; en outre la beauté blonde paraît à Lydgate devoir être vertueuse par tempérament, n'étant évidemment moulée que pour des jouissances délicates. Si la science lui permettait de songer au mariage, il choisirait Rosamond.

De son côté, la coquette de Middlemarch, pénétrée de mépris pour les jeunes indigènes, tous amoureux d'elle, cela va sans dire, attend impatiemment l'heure où se déclarera cet homme, qui a le mérite d'être étranger à sa province, bien né, bien apparenté, bien élevé, cet homme supérieur enfin dont il serait amusant de faire un esclave. Rosamond se sent de force à conquérir ; elle a, dans la meilleure pension du comté, appris tout ce qui compose l'éducation parachevée d'une demoiselle, y compris l'art de monter en voiture,

et ses talents variés émerveillent jusqu'à l'éblouissement son père le manufacturier, sa mère surtout, fille d'un aubergiste, brave femme un peu folle, qui met son orgueil dans les allures de *gentleman* d'un fils élégant et paresseux, le jeune Fred.

Il faut dire que Fred Vincy compte sur l'héritage de l'oncle Featherstone, et nous voici bon gré mal gré initiés aux manies et aux boutades misanthropiques de ce vieux renard podagre presque mourant, autour duquel s'abattent, comme autant de bêtes de proie, les membres de sa nombreuse famille. Il fait retomber la mauvaise humeur qu'il en ressent sur une jeune fille pauvre, Mary Garth, la gardienne attentive et désintéressée de sa maison. Un penchant qui n'a pu naître que du contraste absolu de leurs caractères rapproche le prodigue Vincy de cette personne honnête, positive, intègre jusqu'au scrupule, franche jusqu'à la rudesse, sans fortune et sans beauté ; mais Mary se trouverait déshonorée d'épouser un oisif qui dépense aux courses et au billard plus qu'il ne possède. Par excès de probité, elle éloigne de lui l'héritage qu'il attend.

Leurs conversations, où la morale tient victorieusement tête à l'amour piqué, les querelles de famille entre le banquier Bulstrode, type de dévot hypocrite et dominateur, et son beau-frère, le vieux Vincy, les intrigues ourdies par ce banquier pharisien contre le vicaire de Saint-Botolph, Camdèn Farebrother, qui a le tort de s'occuper de métaphysique et d'histoire naturelle au lieu de s'en tenir à prêcher quelques vieilles vérités solides, ce qui lui fait perdre la place de chapelain de l'hôpital, — des questions de votes, de conseils d'administration, de rivalités électorales, des commérages de petite ville au milieu desquels Lydgate se

trouve pris et comme étouffé malgré sa volonté énergique de n'y entrer pour rien, des hors-d'œuvre en un mot remplissent la seconde partie de *Middlemarch*. On y rencontre de curieuses peintures de mœurs et de caractères, marquées au sceau de cette qualité si anglaise que le mot même ne peut se traduire, la *quaintness*, mélange d'esprit, de grâce bizarre et d'originalité ; cependant ces hors-d'œuvre font ressortir une fois de plus l'erreur d'un système qui consiste à reproduire chaque épisode qui survient, chaque figure qui passe, avec une précision photographique pour ainsi dire. La meilleure photographie, quelque nette, quelque lumineuse qu'elle soit, restera toujours inférieure au tableau composé avec le souci de l'ensemble, de l'unité.

Si l auteur avait supprimé les personnages secondaires qui ne se rattachent pas à l'action principale, le roman serait réduit de moitié, car la plupart des citoyens de Middlemarch ne semblent intervenir que pour laisser au couple Casaubon le temps d'arriver à Rome, où nous le retrouvons en plein désenchantement, comme il était aisé de le prévoir.

La pauvre Dorothée s'obstine encore à croire que le sentiment de tristesse qui l'accable vient de sa propre pauvreté spirituelle, mais elle est malheureuse, et elle s'en rend compte trop clairement après quelques semaines de ce qu'on est convenu d'appeler la lune de miel, consacrées à visiter l'une des plus intéressantes villes du monde. L'enthousiasme qui l'avait jetée dans ce mariage absurde s'allumait à l'espérance de soulager en partie M. Casaubon du poids de son travail et de mêler quelques fils d'or à la trame sombre de sa vie ; hélas ! M. Casaubon est aussi tristement préoccupé pour le moins que par le passé. Rien de ce qui

passionne le commun des mortels n'arrive même à le distraire. Lorsqu'il dit à sa femme devant un tableau : — Tenez-vous à rester encore ? je resterai, si bon vous semble; — quand il lui explique froidement les beautés de la *Farnésine* en mêlant à un jugement banal sur Raphaël, qu'il ne voit que par les yeux des connaisseurs, sa dédaigneuse appréciation de la fable de Psyché, qui doit être l'invention romanesque d'une période littéraire plutôt qu'un mythe original, elle sent qu'il a hâte de retourner seul au Vatican poursuivre la stérile recherche de sa clé des mythologies. Seule, de son côté, escortée d'une femme de chambre et d'un courrier, elle erre mélancolique dans les églises, les musées, en songeant aux maussades soirées passées dans la société de son mari, et en s'affligeant de la froideur mêlée de gêne avec laquelle il repousse l'aide qu'elle lui offre, comme si elle prétendait devenir, non pas son secrétaire dévoué, mais plutôt quelque espion malveillant. Le vieux Casaubon commence à se douter parfois en effet que l'objet de ses travaux soutiendrait difficilement la critique, et Dorothée dans ces moments-là est moins sa femme qu'une personnification importune du monde ennemi qui entoure tout auteur mal apprécié.

Un jour que le choc de cette méfiance d'une part et d'une bonne volonté apparemment indiscrète de l'autre a produit entre les deux époux une première discussion assez vive, Dorothée rencontre à l'improviste dans les galeries du Vatican, auprès de *l'Ariane couchée,* avec laquelle sa beauté spiritualisée forme une vivante antithèse, un parent pauvre de Casaubon dont elle a entrevu avant son mariage la jeune et sympathique figure. D'abord Will Ladislaw jugeait assez

sévèrement Dorothée, n'admettant pas qu'une femme capable d'épouser Casaubon pût être rien de mieux qu'une pédante désagréable. Malgré les services signalés que lui a rendus son cousin, ou même à cause de ces services, car la hauteur et la sécheresse avec lesquelles on nous oblige peuvent rendre la reconnaissance un fardeau, Will Ladislaw déteste Casaubon, qui le tient aussi en profond dédain. Pour le faux savant qui a usé sa vie au travail préparatoire d'une œuvre impossible, l'imagination poétique de Will, son esprit vif jusqu'à la turbulence, son tempéramment avide d'aventures, doivent être autant de signes de frivolité. Le voyant rebelle au choix d'une carrière sous prétexte qu'il est apte à plusieurs et qu'il veut tout connaître avant de se fixer, Casaubon s'est résigné de mauvaise grâce à subvenir encore aux dépenses d'une année de voyages, il a mis ce Pégase en révolte contre son joug à l'épreuve de la liberté. Sa surprise lorsqu'il le retrouve en Italie, où il s'occupe provisoirement de peinture, est sans aucun mélange de plaisir ; quant à Will Ladislaw, il abjure vite d'injustes préventions contre Dorothée. Après une première conversation, il s'étonne, il est ému de sa simplicité presque enfantine sous certains rapports, des éclairs de sensibilité qui lui échappent, et il conclut qu'elle a dû faire de ce mariage odieux quelque étrange roman, qu'elle a été trompée par sa propre candeur. Ah ! si M. Casaubon n'était qu'un dragon qui eût emporté cet ange dans sa caverne par violence et sans formalités légales, quel devoir sacré ce serait d'arracher Dorothée à de pareilles griffes ! Par malheur, M. Casaubon est quelque chose de bien autrement intraitable qu'un dragon ; c'est un bienfaiteur appuyé sur les droits que lui donne la so-

ciété. Will ne peut même insinuer ce qu'il pense de la vanité de son œuvre sans se montrer ingrat ; du moins se dédommage-t-il de tant de contrainte en faisant des visites fréquentes à Dorothée, toujours seule chez elle. L'abandon où elle vit indigne le jeune homme et l'enchante à la fois ; il en veut au mari de délaisser ainsi cette charmante créature pour s'en aller à la chasse de futilités vermoulues, et en même temps quel bonheur de pouvoir causer sans témoins ! — Souvent les questions d'art les amènent à traiter des questions de sentiment.

» — Je crains, dit Will, que vous ne jugiez l'art en hérétique. Comment cela se fait-il ? Je vous aurais crue sensible à la beauté partout où elle se trouve.

» — Je suppose que je manque d'intelligence pour bien des choses, répondit simplement Dorothée ; j'aimerais rendre belle la vie de tout le monde, et cette immense dépense d'art qui semble faite pour ainsi dire en dehors de la vie, sans la rendre meilleure pour le grand nombre, me désole. Ma jouissance, de quelque nature qu'elle soit, est toujours gâtée quand je songe qu'elle est refusée à d'autres.

» — J'appelle cela le fanatisme de la sympathie, répliqua impétueusement Will. Vous pourriez en dire autant de toute poésie, de toute délicatesse. Si vous poussiez jusqu'au bout ce raisonnement, vous devriez être malheureuse de votre propre bonté, devenir mauvaise afin de n'avoir d'avantages sur personne. La meilleure piété est de jouir quand on le peut ; on fait alors son possible pour assurer à ce bas monde la réputation d'être une planète agréable... Je vous soupçonne d'avoir une idée fausse des vertus de la misère et d'aspirer à faire de votre vie un martyre...

» — Vous vous trompez. Je ne suis pas triste... Je ne suis jamais malheureuse longtemps de suite. Je suis violente et méchante, j'éclate, et puis tout redevient glorieux. Je ne puis m'empêcher de croire en aveugle au sublime. Ici je jouirais de l'art volontiers; hélas! il y a tant de beautés que je ne m'explique pas et qui me semblent être plutôt une consécration de la laideur! Comme peinture, comme sculpture, c'est merveilleux peut-être; mais le sentiment est souvent bas et brutal... Çà et là je sens que quelque chose de noble s'empare de mon admiration, quelque chose que je pourrais comparer aux montagnes albaines ou au coucher du soleil sur le Pincio; cela me fait regretter encore plus de trouver si peu de cette perfection dans les œuvres qui ont coûté aux hommes tant de travail.

» — Bien entendu, il y a nombre de médiocrités : les choses rares ont besoin de ce sol pour y croître.

— Oh Dieu! dit Dorothée, reprenant le cours ordinaire de ses réflexions tristes, je vois qu'il doit être très difficile de faire rien de bon. J'ai souvent pensé, depuis que je suis à Rome, que la plupart de nos existences seraient plus laides et plus mauvaises que de laides et de mauvaises peintures, si elles pouvaient s'accrocher aux murs...

» — Vous êtes jeune, et vous parlez, comme si vous ignoriez la jeunesse! dit Will en secouant la tête par un mouvement rapide qui lui était familier. C'est monstrueux!... Vous avez été élevée dans ces principes atroces qui, pareils au Minotaure, choisissent les plus parfaites entre les femmes pour les dévorer!... et maintenant vous irez vous enfermer dans cette prison de Lowick...

J'aimerais mieux ne vous avoir jamais vue que de penser à vous avec cette perspective d'avenir. »

Will craignit d'être allé trop loin ; mais le ton de regret irrité qu'il avait pris exprimait tant de bonté que Dorothée répondit en souriant avec une émotion inconnue de reconnaissance : « — Vous n'aimiez pas Lowick, ayant attaché votre cœur à un genre de vie tout différent ; Lowick est la maison de mon choix. »

Will ne sut que dire, car il ne pouvait répondre qu'il était prêt à mourir pour elle. Le respect l'arrête toujours avant la scène de passion que l'on attend inutilement d'un bout à l'autre de ce roman.

Sans se rendre compte de l'adoration qu'elle inspire, Dorothée prend plaisir à consulter sur toutes choses le goût de son nouvel ami, qui lui prouve que le sentiment de l'art peut s'acquérir en grande partie ; elle est touchée surtout de l'affection que Will lui témoigne, à elle qui avait jusque-là tant donné pour recevoir si peu. Elle s'intéresse à sa vocation indécise, l'aide à la chercher, l'encourage maternellement ; peut-être est-elle frappée à son insu du contraste de cette brillante, franche et fougueuse jeunesse avec la caducité précoce de M. Casaubon. La première impression, en apercevant Will, est celle que fait éprouver un rayon de soleil ; ses traits mobiles semblent se transformer à tous moments sous le coup de baguette d'Ariel, et sa chevelure secouer une lumière que l'on peut prendre pour l'auréole même du génie. M. Casaubon ne se dissimule aucun des avantages de son petit cousin, et, tout en les jugeant frivoles, il en est jaloux, ce qui le rend plus maussade et plus sombre, car il a trop d'orgueil pour trahir autrement cette jalousie qu'il n'a pas épuisée tout entière en rivalités scientifiques, cette ja-

lousie qui n'est au fond qu'une des formes de l'égoïsme souffrant. George Eliot en fait l'objet d'une curieuse étude psychologique, à laquelle nous sommes arrachés par le brusque changement de décor qui nous ramène à Middlemarch, au milieu de la famille Vincy.

Un critique des plus autorisés parmi ses compatriotes a complimenté l'auteur de *Middlemarch* d'avoir fait de chaque volume un ouvrage complet. Nous ne contredirons pas cette assertion, mais nous la tournerons en blâme : l'intérêt, divisé entre deux sujets étrangers l'un à l'autre, s'alanguit et finit par s'éteindre. Aussi est-on soulagé en apprenant que l'affection dont est atteint M. Casaubon a chance de se terminer par une mort prochaine. Sans cela, Dorothée succomberait elle-même de lassitude et de tristesse dans ce manoir de Lowick, où elle essaie de donner le change à son activité en copiant du latin sous l'œil inquiet et méfiant de son désagréable mari. Souvent, il est vrai, elle quitte la bibliothèque pour un petit boudoir fantastiquement meublé de tapisseries verdâtres où, parmi d'autres portraits, se trouve la miniature de la grand'-mère de Will Ladislaw, femme résolue et passionnée qu'une mésalliance a brouillée avec les siens. Entre ce portrait et Dorothée s'établit une sorte d'intimité étrange : devant lui, elle rêve, elle parle comme s'il pouvait l'entendre, et les contours, prenant plus de fermeté, le regard plus de feu, lui rappellent l'aimable visage de Will. Un matin tombent dans cet intérieur glacé deux lettres du jeune homme. L'une est adressée à Dorothée, l'autre annonce à M. Casaubon l'honnête intention de vivre désormais de son travail en Angleterre, où il va revenir. De ces nouvelles, Do-

rothée ressent une joie secrète, aussitôt troublée par le refus formel du mari de recevoir la visite que promet Will, et surtout par le ton d'humeur, d'autorité, avec lequel il signifie sa volonté de se tenir désormais à l'abri des fâcheux.

Quelques minutes plus tard, M. Casaubon est frappé d'une attaque d'apoplexie. Alors la pauvre femme est réellement touchante par l'abnégation et l'oubli d'elle-même ; elle se consacre tout entière à des soins incessants, que ne récompense ni gratitude ni tendresse. M. Casaubon n'ignore pas qu'il est condamné par la science, et la crainte de n'avoir pas le temps d'achever la tâche qu'il s'est imposée se mêle à une amère méfiance de l'affection de sa femme. Par une bizarrerie nouvelle, c'est sur lui que l'auteur prétend concentrer l'intérêt ; il proteste contre la disposition générale à plaindre d'abord les jeunes gens. Malgré les paupières clignotantes et les verrues qui choquent Célie, malgré la faiblesse musculaire que méprise sir James, Casaubon est affamé de bonheur comme le reste des hommes, et le bonheur le fuit. Il a cru le saisir le jour où la Providence lui a donné une compagne vertueuse, modeste, bien élevée, — jeune et belle par surcroît ; mais à défaut d'un corps robuste une âme enthousiaste nous est nécessaire pour connaître la joie intense. Outre les déceptions, il a des scrupules de plus d'une sorte, lui qui tient avant tout à passer pour irréprochable : les brochures qu'il a détachées de l'ensemble de son œuvre, toujours à l'état de projet, ont eu un succès médiocre ; il soupçonne l'archidiacre de ne pas les avoir lues, il reste dans un doute pénible sur ce qu'en pensent les grands esprits qui font loi, et garde la conviction qu'un de

ses anciens amis a écrit tel compte rendu dénigrant qui demeure enfermé dans un tiroir secret de son bureau et dans un coin sombre de sa mémoire. Avec la foi dans ses propres œuvres, la foi religieuse de Casaubon s'affaiblit, comme si l'espérance chrétienne en l'immortalité de l'âme dépendait de l'immortalité de *la Clef des mythologies*. Le mariage, de même que la religion et la science, est, hélas! pour lui une obligation extérieure qui ne le satisfait ni ne le console; plus il avance dans la vie conjugale, plus l'idée fixe de remplir ses devoirs domine tout le reste. En vain George Eliot fait dépense de logique et, au besoin, de paradoxe pour nous attendrir sur l'angoisse d'un homme qui demeure toujours ambitieux et timide, consciencieux et myope, qui ne sent jamais naître de ses aspirations une pensée, une passion, un acte énergiques, — malheur d'autant plus complet qu'il se dérobe à la pitié et qu'il craint par-dessus tout d'être deviné; — nous n'avons point de sympathie pour cette personnalité mesquine, irritable, impuissante, qui envie la gloire et la félicité sans mériter l'une et sans être capable de goûter l'autre. Cependant le désespoir qu'après de longs mois d'abnégation et de lutte sa mort inspire à Dorothée s'explique à la rigueur, car il est causé par le remords, — le remords d'avoir éludé une promesse solennelle qu'il exigeait d'elle.

— Promettez-moi, a-t-il dit une nuit, promettez-moi d'obéir, si vous devenez veuve, à ce qui est mon désir formel. — Et Dorothée a demandé jusqu'au lendemain pour réfléchir, tremblant sans doute qu'il ne lui imposât de rassembler et de publier les éléments épars qui forment la prétendue *clef des mythologies*, car elle ne doit rien entrevoir de pis que de continuer à vivre

parmi ces ruines et ces ténèbres inextricables. Le lendemain, lorsqu'elle s'est résignée à engager son avenir malgré tout, M. Casaubon n'est plus, et, loin d'éprouver quelque soulagement d'être délivrée du fardeau de ce serment mystérieux, elle se reproche de lui avoir refusé une dernière satisfaction. Il ne faut rien moins que l'ouverture du testament pour arrêter ses larmes : Casaubon, par un codicille imprévu, retire tous ses biens à sa veuve dans le cas où elle épouserait Will Ladislaw !

Cette clause, expression d'un soupçon injurieux, révolte tout le monde et en particulier sir James, qui a eu le bon sens de devenir l'heureux époux de Célie, mais sans abjurer pour sa belle-sœur une admiration chevaleresque. Que Dorothée ait jamais songé au jeune Ladislaw, sir James rougirait de l'admettre ; mais que Ladislaw soit amoureux en effet, c'est autre chose. Il faut, selon lui, que M. Brooke, qui, dans l'intérêt des élections qu'il brigue, s'est attaché ce jeune homme, retire de ses mains un journal libéral qu'il dirige à merveille, se prive de l'appui de son double talent d'écrivain et d'orateur, l'éloigne enfin sans tarder, quitte à ne jamais parvenir au parlement. La réputation de madame Casaubon l'exige. Tandis que M. Brooke hésite, Dorothée cherche à se ressaisir dans le chaos où flotte son âme effrayée ; la révélation qui est venue la frapper à l'improviste a eu pour résultat immédiat de changer l'aspect de toutes choses, elle ne voit, ne sent plus rien de la même façon ; elle se défend à la fois contre la violente aversion que lui inspire celui qui a eu des secrets pour elle, des secrets aussi amers, aussi offensants, et contre l'attrait non moins violent qui la rapproche tout à coup de Will

Ladislaw. Jamais elle n'avait admis auparavant qu'ils pussent un jour être l'un à l'autre ; mais l'idée que son mari a pu redouter une pareille union la trouble étrangement. Le mari, triste et souffrant, n'est plus là pour solliciter sa pitié ; son orgueil se révolte, et son cœur parle plus haut qu'elle ne le voudrait, il est même oppressé d'une singulière angoisse lorsqu'on lui apprend que Will est devenu l'hôte assidu de Lydgate, qui dans l'intervalle a épousé Rosamond et qui a déjà lieu de s'en repentir.

Plus coquette, plus égoïste, plus éprise d'elle-même que jamais, Rosamond blâme son mari de passer à l'hôpital le temps qu'il ne consacre pas à des expériences au microscope; elle lui reproche sans cesse, dans son langage puéril et enfantin, d'aimer ces vilaines choses plus qu'elle. Son goût effréné pour la toilette et le luxe est cause que le pauvre savant succombe sous le poids de ces tracas d'argent, qui finissent par étouffer toute préoccupation plus noble; mais peu importe à Rosamond : elle ne songe qu'à faire des conquêtes du haut de ce trône du mariage, au pied duquel le mari lui-même n'est qu'un sujet soumis. Son adorateur préféré est pour le moment Will Ladislaw; elle prend sa galanterie hyperbolique et à demi moqueuse pour le langage de la passion, et lui s'efforce d'oublier, en badinant avec cette femme légère, l'amour sans espoir qui remplit son cœur. Il sait trop qu'il doit fuir Dorothée; la précaution prise par M. Casaubon est faite pour les séparer plus que jamais. Leurs adieux, au moment où il souffre de s'éloigner, où elle brûle de le retenir, forment une des meilleures scènes de ce roman, qui abonde en beautés noyées dans des torrents d'ennui.

« — J'avais écrit... pour demander la permission de vous voir, dit Will, s'asseyant en face d'elle. Je pars, et je ne pouvais le faire sans vous parler encore une fois.

« — Je croyais que nous nous étions dit adieu quand vous êtes venu à Lowick, il y a déjà bien des semaines. Vous pensiez partir alors, répliqua Dorothée, dont la voix tremblait un peu.

« — Oui, mais j'ignorais alors bien des choses que je sais maintenant, des choses qui ont changé mes pensées d'avenir. Quand je vous ai vue, mon rêve était de pouvoir revenir un jour ou l'autre. Je ne crois pas maintenant revenir jamais. — Il se tut un instant.

« — Et vous désirez m'en confier les raisons? demanda timidement Dorothée.

« — Oui, dit Will avec impétuosité, secouant la tête et détournant d'elle son regard plein de colère; je dois le désirer, cela va sans dire. J'ai été grossièrement insulté à vos yeux, aux yeux de tous. Je veux que vous sachiez bien qu'en aucune circonstance je ne me serais abaissé,... qu'en aucune circonstance je n'aurais donné au monde le droit de dire que je recherchais de l'argent, sous prétexte de rechercher autre chose ; nulle autre sauvegarde n'était nécessaire contre moi, la sauvegarde de la richesse suffisait! »

En prononçant ces mots, Will se leva pour s'en aller, il ne savait où, mais ce fut vers la fenêtre la plus proche, qui se trouvait ouverte; — un jour de l'année précédente, lui et Dorothée s'y étaient appuyés pour causer. — Tout le cœur de la jeune femme sympathisait avec l'indignation de Will, et, tandis qu'elle souhaitait le plus de lui persuader qu'elle ne

l'avait jamais méconnu, il se détournait d'elle comme si elle eût fait partie du monde injuste et hostile.

« — Il serait bien mal à vous de supposer que je vous eusse jamais cru capable de bassesse, dit-elle. Imaginez-vous donc que j'aie douté de vous ? — Ils perdirent les dernières minutes qu'ils avaient à passer ensemble dans un silence douloureux. Que pouvait-elle dire, puisqu'elle n'avait le droit de lui offrir aucun secours, puisqu'elle se voyait forcée de garder l'argent qui eût dû être à lui, puisque aujourd'hui il ne semblait plus lui témoigner la confiance ni l'affection d'autrefois ?

« Will se rapprocha. — Il faut que je parte.

« — Que ferez-vous dans la vie ? Vos intentions sont-elles restées ce qu'elles étaient quand nous nous sommes dit adieu une première fois ?

« — Oui, répondit Will d'un ton qui semblait écarter le sujet. Je travaillerai à la première chose qui s'offrira. On doit prendre, je suppose, l'habitude d'agir sans bonheur ni espérance.

« — Oh ! quelles tristes paroles ! dit Dorothée avec une dangereuse disposition à sangloter ; mais, s'efforçant de sourire, elle reprit : — Nous reconnaissions dans le temps que nous avions l'un et l'autre l'habitude d'employer des expressions trop fortes.

« — Ce n'est pas le cas pour moi en ce moment, dit Will, s'adossant à l'angle du mur. Il y a certaines émotions qu'un homme ne peut éprouver qu'une fois, et il sent après que ce qu'il y a de meilleur dans la vie est passé. Cette expérience, je l'ai subie bien jeune, voilà tout. Ce que je désire plus que je ne pourrai jamais rien désirer au monde m'est absolument défendu, non pas seulement parce que c'est

hors de ma portée, mais défendu par mon propre orgueil, par l'honneur, par tout ce qui fait que j'ai quelque respect pour moi-même. Désormais il me faudra continuer de vivre comme un homme qui dans l'extase a entrevu le ciel. »

Will se sentait en contradiction avec lui-même et se blâmait de parler si clairement. Est-ce donc parler d'amour à une femme que de déclarer qu'on ne lui en parlera jamais?

L'esprit de Dorothée cependant remontait dans le passé à la poursuite d'une autre vision que la sienne. La pensée qu'elle pouvait être ce que Will désirait le plus palpita en elle l'espace d'une seconde, puis le doute vint, le souvenir du peu de temps qu'ils avaient vécu ensemble s'effaça devant la pensée de l'intimité bien autrement longue et complète qui avait dû exister entre Will et Rosamond : tout ce qu'il avait dit se rapportait probablement à cette femme. Elle restait rêveuse, tandis que sous ses yeux baissés se succédaient des images innombrables dont chacune lui apportait la pénible certitude que Will avait fait allusion à madame Lydgate. Will ne s'étonnait pas du silence ; son esprit était tumultueusement occupé d'autre part ; il comptait follement que quelque chose surviendrait pour empêcher leur séparation, quelque miracle... Enfin, Dorothée levait les yeux et allait parler quand un valet de pied annonça que les chevaux étaient prêts. Aussitôt que la porte fut refermée : « — Après-demain, dit Will, j'aurai quitté Middlemarch.

« — Vous avez bien agi en tout, répliqua Dorothée à voix basse, car son cœur était si serré qu'elle parlait avec peine. Elle lui tendit la main, qu'il tint un

instant sans répondre ; puis réprimant un soupir : — Je n'ai jamais été injuste envers vous ; ne m'oubliez pas, murmura-t-elle.

« — Pourquoi me dites-vous cela? s'écria le jeune homme avec emportement. N'y a-t-il pas à craindre plutôt que je n'oublie tout le reste? »

Il était réellement indigné, ce qui lui donna le courage de partir sans tarder davantage.

Ce cri d'amour méconnu a retenti au plus profond de l'âme de Dorothée ; certes elle ne songe pas encore à défier l'obstacle que la dernière volonté de son mari a élevé entre eux, mais elle a pour Will une estime sans bornes, elle croit en lui ; c'est déjà le bonheur. Quel désespoir doit donc éprouver cette femme confiante et sincère, quand à quelques mois de là, et alors qu'elle le supposait bien loin, elle surprend Will Ladislaw auprès de Rosamond, lui parlant à voix basse avec ferveur et tenant ses mains pressées entre les siennes, tandis que se lève tout éperdu vers lui un visage embelli encore par les pleurs! — Le mépris sans mélange de fiel, tel qu'il peut exister dans une âme fière, la passion si longtemps refoulée débordant soudain, une première larme versée sur soi-même et aussitôt essuyée, la résignation de l'ange qui plaint des égarements que sa pureté ne peut comprendre, tout cela est rendu avec une puissance qui rappelle certaines pages d'*Adam Bede*. Elle se dit : — Que ferais-je, comment agirais-je, si je pouvais réduire au silence ma propre peine et ne penser qu'à ces trois êtres? — car elle a pitié de Lydgate surtout, de Lydgate, qu'elle a converti au culte respectueux de la femme et forcé d'accepter d'elle comme il l'eût accepté d'un ami tel ser-

vice qui lui sauve l'honneur. Dorothée veut maintenant ramener au bien cette fragile créature qu'il a eu le tort d'associer à une existence dont elle ne sait comprendre ni les soucis ni les travaux. La scène dans laquelle Rosamond, vaincue par la générosité de sa rivale, élevée un instant au-dessus d'elle-même, déclare, quoi qu'il lui en coûte, que Will, lorsque Dorothée l'a cru coupable, lui confiait le secret de son amour pour une autre femme, afin qu'elle comprît bien qu'il ne pouvait l'aimer, est le triomphe de cette plume éloquente et pathétique qui nous avait montré déjà, dans une scène que l'on croyait incomparable, la criminelle Hetty se confessant à Dinah Morris, l'inspirée; mais ce n'est pas madame Lydgate qui se convertit à la vertu, — aucune impression ne peut être chez elle profonde ni durable, — c'est Dorothée qui abjure ses principes.

Rien de plus beau que l'explosion de la joie et de l'amour dans cette âme cuirassée jusque-là, que cette victorieuse revanche de la nature qui l'amène à s'offrir elle-même au pauvre Will ébloui. Elle ne consacrera pas sa fortune à fonder le village modèle qui devait être une école d'industrie, non, elle renoncera sans hésiter à cette fortune ; elle ne réalisera aucun des rêves qui ont bercé sa première jeunesse ; ses facultés et ses aspirations se renfermeront désormais dans le cercle étroit prescrit à l'épouse, à la mère Certes nous ne partageons pas l'opinion de sa famille, qui lui tient longtemps rigueur d'avoir épousé un homme sans naissance et sans position sociale ; on ne saurait être aussi sévère que le monde qui qualifi d'extravagante cette belle personne capable d'épouser d'abord un ecclésiastique cacochyme et assez

vieux pour être son père, puis, le deuil à peine terminé, un petit cousin sans le sou, assez jeune pour être le fils du défunt ; nous jugeons, comme l'auteur, que ces actes, assez déraisonnables en eux-mêmes, ne sont que le résultat de généreuses impulsions en lutte contre des circonstances difficiles et prosaïques. Il serait possible que sainte Thérèse elle-même ne réussît point à trouver sa voie aujourd'hui dans un monde où l'instruction des femmes n'est qu'un autre nom de l'ignorance, où la règle de conduite qu'on leur impose est en contradiction avec les croyances générales ; tout cela est bien dit et bien pensé. D'où vient donc que l'on n'est jamais satisfait, qu'on ne peut jamais l'être entièrement après la lecture d'un roman de George Eliot ? C'est, nous répond la critique anglaise, que le propre du talent de cet auteur n'est pas de *satisfaire* ; il ne veut qu'attacher, ce n'est pas la faute de son œuvre si elle nous laisse, comme la vie elle-même, tristes et affamés. Fort bien ! mais nous en reviendrons toujours à ceci : l'art doit-il être la reproduction exacte et servile de la vie ?

Trois romans sont réunis dans *Middlemarch*, et un seul nous présente des gens heureux, ceux qui ont attendu le moins de la destinée, Fred Vincy et Mary Garth. Tout petits, il se sont fiancés, un vieil anneau de parapluie leur tenant lieu de bague nuptiale ; ils ont grandi sans aucune illusion sur le mérite l'un de l'autre, unis par une tendresse clairvoyante et solide, presque maternelle chez Mary, et que les épreuves ont fortifiée. Fred et Mary sont des amants de l'école de Philémon et Baucis. Ils ne sont pas partis avec un brillant bagage d'espérances et d'enthousiasmes, quitte à tomber au milieu du chemin, faute de patience

l'un envers l'autre et envers le monde; ils ont compris que le mariage est un grave commencement, — que, si Adam et Ève passèrent leur lune de miel dans le paradis, il eurent leur premier-né parmi les épines et l'aridité du désert. La main de Mary a été le prix de la conversion de Fred ; cet étourdi, dont sa famille prétendait faire un prêtre et qui avait les goûts d un *gentleman*, bien que faute de vertu et faute d'argent il fût impropre aux deux rôles, devient, sagement gouverné par sa ménagère, un cultivateur modèle, un excellent père de famille. Quand, un peu plus tard, il remercie Mary de l'avoir préféré au vicaire Farebrother, en ajoutant que ce dernier eût été dix fois plus digne d'elle : — C'est vrai, répond la jeune femme, et c'est pourquoi il pouvait mieux se passer de moi. — Elle ne cesse jamais de surveiller Fred comme le plus cher de ses enfants, témoin un joli mot à son père, qui se défend d'être pour elle le meilleur des hommes, voulant laisser ce titre à son mari : — Non pas, les maris sont une classe d'hommes inférieurs; ils ont besoin d'être tenus.

Leur humble bonheur sans exaltation, sans aveuglement, sans ivresse est le seul apparemment qui soit accessible, le seul qu'il faille désirer; il fait ressortir par l'opposition la destinée manquée des âmes plus exigeantes. Dorothée, après une première et cruelle méprise, ne laisse-t-elle pas absorber dans la vie d'un autre sa vie qui devait être consacrée à l'humanité tout entière? Lydgate, qui, comme elle, voulait concentrer ses forces dans quelque vaste entreprise utile à ses semblables, ne devient-il pas le jouet et la victime d'une femme sans cœur et sans cervelle, ignorante du mal qu'elle fait, qui brise sa carrière, lui ôte la con-

fiance en lui-même et mérite qu'il l'appelle son *basilic*, du nom de cette plante des Indes, belle et funeste, qui passe pour s'épanouir merveilleusement sur la cervelle des hommes assassinés? Elle a tué en effet tout ce qu'il y avait de bon et de grand chez lui. Ce joli monstre aux mains blanches, au sourire doux, blond comme un chérubin, innocemment odieux est peint de main de maître.

Certes ce n'est pas le talent qui fait ici défaut à George Eliot, ce n'est pas la science non plus, ce n'est ni l'esprit, — peu d'écrivains anglais en ont eu davantage, — ni le style, bien qu'il faille signaler çà et là quelques taches, l'abus des expressions médicales et physiologiques par exemple, ni la fécondité d'invention... Il y a de tout dans ce long roman, depuis les tableaux de genre d'un fini merveilleux, jusqu'aux scènes les plus dramatiques. A peine oserait-on critiquer les récits trop détaillés de brigues électorales, tant ils se recommandent par l'étude piquante et serrée des ambitions et des faiblesses humaines, par un mélange surtout de judicieuse philanthropie et de prudentes réserves lorsqu'il s'agit de réformes politiques et de perfectionnement social; mais ces qualités nobles et solides, viriles et délicates ne suffisent pas à racheter le mépris flagrant de certaines règles essentielles de l'art. Middlemarch se compose de chapitres décousus qui se suivent au hasard avec une incohérence que rien ne saurait justifier. On doit en accuser peut-être un mode de publication interrompu dont le moindre inconvénient est de lasser le lecteur. Il eût fallu que cette étude souvent monotone de la vie de province en Angleterre ne fût que le fond d'un tableau intéressant et d'autant plus chaud, d'autant plus vif par le contraste.

George Eliot a oublié trop souvent que la première condition du beau est d'édifier la charpente de l'ensemble avant de s'occuper de l'ornement et que la perfection des détails ne suppléera jamais à l'absence de plan déterminé, pas plus que le réel ne pourra se passer, quoi qu'on fasse, de l'alliance de l'idéal. On l'a dit et on ne saurait assez le répéter : l'idéal n'est pas au-dessus de la nature, il fait partie du vrai, il est indispensable à toute œuvre élevée. George Eliot a trop souvent méconnu ce précepte immortel.

II

Peut-être, faut-il chercher le secret des défauts qui s'allient à des dons si rares chez ce grand écrivain, dans certaines particularités de sa vie et dans l'influence de son entourage. C'est l'un des caractères du génie d'être étrangement impressionnable et sensitif, de recevoir avec une extrême facilité l'empreinte des circonstances extérieures. Il est évident que les premières œuvres de George Eliot se ressentent de ses souvenirs d'enfance et de jeunesse. Elle avait été élevée dans un milieu rustique, et les paysages du Warwickshire, les types campagnards que de bonne heure elle avait pu observer, se retrouvent dans ces admirables *Scènes de la vie cléricale* qui l'élevèrent du premier coup au rang de Dickens et de Thackeray. Elle-même a expliqué comment fut conçu le caractère si frappant de Dinah Morris, l'héroïne d'*Adam Bede*. C'est le portrait moral d'une de ses tantes, déjà vieille quand elle la connut, mais qui, autrefois, s'était livrée à la prédication comme beaucoup d'autres membres féminins de l'église wesleyenne dont elle faisait partie.

Cette humble femme, très pauvre et d'une grande vertu, ayant raconté comment il lui avait été donné d'assister dans sa prison et d'accompagner jusqu'au lieu du supplice, en l'exhortant et en la consolant, une malheureuse fille condamnée pour crime d'infanticide, elle en fut singulièrement émue ; cependant cet incident dormit bien des années dans sa mémoire avant qu'elle songeât à en tirer le sujet d'*Adam Bede*. On sait que miss Mary-Anne Evans ne commença que fort tard à écrire des romans ; son génie n'éclata pas tout à coup, loin de là; il fut plutôt le résultat et la récompense d'une lente et consciencieuse culture de toutes ses facultés. Jusqu'à vingt ans elle avait été souvent détournée de l'étude par les devoirs de la famille et du ménage ; ce fut seulement lorsque son père devenu veuf quitta le village de Griff pour aller vivre près de Coventry, que Mary-Anne, trouvant dans cette ville des ressources de toute sorte, put se livrer librement à ses goûts; elle étudia tout à loisir le latin, le grec et l'hébreu, le français, l'allemand et l'italien ; son intelligence supérieure ne tarda pas à être appréciée par les hommes distingués tels que Emerson, Froude, G. Combe, Robert Mackay, etc., qu'elle rencontrait à Rosehill chez ses amis, M. et madame Charles Bray, et on peut croire que son esprit se développa rapidement dans une pareille société. Ce fut alors qu'elle traduisit *la Vie de Jésus* de Strauss et l'*Essence du Christianisme* de Feuerbach, mais elle n'entreprit de rien créer avant l'âge de trente-huit ans. Elle en avait trente-neuf quand *Adam Bede* parut. Dans ce roman incomparable qui restera son chef-d'œuvre et dans ceux qui suivirent, *le Moulin sur la Floss, Félix Holt le radical, Silas Marner*, on retrouve toujours les « Midlands »

où elle a vécu et des caractères évidemment tracés d'après nature qui peuvent passer pour les portraits de certains membres de sa famille, si simple, si digne, si pénétrée d'habitudes puritaines, ou bien encore de tels voisins, paysans, propriétaires de la classe moyenne, châtelains, prêtres de campagne, etc.; *Romola* seul, inspiré par l'Italie et par de fortes études historiques sur le xve siècle, diffère de ces œuvres d'observation tenace, minutieuse, systématiquement positive; en écrivant *Romola*, George Eliot semble avoir voulu prouver quels prodiges peuvent accomplir la science et la méditation solitaire. Elle fit bien cependant malgré le succès de cette œuvre extraordinaire de revenir à la peinture, servile parfois comme une photographie, surchargée de détails, mais toujours intéressante et sincère, des mœurs provinciales en Angleterre. Le cadre aurait pu être élargi, elle aurait pu pousser ses observations dans le monde proprement dit et en rapporter une moisson admirable comme le prouvent certaines pages éparses dans ses romans, si un grand dévouement auquel, jusqu'à la fin, elle resta fidèle, ne l'eût absorbée tout entière. Sa liaison bien connue avec un savant écrivain. George-Henry Lewes, l'auteur des *Problèmes de la vie et de l'esprit*, ne l'empêcha pas d'ailleurs de conserver l'estime de tous, dans un pays dont la principale vertu n'est pas pourtant la tolérance.

Chacun savait qu'un obstacle insurmontable s'opposait au mariage de madame Lewes comme on l'appela pendant de longues années; bien qu'elle vécût en dehors des conventions sociales, George Eliot ne fut jamais confondue avec les femmes émancipées qui bravent effrontément tout préjugé : la saine morale

qui règne dans ses ouvrages, sa vie modeste et cachée, le groupe d'élite que formaient autour d'elle quelques-unes des plus hautes célébrités de la science et des arts attirées dans son élégante et paisible retraite par le charme d'un accueil sympathique et d'une conversation profondément intéressante, toutes ces raisons contribuèrent sans doute à entretenir l'auréole de considération qui ne manqua jamais à George Eliot, mais il n'en est pas moins certain que les circonstances et sa propre volonté avaient retranché madame Lewes de la société. Cette situation toute particulière, et l'ascendant intellectuel que Lewes exerça sur elle de plus en plus, expliquent la décadence apparente de son talent forcément retenu dans le même cercle, d'une part, et de l'autre empoisonné sans cesse de science et de philosophie. Comme si ses relations habituelles avec les Herbert Spencer, les John Stuart Mill, etc... n'avaient pas suffi déjà à faire prédominer la savante sur l'artiste, M. Lewes se complut, avec les meilleures intentions, sans doute, à pousser cet esprit, surchargé de toutes les connaissances humaines, dans une voie où l'imagination devait s'éteindre. Quoi que l'on dise de l'étroite union qui exista toujours entre ce couple singulièrement assorti, nous ne pouvons nous empêcher de croire qu'il dut rappeler par plusieurs côtés M. et madame Casaubon de *Middlemarch*, à la figure près cependant, car Mary-Anne Evans n'avait de Dorothée que les aspirations généreuses ; la beauté lui manqua toujours ; ses admirateurs les plus passionnés n'ont pu louer dans sa personne extérieure que le timbre musical de sa voix et la séduction du sourire. C'est le dernier des romans de George Eliot, *Daniel Deronda* qui atteste surtout l'influence

envahissante de Lewes. Il se vantait de lui avoir fait lire des centaines de volumes d'histoire et de littérature hébraïques, pour la préparer à la composition de cet ouvrage indigeste. Aussi remarque-t-on dans *Daniel Deronda* deux parties bien distinctes : une étude approfondie de caractères juifs souvent fastidieuse, et tout au moins inutile; et un roman de mœurs des plus curieux où éclatent toutes les qualités que nous avons l'habitude d'admirer chez son auteur avec un progrès sensible, en outre. L'idée fixe de peindre, sans en omettre une seule, les tares et et les verrues de notre pauvre humanité, de ne jamais donner le pas à ce qui devrait être, sur ce qui est, la tendance exagérée au réalisme, en un mot, s'accuse beaucoup moins que dans de précédents ouvrages. Personnellement *Daniel Deronda* est digne de rivaliser avec le héros le plus idéal de George Sand. Nous n'avons affaire cette fois ni à un ouvrier, ni à un paysan, ni même, dans une classe plus élevée, à un homme ordinaire, menant la vie de tous les jours. Deronda est un être d'élite placé dans des circonstances exceptionnelles. Pour donner une idée juste et complète de ces circonstances, nous ne pouvons mieux faire que de suivre pas à pas la marche du récit, au moins pendant les premiers volumes, où toute l'émotion est concentrée.

III

DANIEL DERONDA

Le rideau se lève sur le salon de jeu d'une ville d'eaux en Allemagne. Autour du tapis vert sont réunies une soixantaine de personnes, parmi lesquelles

bon nombre de simples spectateurs. Ceux qu'absorbent réellement les évolutions de la rouge et de la noire offrent l'échantillon de toutes les variétés du type européen : des Livoniens et des Espagnols, des Grecs, des Italiens, des Allemands de différentes classes, des Anglais appartenant tant à l'aristocratie qu'à la plèbe ; ici du moins triomphe le principe de l'égalité. La petite main scintillante de bagues d'une comtesse effleure presque une pince de crabe appartenant à un visage carré, hâve et durci, avec des yeux enfoncés, des sourcils grisonnants, des cheveux rares. Est-il un autre endroit du monde où la fière lady consentirait à s'asseoir auprès de cette figure féminine flétrie comme les roses artificielles de sa coiffure, prématurément vieille, d'une vieillesse caractéristique, et tenant sur ses genoux un sac de velours râpé? Tout à côté d'elle se prélasse un honorable marchand de Londres. L'argent qu'il gagne commercialement à la noblesse et à la bourgeoisie lui permet de prendre des vacances élégantes en leur société. Pour lui, le jeu est non pas une passion, mais un loisir lucratif. Tout le mal serait, là comme ailleurs, dans le fait de perdre; or il ne perd pas; son plaisir est donc innocent, et il a l'extrême jouissance de sentir qu'il partage les goûts des gens les plus titrés, qu'il est leur pareil sous ce rapport. Un peu plus loin, un Italien beau comme Apollon place sur la table une pile de napoléons, aussitôt balayée par sa voisine à pince-nez et à perruque. Une faible lueur passe dans le regard éteint de la vieille femme, mais le dieu de marbre reste impassible, comptant sans doute sur quelque système qui lui permet de tenir le destin sous son pied. Même confiance chez ce libertin usé qui lorgne les dé-

lices de la vie à travers son monocle et dont la main tremble lorsqu'il la tend pour avoir de la monnaie. C'est un songe favorable, ou bien encore la persuasion que le 8 du mois est un jour de veine, qui lui inspire cette audace frémissante. Si chacun des joueurs diffère de son voisin, il y a chez tous cependant une même uniformité de physionomie négative, pareille à un masque, laquelle ferait croire qu'ils ont sans exception bu quelque drogue dont l'effet pour le moment est d'imposer au cerveau de celui-ci et de celui-là une même action monotone.

Le regard de dégoût que Daniel Deronda promène sur cette foule avilie change d'expression en s'arrêtant soudain sur une jeune fille qui, après s'être penchée à l'oreille du chaperon qui l'accompagne, retourne au jeu, en déployant dans toute sa hauteur une taille élégante. Quant au visage, on peut le contempler sans admiration peut-être, mais non pas toutefois passer auprès de lui avec indifférence :

— Est-elle belle ? se demande Deronda, ne l'est-elle pas? Est-ce le bien, est-ce le mal qui domine dans cette physionomie? Le mal sans doute, car à sa vue on est troublé plutôt qu'attiré; l'être tout entier ne consent pas à la séduction qu'elle exerce.

Cependant Deronda continue de suivre les mouvements gracieux de cette sylphide problématique, tandis qu'elle s'avance avec résolution pour déposer son enjeu. L'étrangère gagne et, tandis que ses doigts effilés ramassent l'or, puis le placent de nouveau sur la carte gagnante, elle laisse errer autour d'elle un regard trop superbement calme pour qu'il soit possible de n'en pas croire la froideur affectée. Ce regard rencontre par hasard celui de Deronda ; elle voudrait

le détourner et n'y parvient qu'avec effort. Le sentiment que cet homme vient de la toiser pour ainsi dire et qu'il la juge d'en haut comme un être inférieur la cingle violemment ; ce mélange d'angoisse et de colère qu'elle a ressenti n'amène pas le sang à ses joues, il le chasse au contraire de ses lèvres. L'influence du mauvais œil pèse sur elle apparemment ; son enjeu est perdu, elle le remplace par un autre et perd encore. Au fond, elle ne se soucie point du gain matériel ; c'est l'excitation qui lui plaît. Depuis qu'elle a commencé à jouer avec quelques napoléons au fond de sa bourse, la chance n'a pas cessé de lui être favorable, et elle en tire une sorte d'orgueil comme elle ferait de toute autre suprématie. Y renoncer lui coûte fort. Sans lever les yeux, elle sent que ceux de l'inconnu sont sur elle ; cette pression vague devient peu à peu une torture ; raison de plus pour afficher l'insouciance et continuer avec obstination. L'amie qui l'accompagne lui touche le coude et l'engage à quitter la table. Pour toute réponse, elle met dix louis sur la même carte ; l'instinct d'une résistance enragée domine chez elle toute autre impression, et d'ailleurs, puisqu'elle ne gagne plus extraordinairement, il s'agit de perdre extraordinairement encore. Sa préoccupation unique est de maîtriser ses nerfs et de ne rien laisser paraître de ce qui l'agite. Tout le monde l'observe, mais la seule observation dont elle ait conscience est celle de Deronda. Ces sortes de drames ne se prolongent pas ; déjà la catastrophe est prochaine : — Faites votre jeu, mesdames et messieurs, dit la voix automatique de la destinée sous la moustache du croupier, et la jeune fille hasarde tout l'argent qui lui

reste. — Le jeu ne va plus, déclare le destin. — Alors, quittant la table, elle se tourne vers Deronda. Il y a comme un sourire d'ironie dans les yeux expressifs de celui-ci. — N'importe, se dit-elle, il admire mon intrépidité autant que ma personne ; ce n'est pas là un de ces philistins qui se croient obligés de lancer aux joueurs en passant un anathème bourgeois. Non, il est jeune, et distingué d'apparence ; il m'admire.

Cette jeune personne a la prétention de savoir sur le bout du doigt ce qui est admirable, et la ferme certitude d'être elle-même admirée ; c'est même là le fond de ses convictions, convictions qui ont reçu une légère atteinte, mais sans être abattues pour si peu.

Le soir, dans cette même salle, éblouissante de lumières et de toilettes, les hommes exaltent et les femmes dénigrent la beauté de miss Gwendoline Harleth. Elle passe, semblable à une ondine, en robe vert de mer avec des ornements d'argent, la longue plume verte de son chapeau retenue par une agrafe d'argent et flottante sur ses beaux cheveux d'un brun clair.

« — Unique dans son genre, cette miss Harleth !

« — Ne trouvez-vous pas qu'elle a du serpent sous cet attirail vert et argent, surtout lorsqu'elle tourne son long cou de côté et d'autre comme elle le fait ce soir ?

« — A mon avis, un homme, un fou s'entend, se ferait pendre pour elle.

« — Vous aimez alors un nez retroussé ?

« — Quand il va avec un pareil ensemble !

« — Il lui faudrait un peu de couleur aux joues C'est une sorte de beauté spectrale que la sienne.

« — Au contraire, sa chaude pâleur me paraît être un de ses charmes.

« — On dit qu'elle a perdu aujourd'hui tout ce qu'elle avait gagné. Est-elle riche ? Qui sait ?

« — Oui, qui sait ? Que sait-on de qui que ce soit ici ? »

La remarque que Gwendoline tourne de côté et d'autre son cou de serpent plus que de coutume est juste. Elle cherche involontairement l'inconnu dont le regard scrutateur lui a causé une impression si désagréable. S'adressant à un M. Vandernoodt, qui a la réputation de connaître tout le monde, elle lui demande du ton languissant qu'elle sait donner en certaines circonstances au clair soprano de sa voix :

« — Qui donc est là, près de la porte ?.. ce jeune homme brun avec une physionomie insupportable...

« — Insupportable ? répète son interlocuteur. Je ne trouve pas. Il est remarquablement beau. Nous l'avons à notre hôtel ; il vient d'y arriver avec sir Hugo Mallinger.

« — Son nom ?

« — Deronda.

« — C'est un Anglais ?

« — Oui. Il passe pour un parent de sir Hugo. M. Deronda vous intéresse ?

« — Il ne ressemble pas aux autres jeunes gens.

« — Vous ne faites pas grand cas des jeunes gens en général.

« — Aucun. Je sais toujours ce qu'ils vont dire, tandis que je ne me doute pas de ce que peut bien dire votre M. Deronda. Que dit-il ?

« — Rien du tout. J'ai passé une bonne heure à côté

de lui et de son monde hier soir, sur la terrasse, et il n'a pas prononcé un mot. Il ne fumait pas non plus. Il avait l'air ennuyé.

« — Encore une raison pour que je désire le connaître ! Je m'ennuie toujours.

« — Il sera sans doute charmé de vous être présenté. Permettez-vous, baronne? »

La baronne allemande qui accompagne miss Harleth permet volontiers ; toutefois, pendant que M. Vandernoodt parcourt les salons à la recherche du beau Deronda, elle essaie d'une observation : « — Quel est ce nouveau rôle que vous prenez, Gwendoline, d'être ennuyée de tout? Jusqu'ici vous n'aviez qu'une rage de plaisir du matin au soir.

« — Justement parce que je m'ennuyais ; si je dois renoncer au jeu, je me casserai un bras, j'irai en Suisse escalader le Matterhorn, que sais-je? il faut que je fasse arriver quelque chose ! »

Deronda ne fut pas présenté à Gwendoline. M. Vandernoodt ne réussit pas à le lui amener ce soir-là, et, en rentrant, elle trouva une lettre qui la rappelait au logis. La lettre était de sa mère et fort triste ; elle renfermait la nouvelle de la faillite d'un banquier à qui était confiée toute la fortune de la famille. Une ruine complète s'ensuit ; il est indispensable que Gwendoline revienne immédiatement.

La première impulsion de l'énergique jeune fille est de tenir tête à la situation plutôt que de se lamenter. Elle ne s'écrie pas en elle-même : « Ma pauvre mère ! » Sa mère lui a toujours paru assez mal partagée sous le rapport du bonheur ; ce ne sera pour elle qu'un chagrin de plus après bien d'autres. Si Gwendoline était disposée à plaindre quelqu'un,

ce serait elle-même ; mais elle n'éprouve que de la colère et le souci de la difficulté présente. Tout son argent a été dévoré par la roulette. Le moyen de payer le voyage seulement? Elle ne peut s'adresser à sa mère, qui est désormais sans ressources, ni aux parents éloignés à qui pour le moment elle est confiée, car il serait peut-être impossible de leur rendre la somme, quelque faible qu'elle pût être. Bah! les juifs ne manquent pas, qui prêtent sur gage. Elle détache de son cou un collier étrusque. Les turquoises qui l'ornent lui viennent de son père, mais ce père elle ne l'a jamais connu, peu lui importe de se séparer d'un bijou héréditaire qui, en réalité, n'est pas pour elle un souvenir. Ayant pris son parti, Gwendoline procède à faire ses malles : elle ne se couchera pas; des ablutions froides suffisent à la reposer, et quand, aux premières clartés de l'aube, elle jette un coup d'œil sur son miroir, sa beauté, rendue plus intéressante par l'insomnie, la rassure et la console si bien qu'elle s'embrasse gaîment dans la glace. A l'heure où tous ceux qui ne dorment pas se rendent aux bains, elle sort, bien sûre de n'être épiée par personne, et va mettre son collier en gage avec le même aplomb hautain qu'elle montrait la veille à la table de jeu. Le juif abuse, cela va sans dire, de l'embarras où elle se trouve, mais l'essentiel est qu'il lui donne assez pour retourner chez elle. Tranquille sur ce point, elle n'a plus d'autre préoccupation que celle de triompher des objections de sa parente qui voudra la retenir, ne sachant rien du désastre. Gwendoline est décidée à le tenir secret ; sa mère la rappelle, voilà tout ce qu'il lui convient de dire. Tandis qu'elle attend l'heure du déjeuner avec impa-

tience, car aucune émotion bien profonde n'a troublé son appétit, un domestique lui remet certain petit paquet qui a été laissé pour elle à la porte. C'est le collier dont elle vient de se défaire, le collier de turquoises enveloppé sous le papier dans un mouchoir de batiste dont le chiffre a été déchiré. A cet envoi est joint le billet qui suit, écrit précipitamment au crayon : « Un étranger qui a trouvé le collier de miss Harleth le lui rend avec l'espoir qu'elle ne s'exposera plus à le perdre. »

La rougeur de l'orgueil offensé monte aux joues de Gwendoline. Qui peut bien être cet étranger anonyme? Sans hésiter, sa pensée se fixe sur Deronda. Elle a passé devant son hôtel, il l'aura suivie, il lui donne une leçon cruelle. Mais que faire? Lui renvoyer le bijou, s'exposer à une méprise, ou seulement à la honte de lui laisser voir qu'elle l'a deviné? En agissant ainsi, il a très bien su qu'il lui liait les mains, il a continué son rôle de Mentor insolent. Non, personne n'a jamais osé la traiter avec tant de mépris!

Et les larmes que Gwendoline n'avait pas versées sur le désespoir de sa mère et sur sa propre ruine coulent malgré elle. Une seule chose lui semble claire : elle ne peut reparaître dans les salons publics et risquer de rencontrer cet importun bienfaiteur ; il faut qu'elle parte, et, en dépit de tout ce qu'on peut faire pour la retenir, elle part en effet le jour même.

Offendene, où retourne Gwendoline, n'est pas la demeure de son enfance ; sa mère ne s'y est fixée que depuis une année environ, pour être plus près de la sœur qui lui reste, madame Gascoigne, femme du recteur de Pennicote. Jusque-là elle n'avait cessé d'errer à travers le monde, habitant tantôt un veille d'eaux

quelconque, tantôt un appartement meublé à Paris, sauf durant les deux années qu'elle a passées dans une pension à la mode pour perfectionner quelques talents de luxe. George Eliot fait à propos de cette existence nomade que mènent bon nombre de ses compatriotes, une réflexion très juste : « Toute vie humaine, dit-elle, doit avoir ses racines dans un coin de sol natal, et se familiariser avec son aspect, avec les moindres sons qui le hantent ; cet attachement au foyer de l'enfance, aux voisins, aux travailleurs, aux animaux qui en font partie lui restera, non pas à l'état de souvenir sentimental, mais comme une douce habitude qui passe dans le sang pour ainsi dire. A cinq ans, nous ne sommes pas préparés, nous autres mortels, à être citoyens du monde ; il faut que l'âme, de même que le corps, ait son lait nourricier. »

Or, l'âme de Gwendoline en a été sevrée ; sa mère la gâte déplorablement. Veuve deux fois, elle a eu de son second mariage avec le capitaine Davilow quatre autres filles, mais l'aînée reste toujours son enfant de prédilection ; elle est fière de la beauté, de l'esprit, du caractère déterminé, des supériorités de toute sorte qui distinguent Gwendoline. C'est Gwendoline qui règle tout ; ses sœurs lui sont sacrifiées, car elle a jugé que leur rôle était de demeurer dans l'ombre ; pas plus que leur mère, ces petites filles n'oseraient émettre une opinion avant que Gwendoline se fût prononcée. « Imaginez, dit l'auteur, un jeune cheval de courses au milieu de poneys au poil bourru et de patients chevaux de fiacre. »

Gwendoline ne veut pas que sa mère soit triste, uniquement parce que cela gâte son plaisir. « — J'ai le nez d'une personne heureuse, prétend-elle ; les nez

droits se prêtent à tous les rôles indistinctement, mais un nez retroussé n'a jamais joué la tragédie.

« — Hélas ! chère petite, soupire madame Davilow, tous les nez possibles peuvent être misérables en ce monde! »

L'année que Gwendoline a passée à Offendene, avant de voyager en Allemagne, a été remplie pour elle en effet d'épreuves variées ; sa vanité d'abord s'est trouvée aux prises avec la gêne, car les affaires de madame Davilow sont fort embarrassées; par bonheur le recteur Gascoigne se charge de les débrouiller ; et il apporte à cette tâche beaucoup de zèle. C'est un habile homme que ce recteur, un type excellent d'ecclésiastique père de famille ; il a quelques vertus agréables, et les défauts qu'on lui reproche sont de nature à le conduire au succès; le talent de l'administration se joint chez lui à beaucoup de tolérance pour tous les goûts qu'il ne partage pas ; il voit clair dans les rapports qui peuvent exister entre une religion nationale et maintes choses toutes temporelles ; suffisamment mondain, M. Gascoigne espère, en cultivant de brillantes relations, préparer l'avenir de ses six fils et de ses deux filles : l'intérêt des enfants a souvent modifié ses principes ; il est ambitieux pour chacun d'eux et aussi pour sa nièce, qui sent fort bien qu'elle aura en lui un puissant auxiliaire à ses projets de conquête et de souveraineté. En effet il ne s'oppose que faiblement à ses prétentions les plus démesurées, approuve par exemple qu'elle ait un cheval de selle, bien que cette dépense soit sans proportion avec les maigres revenus de madame Davilow, la fait recevoir membre de l'*Archery-Club* de Brackenshaw, le rendez-vous de l'élégance et de la mode dans le pays, aide enfin de tout

son pouvoir à la mettre en évidence, persuadé qu'elle arrivera ainsi à quelque grand mariage. Le mariage, s'il est le but du recteur, n'est pas précisément celui de Gwendoline ; elle sait qu'une fille doit se marier un jour ou l'autre, et croit être sûre pour sa part de rencontrer un parti exceptionnel, mais les liens domestiques n'ont pour elle aucun charme : ne plus faire tout ce qu'elle voudra, avoir des enfants, l'effraye. Sans doute, le mariage étant une promotion, il faut s'y résigner, mais comme à un moyen seulement. Le rêve de cette frêle créature de vingt ans est de mener le monde et de suivre son propre caprice. A d'autres la sottise d'abandonner leur vie au courant, comme une barque dématée qu'aucune volonté ne dirige; quant à elle, Gwendoline compte tirer le meilleur parti possible de toutes les chances que lui offrira la destinée; pour ce qui est des circonstances adverses, elle saura bien les maîtriser! Toute volontaire et impérieuse qu'elle soit, Gwendoline Harleth a le charme féminin auquel nul n'échappe. L'accueil qui lui est fait dans la société des environs dépasse l'attente même de M. Gascoigne: elle éclipse toutes les jeunes filles; les admirateurs l'entourent à l'envi l'un de l'autre. Dans le nombre se trouve-t-il un mari? On en peut douter. Déjà M. Middleton, jeune curé d'avenir, neveu d'un évêque, recule après s'être avancé avec l'imprudence d'un phalène qu'attire une flamme dangereuse; sans doute il a fini par découvrir que cette altière beauté ne possède pas toutes les grâces spéciales indispensables chez l'épouse d'un membre du haut clergé anglican.

Le seul amoureux qui se soit encore déclaré à Gwendoline est l'un des fils du recteur, Rex Gascoigne, simple étudiant, qui avant la fin de la première

semaine des vacances, a le cœur pris au point de ne pouvoir plus penser à sa carrière future sans y associer sa belle cousine. Il l'accompagne à cheval, chasse avec elle, ne la quitte pas plus que son ombre, et elle encourage vaguement ce petit roman qui la distrait, sans avoir la moindre intention toutefois d'y donner suite. Ce qui lui plaît chez Rex, c'est la timidité. Il n'ose pas lui faire la cour trop ouvertement, chose qu'elle déteste. Coquette comme elle l'est, Gwendoline a une sorte de chasteté farouche. Tandis que dans une chasse le pauvre Rex, tout palpitant auprès d'elle, cherche à lui faire comprendre ce qu'il éprouve, elle n'est sensible qu'à la voix des chiens, au galop d'un bon cheval; le va-et-vient des habits rouges sur la verdure excite les *animal spirits* qui forment le fond de ce tempérament d'amazone. Rex termine par un fâcheux accident sa campagne sentimentale : le vieux cheval de son père n'étant pas de force à le porter dans les aventures qu'il plaît à miss Gwendoline de courir, tombe et se couronne. Rex lui-même a l'épaule démise. Son père, content que les choses n'aient pas été plus loin, lui fait quitter le pays; voilà tout le fruit qu'il tire de ses attentions de cavalier servant. Peu importe à Gwendoline que la passion qu'elle a inspirée persiste dans ce jeune cœur, tenace et douloureuse : « — Je me demande, dit-elle, comment font les femmes pour s'éprendre de quelqu'un. Dans les romans c'est facile, mais les hommes en chair et en os sont trop ridicules. »

Un homme survient cependant qu'elle ne trouve point ridicule, bien que, pas plus que les autres, il ne fasse naître en elle aucune émotion particulière. C'est M. Mallinger Grandcourt, le neveu de sir Hugo Mal-

linger, propriétaire du château voisin de Diplow. M. Grandcourt est héritier présomptif de la baronnie, son oncle n'ayant que des filles, et, comme il passe pour le type accompli d'un *gentleman*, toutes les ambitions des mères de demoiselles à marier sont en éveil. La pairie, une grande fortune, une maison à Londres, deux magnifiques résidences à la campagne, des chevaux de courses, un équipage de chasse, le *high life* avec toutes ses splendeurs, voilà ce qui conviendrait à Gwendoline! M. Gascoigne ne peut s'empêcher d'y songer. Quelques bruits fâcheux sont peut-être parvenus jusqu'à lui sur la première jeunesse de Grandcourt, mais la naissance et la richesse rendent vénielles bien des habitudes qui, sans cette double excuse, révolteraient les honnêtes gens. Quoi qu'ait pu faire Grandcourt, il ne s'est pas ruiné.

Madame Davilow de son côté rêve en M. Grandcourt l'idéal des gendres; mais, tout accompli qu'il soit, plaira-t-il à Gwendoline? La première entrevue a lieu au château de Brackenshaw, où l'on célèbre l'*Archery-Meeting*. Une réunion choisie d'archers féminins vient se disputer la flèche d'or dans un de ces parcs admirables comme l'Angleterre seule en possède, et rien n'est plus charmant que les attitudes auxquelles le noble exercice de l'arc sert de prétexte. Par cette belle journée de juillet, sous ces ombrages royaux, Gwendoline ressemble à Calypso parmi ses nymphes. Au moment où arrive Grandcourt, les spectateurs applaudissent avec frénésie ses prouesses au tir, qui lui valent une décoration particulière, l'étoile, que lady Brackenshaw lui attache à l'épaule. L'héritier des Mallinger la voit donc avec tous ses avantages, formant le point central d'un délicieux tableau, et elle

sent qu'il doit être favorablement impressionné. En effet, il désire aussitôt être présenté à l'héroïne du jour. Grandcourt n'a rien de commun avec les portraits imaginaires qu'elle s'est tracés de lui : il est à peine plus grand qu'elle-même, leurs yeux sont de niveau; quand il l'aborde, aucun sourire n'effleure ses lèvres, il est toujours maître de lui, son aisance parfaite la frappe d'abord. Si, en levant son chapeau, il laisse voir un front chauve encadré seulement d'une frange légère de cheveux roux, il montre en même temps une main de forme exquise ; ses traits sont régulièrement beaux ; les favoris un peu clair semés affectent eux-mêmes une ligne perpendiculaire. Il serait impossible à un être vivant de paraître plus absolument dépourvu d'animation. Le teint a la blancheur fanée d'un teint d'actrice au jour, les longs yeux gris à peine ouverts n'expriment que l'indifférence, la voix traîne languissamment sur chaque mot. D'ailleurs ces manières froides, polies et distinguées de Grandcourt paraissent à Gwendoline de meilleur goût mille fois qu'un vulgaire empressement. Il cause avec elle, et le peu qu'il dit laisse deviner un homme blasé; à trente-cinq ans en effet Grandcourt a essayé de tout et est revenu de tout, même de la chasse au tigre. Sans doute il est revenu de la danse d'abord, et cependant au bal des Archers il invite Gwendoline pour un quadrille. Sa préférence, ne fût-elle qu'à peine indiquée, est éminemment flatteuse; devant lui, la fière jeune fille sent diminuer un peu sa confiance en elle-même. Grandcourt la déconcerte, bien qu'elle s'efforce de se donner le change en redoublant de coquetterie mutine. Ce joli jeu doit plaire à un raffiné qui, sûr du dénouement, n'est pas pressé d'y arriver et se

garderait au contraire de gâter par trop de précipitation la mise en scène préliminaire. Il ne perd pourtant pas de vue son but une seconde. Venir à bout des caprices de Gwendoline le tente autant pour le moins que s'il s'agissait de dompter un cheval difficile. Le suprême plaisir pour lui, le seul peut-être qu'il soit encore capable de goûter dans sa plénitude, c'est la domination. Il nous fera voir bientôt quelle sorte de tyran forme parfois l'éducation anglaise athlétique et brutale, tout au moins faite pour développer de rudes instincts, et les résultats que peut avoir dans une vie forcément oisive et dissipée cette *combativité* si utile quand elle s'exerce contre les difficultés matérielles. Grandcourt, qui passe pour aimer les chiens parce qu'il en a une demi-douzaine sans cesse autour de lui, trouve une cruelle jouissance à tenir leurs élans et leurs caresses en échec, à susciter entre eux des jalousies, à les faire souffrir et plier. Il agit de même avec tous les êtres qui dépendent de lui, mais Gwendoline ne le sait pas, bien qu'elle sente en sa présence une vague et inexplicable contrainte. Elle a foi dans son propre pouvoir et se méprend sur le sens de cette irréprochable courtoisie qui, si l'on s'arrête à la forme, peut être prise pour une promesse de servage.

On dit que Charles Dickens, ayant lu pour la première fois un livre de George Eliot, écrivit des louanges enthousiastes à l'adresse du génie féminin qui surgissait. L'éditeur répondit que ce génie appartenait à un homme ; mais le grand romancier ne se laissa pas tromper : il avait reconnu la touche de la femme à ce signe infaillible que les caractères de ses héroïnes étaient beaucoup mieux dessinés que ceux de ses héros. Le caractère de Grandcourt eût peut-être mis en défaut

cependant la pénétration même de Dickens; l'analyse de cette âme complexe et en apparence impénétrable est un chef-d'œuvre d'observation. Ce sont les faits, ses actes seuls qui nous font connaître Grandcourt; point d'explications ni de dissertations, chaque touche juste et précise le met plus nettement en lumière. Il n'existe pas de sphinx pour George Eliot : elle montre à nu les petites vanités misérables qui se cachent sous une surface imposante; jamais l'*homme du monde* n'a été plus savamment, plus impitoyablement disséqué.

Parmi les familiers de Grandcourt, à la tête des victimes sur lesquels s'exerce sa froide arrogance, se trouve le compagnon de ses voyages de jeune homme, M. Lush, qui est devenu dans sa maison une sorte de factotum et de complaisant indispensable. Il rend à son maître des services variés, sans souci du mépris qu'il inspire à celui-là même qui l'emploie; peu lui importe que les cailles et les ortolans lui soient jetés dans la poussière ou dans la boue pourvu qu'il s'en délecte. Lush, avec ses gros yeux avides, son embonpoint d'épicurien, sa mine de basse prospérité, inspire à Gwendoline une répulsion instinctive qu'elle ne prend pas la peine de cacher, et Lush, offensé par son dédain, se jure que cette fille pauvre, qui ose être insolente, n'arrivera jamais au rang qu'elle convoite. Il sait un bon moyen de l'en empêcher. Le temps presse cependant : Grandcourt et Gwendoline, après quelques scènes de *flirtation* élégante qui ressemblent à des combats où de part et d'autre on mesure l'effet du moindre mouvement, sont tout près de s'entendre; madame Davilow se réjouit de voir ses prévisions de mère idolâtre réalisés, M. Gascoigne entremêle les conseils pratiques de l'ambitieux aux sermons édifiants dus

pasteur pour pousser sa nièce vers la fortune dont une chrétienne peut faire si bon usage ! Tandis que Gwendoline se prépare à un brillant pique-nique, où les paroles qui engagent deux fiancés doivent être échangées entre elle et l'admirateur que toutes les jeunes filles lui envient, elle reçoit un billet ainsi conçu : « Si miss Harleth hésite encore à accepter la main de M. Grandcourt, qu'elle veuille bien pousser son cheval du côté des Pierres-Parlantes ; » — les Pierres-Parlantes sont deux blocs coniques qui se trouvent sur le chemin ; — « elle apprendra une chose qui fixera sans doute sa résolution, mais elle ne l'apprendra qu'à la condition de tenir cette lettre secrète. Dans le cas où elle aurait l'imprudence d'en parler, elle s'en repentirait, comme s'est repentie la femme qui écrit aujourd'hui. C'est à l'honneur de miss Harleth que sera confié un secret important. »

Gwendoline, en lisant ces lignes mystérieuses, sent un choc intérieur, mais elle se remet assez vite : — Eh bien ! l'avertissement du moins arrive à temps. — Toute sa présence d'esprit se concentre sur le moyen de s'écarter un instant des autres invités pour gagner les Pierres-Parlantes. Peut-être Lush l'aide-t-il, sans paraître intervenir, à se rendre libre quand l'heure est venue.

Déjà elle apercevait les pierres qui, par une nuit étoilée, eussent ressemblé à des spectres drapés de gris, mais le soleil ruisselait sur elles, et Gwendoline se sentait de l'audace. Qu'y avait-il derrière ces rochers ? Rien, peut-être. Son unique crainte était de s'exposer à une mystification ; mais, en tournant la première pierre, elle se trouva en face d'une femme dont les grands yeux noirs s'arrêtèrent sur les siens. Surprise, elle recula involontairement, non sans envelopper d'un

coup d'œil toute la personne de l'étrangère qui était, à ne pas s'y tromper, une *dame* du meilleur monde ; ses traits fatigués gardaient encore les traces d'une beauté remarquable. A quelques pas, deux beaux enfants — une petite fille brune de six ans, un garçon plus jeune — jouaient dans l'herbe.

— Miss Harleth ? dit la dame.

— C'est moi.

— Vous avez agréé la recherche de M. Grandcourt ?

— Non.

— J'ai promis, mademoiselle, de vous confier un secret. Promettez en retour de ne dire ni à M. Grandcourt ni à personne que vous m'avez vue.

— Je promets.

— Mon nom est Lydia Glasher. M. Grandcourt ne peut avoir d'autre femme que moi. J'ai quitté mon mari, le colonel Glasher, pour lui, il y a neuf ans. Ces deux enfants sont les siens ; nous en avons deux autres, deux filles. Mon mari est mort, et M. Grandcourt doit m'épouser. Mon fils doit être son héritier.

Elle regardait l'enfant tout en parlant. Les yeux de Gwendoline suivirent les siens. Le petit gaillard gonflait ses belles joues en soufflant dans une trompette qui restait muette. Son chapeau pendait sur son dos et ses boucles accrochaient au passage les rayons du soleil : un vrai chérubin.

— Je n'empêcherai rien de ce que vous désirez, répliqua Gwendoline avec hauteur. — On eût dit qu'elle frissonnait, et ses lèvres étaient pâles.

— Vous êt s très attrayante, miss Harleth, mais quand il m'a connue, j'étais jeune, moi aussi. Depuis, ma vie a été brisée. Il ne serait pas juste qu'il fût heu-

reux, tandis que je suis misérable, et que mes enfants fussent sacrifiés à d'autres.

Ces paroles avaient été prononcées avec amertume, bien que sans violence. Gwendoline en regardant, en écoutant, éprouvait une vague terreur, comme si quelque vision se fût dressée devant elle, en disant : « Je suis la vie d'une femme. »

— N'avez-vous plus rien à m'apprendre? reprit-elle du même ton de fierté glaciale. Je m'en vais. — Elle s'inclina cérémonieusement, et madame Glasher lui rendit ce salut avec une grâce égale à la sienne.

C'est après cette entrevue que Gwendoline accepte brusquement l'invitation d'amis qui lui offrent de se joindre à eux pour une excursion sur le continent. Madame Davilow ne sait que penser, mais elle n'a pas l'habitude d'être consultée; si elle osait faire quelque objection, sa fille lui rappellerait nettement que sa double expérience de la vie conjugale a été trop malheureuse pour qu'elle puisse entreprendre de la guider.

Nous avons vu de quelle manière Gwendoline passe son temps à l'étranger et comment elle est forcée par une mauvaise nouvelle de renoncer aux émotions du jeu. Tandis qu'elle retourne en Angleterre, Grandcourt se met à sa recherche sans trop se hâter ni se tourmenter. Au fond, il trouve piquant que miss Harleth ait reculé devant une si belle chance de fortune; il lui plait d'interpréter cette fantaisie comme une revanche assez flatteuse; n'était-il pas arrivé en retard pour le pique-nique? Elle aura voulu le punir du peu d'empressement qu'il a montré dans une circonstance évidemment décisive. En fuyant, elle compte bien être suivie. Peut-être ne la suivrait-il pas cependant, si le bruit n'arrivait

jusqu'à lui qu'on le soupçonne dans le pays d'avoir été repoussé.

Il arrive trop tard à Leubronn, — c'est le nom des eaux rivales de Bade où la fiancée de son choix avait entrepris de faire sauter la banque, — mais sir Hugo Mallinger est encore là, en compagnie de sa famille, et Grandcourt assiste, dans le salon de jeu où il les a rejoints, à la conversation suivante entre son oncle et Deronda :

— Où donc est ta princesse de la roulette, Daniel? L'as-tu revue?

— Elle est partie, répond brièvement le jeune homme.

— Une belle fille, ma foi! une vraie Diane. Comment sais-tu qu'elle est partie?

— Oh! par la liste des étrangers. J'y ai vu que miss Harleth n'était plus ici.

Grandcourt n'a pas besoin d'en apprendre davantage et ne juge même pas nécessaire de confier à son oncle ses intentions secrètes; mais Lush, qui l'accompagne, est plus communicatif. Après l'avoir entendu :

— J'espère qu'un tel mariage n'aura pas lieu! s'écrie Deronda d'un ton qui fait dire à sir Hugo :

— Quoi! serais-tu touché, toi aussi? Aurais-tu envie de courir après elle?

— Au contraire, répond Deronda, je serais tenté plutôt de me sauver bien loin.

La réponse est parfaitement sincère, malgré l'intérêt très vif que l'étrange jeune fille qu'il n'a fait qu'entrevoir inspire à Deronda et auquel en un autre temps il eût cédé peut-être; mais aujourd'hui il ne se sent plus libre et l'auteur nous en donne longuement la raison, que nous tâcherons de concentrer en quelques lignes.

La vie de Daniel Deronda a été fort romanesque ; du plus loin qu'il se souvienne, il a toujours vécu auprès de sir Hugo Mallinger, l'appelant mon oncle. Quand il lui adresse une question sur son père ou sa mère, le baron répond invariablement : — Tu les as perdus tout petit ; voilà pourquoi je prends soin de toi. — Et longtemps il s'est trouvé trop heureux auprès du plus indulgent et du plus joyeux des oncles pour regretter beaucoup ses parents inconnus. C'est la lecture de l'histoire, une remarque imprudente de son précepteur au sujet des *bâtards*, qui pour la première fois a fait germer en lui un soupçon, qui est déjà venu à tout le monde, qu'il est le fils naturel de sir Hugo, et dès lors il fait connaissance avec la douleur. Il lui semble qu'une nouvelle figure voilée, sombre, énigmatique, est entrée dans sa vie, les mains pleines de révélations confuses et vaguement redoutables. L'oncle qu'il a tant aimé devient à ses yeux un père qui a des torts envers lui et sa mère... Pourquoi l'a-t-on enlevé à elle ? Ce sont là des secrets qu'il ne pourra jamais approfondir, car parler d'une honte quelconque concernant cette mère dont il croit voir le spectre chaque fois que sa propre beauté se reflète dans un miroir, lui ferait horreur.

Le sentiment de son illégitimité devient chez cet être sensitif et délicat une angoisse comparable à celle que son pied-bot causait à Byron ; mais les susceptibilités, qui seraient pour beaucoup d'autres le commencement de la révolte et de la haine envieuse, ne font qu'ajouter à sa noble nature un élément de tendresse et de compassion inépuisable pour les maux, voire pour les fautes d'autrui. A Eton, où l'envoie son protecteur, il se distingue moins encore par ses talents

que par une sagesse précoce et un rayonnement de chaleureuse sympathie auquel chacun est prêt à répondre. Pendant les vacances, il gagne l'affection, à demi maternelle, à demi déférente, de la jeune *lady*, un peu niaise, mais douce, que sir Hugo a tardivement associée à sa vie. Devenu étudiant de Cambridge, Deronda travaille en homme qui ne peut se résoudre à faire de l'étude un simple instrument de succès, mais plutôt l'auxiliaire de sa conscience et la moelle de ses opinions. Tandis que ses condisciples ne prétendent, dans leur amour-propre national étroit et exclusif, qu'à être, dans toute l'acception du terme, des *gentlemen* anglais, il rêve, lui, de voir le monde et de comprendre les choses à différents points de vue. Sir Hugo ne s'y oppose pas et lui assure une large indépendance.

C'est au retour de ces voyages, que Daniel, qui habite Londres, se livre un beau soir de juillet à son exercice favori, le canotage. Tout en ramant il se demande si vraiment la bataille de la vie vaut qu'on y prenne part. Il s'est mis à étudier le droit pour obéir à son tuteur, mais plus que jamais il reste indécis sur sa future carrière. Ses réflexions ne l'empêchent point de chanter sans presque s'en rendre compte; Daniel a une voix si belle que sir Hugo ambitionnait pour lui naguère les destinées d'un Mario ou d'un Tamberlick ; il dit tout bas la chanson du gondolier d'*Otello* et les paroles de Dante :

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
Nella miseria.

Tout à coup, en se rapprochant de la rive pour évi-

ter une barge à charbon, le rameur aperçoit une figure qui lui paraît être la personnification même de la misère qu'il est en train de chanter : une jeune fille de petite taille dont le visage, d'un type oriental très rare, le frappe par son exquise délicatesse. Elle laisse pendre devant elle ses mains jointes et fixe ses yeux noirs sur la rivière avec une expression morne, désespérée. Surpris, il se tait brusquement. Sans doute sa voix était entrée dans cette jeune âme sans qu'elle se souciât de savoir d'où elle venait, car aussitôt l'enfant change d'attitude et promène autour d'elle un regard effrayé qui rencontre celui de Deronda. Eût-elle été laide, il n'aurait pu oublier ce regard ; malgré lui, il songe, tout en continuant sa promenade, à la pauvre fille qu'il n'a pas le droit d'interroger ni de surveiller, mais qui lui paraît être en quelque péril. Ses pressentiments ne le trompent pas ; quand il repasse à une heure plus avancée de la nuit sous le pont de Richmond, cette même petite figure est encore là ; avec précaution, elle se glisse parmi les saules, et il la voit tremper dans l'eau son manteau de laine pour l'alourdir encore et s'en faire un linceul.

Il l'arrache au suicide, il lui parle avec un respect qui rassure cette enfant timide et rendue méfiante par le malheur, il la décide à lui permettre de la secourir. — Peut-être, se dit-il, ma mère était-elle une créature abandonnée comme celle-ci ! — A cette pensée, son émotion éclate dans un cri à demi articulé : Grand Dieu ! qui a l'accent d'une prière et qui paraît mieux que tout le reste calmer les craintes de Mirah, — c'est le nom de la délaissée, une juive. — Où la conduira-t-il ? Personne ne s'intéresse à elle dans ce pays qu'elle ne connaît

pas, où elle n'a point de gîte. Il hésite à l'emmener chez lady Mallinger, quelque charitable que soit cette dernière; sa seigneurie peut être absente, et puis l'étonnement, la curiosité, les conjectures de la valetaille... — Non, c'est impossible.

Une soudaine inspiration le frappe. Daniel a eu l'occasion, durant ses années de Cambridge, de rendre le plus grand des services à un brave garçon du nom de Hans Meyrick, en sacrifiant pour l'aider à gagner un diplôme (*scholarship*) ses propres chances de succès. Meyrick lui est absolument dévoué, il a une famille respectable, une mère veuve, trois sœurs qui augmentent par leur travail les chétives ressources d'un intérieur où règnent ces grandes vertus du *family love* et du *sense of duty*, dont une certaine classe surtout donne le fidèle exemple en Angleterre. C'est à ces dignes femmes, qui partagent la reconnaissance exaltée de Hans pour Deronda, que celui-ci conduira sa protégée. Ici nous avons un adorable tableau de la petite maison de madame Meyrick, de cette sainte médiocrité supportée avec un joyeux courage par trois filles contentes de leur sort, supérieures aux futiles rêveries, aux regrets égoïstes, facilement résignées enfin au célibat que leur impose la pauvreté. L'aînée dessine des illustrations pour un éditeur, les autres brodent, pendant que la mère lit un ouvrage français : l'*Histoire d'un conscrit* d'Erckmann-Chatrian.

— Ah ! s'écrie l'une des petites filles avec enthousiasme, je voudrais avoir trois conscrits blessés à soigner.

Au moment même on frappe : ce n'est pas un blessé, c'est une enfant de leur âge qui a voulu mourir, qu'il faut réconcilier avec la vie et qui doit être

digne de toute leur tendresse, puisqu'elle est amenée par la providence du frère absent, M. Deronda.

Personne n'a l'idée de prendre Mirah pour une aventurière ; il y a dans toute sa personne une candeur, une dignité ingénue qui fait penser aux vierges de l'Ancien Testament. Madame Meyrick reçoit la confession de son douloureux passé. Elle est la fille d'un comédien de bas étage qui l'a de bonne heure séparée de sa mère et d'un frère aîné pour l'emmener avec lui courir le monde ; elle a été jusqu'en Amérique, puis elle est revenue en Allemagne, vivant, elle aussi, dès l'enfance, de la vie de théâtre, associée tantôt à un bien-être fugitif, tantôt à une misère abjecte, ayant pour compagnons le rebut de la société. Son père, après l'avoir exploitée comme un petit prodige, a voulu la vendre à un grand seigneur. Alors elle a fui, elle est venue seule de Prague en Angleterre, son pays natal, où elle espérait vaguement retrouver sa mère, dont le souvenir ne l'a jamais quittée et qui, elle, était une sainte femme ; mais le quartier que la famille Lapidoth habitait autrefois est démoli, personne ne se rappelle plus ceux qu'elle cherche. A bout de ressources, menacée, insultée, tremblant devant la honte plus que devant la mort, elle a voulu dans un moment de délire demander aux eaux profondes de la Tamise cette paix qu'elle n'a jamais connue, et que les soins réunis de Daniel Deronda et de madame Meyrick vont lui donner.

Mirah est une perle, la boue n'a fait que la laver ; elle s'est forgé, avec tout ce qu'elle a trouvé de beau dans les drames et ailleurs, un monde idéal où elle cherche refuge contre les infâmes réalités qui l'entourent, et elle conserve en dépit de tout un trésor d'innocence, de naïveté enfantine d'autant plus

admirable qu'il n'a rien de commun avec l'ignorance, car personne ne connaît mieux qu'elle le mal et la douleur. Son talent de chanteuse lui permettra toujours de gagner le pain quotidien; mais elle a peur du théâtre, où elle a tant souffert. Soit! on tâchera de lui procurer des leçons. De toute manière, elle ne quittera pas les Meyrick, et Deronda pourra continuer à diriger ses actes. C'est l'attachement profond que lui inspire la pauvre jeune créature qu'il a sauvée qui va le protéger à son tour contre Gwendoline Harleth. Celle-ci n'est pas désormais dans une position beaucoup plus prospère que Mirah Lapidoth elle-même. Rentrée à Offendene, que sa famille ruinée va se voir forcée de quitter sans retard pour un gîte plus modeste, elle n'a d'autre ressource dans le dénûment qui résulte pour elle et pour les siens de la faillite Grapnell que d'accepter une place d'institutrice.

L'idée lui est bien venue de débuter à l'Opéra, mais elle apprend, hélas! qu'une agréable voix de salon, de la grâce et de l'esprit ne suffisent pas pour obtenir le genre d'engagement qu'elle désire. Un artiste de ses amis a le courage de lui ouvrir les yeux, de lui montrer l'abîme où tombe immanquablement une jolie femme qui se hasarde sur les planches sans aucune provision de science ni de génie, avec le seul talisman de sa beauté. Donc il ne lui reste qu'à entrer comme institutrice dans la famille collet monté d'un évêque, ou bien en qualité de sous-maîtresse dans un pensionnat. En attendant, Gwendoline est réduite à se défaire de ses bijoux: elle ne s'en réserve qu'un seul, le collier de turquoises qu'enveloppe encore le mouchoir de Daniel Deronda. Quant à dire à sa mère ce

qui s'est passé entre elle et Grandcourt, elle ne le fera jamais. Un mot de madame Davilow la frappe cependant : — « Si M. Grandcourt revenait à toi sans craindre la charge d'une famille pauvre, ce serait une preuve d'attachement bien rare. » — Cette preuve d'attachement, Grandcourt la lui donne. Il sait non seulement qu'elle est devenue pauvre, mais encore qu'elle a vu Lydia Glasher. Lush, acharné à faire manquer ce mariage, lui a lancé cette révélation comme dernier argument, sans ajouter, bien entendu, qu'il a provoqué la rencontre des deux femmes. Mais aucune considération n'empêche Grandcourt de retourner mettre son nom et sa fortune aux pieds de miss Harleth ; il renouvelle sa demande avec une froide obstination ; l'obstacle le tente et la seule pensée de paraître céder à une influence quelconque l'exaspère. Que peut faire Gwendoline? Il faudrait pour résister plus de force d'âme qu'elle n'en possède. Ayant à choisir entre la position dépendante d'institutrice et cette recherche, qui flatte son orgueil, qui lui promet les prestiges du rang, les enchantements du luxe, qui assure même l'avenir de sa mère, car Grandcourt emploie tous les moyens pour vaincre, elle prononce enfin le oui funeste qu'elle a si longtemps fait attendre.

Le mariage a eu lieu promptement. Dans l'intervalle, Grandcourt, plus amoureux qu'il ne se croyait capable de l'être encore, ne fait qu'une seule absence, très courte, pour aller en personne annoncer son mariage à madame Lydia Glasher, qui habite Gadsmere, une de ses terres, et lui réclamer les diamants de famille qu'il compte offrir à Gwendoline. Lydia refuse de les lui rendre sur l'heure, mais elle promet

solennellement qu'il les trouvera en arrivant à Ryelands, où doit se passer la lune de miel, et il ne daigne pas contrecarrer ce dernier caprice de femme abandonnée. C'est un caractère intéressant que celui de cette Lydia, aux passions ardentes et profondes, que domine cependant l'amour maternel exalté. Dans toutes les douleurs qui la frappent, elle voit le châtiment de sa conduite envers un premier enfant qu'elle a laissé derrière elle lorsque le jeune Grandcourt l'enleva dix ans auparavant à une vie honorée. Elle courbe la tête devant ce souvenir, mais non pas devant son bourreau dont elle est résolue à se venger. En effet, lorsque la nouvelle mariée, après toutes les pompes d'une brillante cérémonie, arrive au château de Ryelands, où elle est reçue en souveraine par une armée de laquais dans des galeries magnifiquement éclairées, remplies de fleurs, garnies de statues et de portraits de famille, une surprise l'attend, un coup dont elle ne se relèvera jamais.

La voici seule dans son appartement, se préparant à changer de toilette ; la femme de charge vient de lui remettre un paquet soigneusement cacheté qu'elle avait ordre de ne donner qu'à elle-même, un présent particulièrement commandé par M. Grandcourt, a dit la personne qui est venue l'apporter, et Gwendoline pense tout de suite aux diamants que lui a promis son mari. Elle ouvre l'écrin, pressée d'essayer les parures qu'il renferme : en même temps que l'éclat des diamants, ses yeux rencontrent une lettre posée dessus ; Gwendoline connaît l'écriture, il lui semble qu'un aspic s'est caché là, et devant lui son cœur fait un bond

dans lequel s'épuise toute sa force, le papier tremble dans ses mains glacées, chaque mot qui en jaillit, effroyablement lisible, la frappe comme un coup de poignard : « Ces diamants qui furent mis un jour aux pieds de Lydia Glasher, elle vous les passe. Vous avez manqué à la parole que vous lui aviez donnée, afin de posséder ce qui était à elle. Peut-être croyez-vous pouvoir être heureuse comme elle l'a été, avoir de beaux enfants comme les siens, qui prendront la place des autres. Dieu est trop juste pour permettre cela. Le cœur de l'homme qui vous épouse est à jamais flétri. L'amour de sa jeunesse a été tout entier pour moi. Vous ne pouvez me voler cela avec le reste. Cet amour est mort, mais je suis la tombe dans laquelle est enseveli votre bonheur, de même que le mien propre. Vous étiez avertie. Vous avez choisi de nous faire du mal à moi et à mes enfants. Il avait voulu m'épouser, il m'eût épousée à la fin, si vous ne vous fussiez mise entre nous. Vous aurez votre châtiment. Je vous le souhaite de toute mon âme.

» Lui remettrez-vous cette lettre pour le tourner contre moi et consommer la ruine de mes enfants? Vous tiendrez-vous devant votre mari avec ces diamants sur vos épaules et mes paroles dans sa pensée comme dans la vôtre? Trouvera-t-il que vous ayez le droit de vous plaindre quand il vous rendra malheureuse? Vous l'avez pris les yeux ouverts. Le tort volontaire que vous m'avez fait sera votre malédiction. »

Dans un spasme de terreur, Gwendoline jette au feu le fatal billet ; ce mouvement fait rouler l'écrin par terre; elle n'y prend pas garde et retombe anéantie

sur sa chaise, tandis que les grandes glaces environnantes reflètent de tous côtés son image pétrifiée.

Vraiment ce sont là des bijoux empoisonnés et le poison est entré dans les veines de la jeune épouse. Quand, après un temps qu'elle ne peut mesurer, Grandcourt entre, habillé pour le dîner, sa vue la jette dans une attaque de nerfs. Lui, s'attendait à la voir parée, souriante, prête à le suivre. Il entend le cri de terreur d'une femme pâle, aux traits décomposés, presque évanouie au milieu des diamants épars sur le tapis. Est-ce un accès de démence? — De toutes façons, les Furies ont passé le seuil de sa maison, et l'avenir est perdu.

Tandis que commence à s'accomplir la malédiction de Lydia Glasher et que Gwendoline découvre, chez le mari dont elle attendait une complaisance absolue, la plus dangereuse de toutes les forces et de toutes la plus implacable, la force d'inertie, Daniel Deronda s'attache chaque jour davantage à la jeune Juive sa pupille. Il craint même de s'attacher trop à elle, car il est impossible d'approcher de Mirah sans subir le charme de cette suave beauté, de ce chant si parfait que l'art ne s'y laisse pas deviner, le chant du rossignol, et surtout de cette simplicité, de cette douceur, de toutes les vertus qu'elle a, malgré les hommes, gardées au fond de son cœur comme dans un tabernacle, avec la foi ardente au Dieu de ses pères.

L'habitude de ne considérer jamais que le bonheur des autres et de s'y sacrifier l'emporte sur l'attrait qui a conduit maintes fois Daniel dans le petit salon hospitalier de madame Meyrick ; il se défend de voir

Mirah, il la protégera de loin. Tremblant même d'être indigne d'exercer cette protection dont il a pris si généreusement la charge, il s'efforce, quoi qu'il lui en coûte, de retrouver parmi la population juive de Londres la mère de mademoiselle Lapidoth, c'est le nom que porte Mirah dans les concerts du grand monde où, grâce à lui encore, on la prie de se faire entendre. Lady Mallinger et madame Grandcourt se sont intéressées à elle; peut-être l'intérêt n'est-il pas sans mélange de curiosité chez la première et d'une jalousie vague chez la seconde. Gwendoline et Daniel vivent désormais dans une intimité forcée, le père adoptif de celui-ci étant devenu l'oncle de celle-là. Le jour où on les a présentés l'un à l'autre, Gwendoline a fait avec beaucoup de franchise et de grâce une allusion à leur première rencontre autour du tapis vert de Leubronn, et, depuis, Daniel a gardé bon gré mal gré la place de mentor.

— Vous opposez-vous à ce que je chasse? commence-t-elle par lui demander.

— Je n'ai le droit de m'opposer à rien de ce qu'il vous plaît de faire.

— Vous vous êtes bien opposé à ce que je joue! réplique vertement Gwendoline.

Son intervention dans l'histoire du collier est en effet un précédent qui l'engage. On se croit en droit d'attendre de lui des conseils et des leçons à perpétuité; certes il lui serait facile de glisser de ce rôle épineux à un rôle plus doux. Les vacances de Noël qu'il passe à la campagne, sous le toit de sir Hugo, avec la belle madame Grandcourt, permettent des entretiens qui prendraient une pente périlleuse si Deronda ne forçait à lui rendre des points le vertueux

Grandisson lui-même. Elles sont charmantes, du reste, ces réjouissances de Noël à l'Abbaye. George Eliot, qui si souvent s'est attardée sous le chaume et dans les antres de la misère, nous prouve qu'elle a, quand il le faut, ce grand ton d'élégance indispensable pour peindre une certaine sphère aristocratique. Les toilettes, les attitudes des jeunes femmes qu'elle groupe dans la somptueuse résidence des Mallinger, inspireraient un Lely ou un Reynolds; les conversations enjouées, mondaines et légères tranchent agréablement sur le style général, toujours noble et d'une solidité soutenue. Qu'elle nous promène dans le parc où l'hiver suspend ses stalactites de glace aux chênes centenaires, qu'elle nous fasse visiter les écuries monumentales, qu'elle nous introduise dans les réunions élégantes, dîners, raouts, soirées de musique, bals entre soi, causeries au coin du feu, tout est intéressant par la peinture vive et chaudement colorée de la haute vie anglaise à la fois saine et opulente, laissant une large place aux joies comme aux devoirs de la famille et aux exercices hygiéniques du dehors.

C'est en honneur du jeune ménage Grandcourt que se donnent toutes les fêtes, et on ne soupçonne guère que ce couple si récemment uni soit divisé déjà par la plus cruelle incompatibilité d'humeur. Jamais Gwendoline n'a été plus belle; Deronda est obligé de s'en apercevoir, comme tout le monde; mais avant tous les autres il s'aperçoit aussi que sous son luxe, chèrement payé, elle est malheureuse. Ces diamants qui éclairent une tête et des épaules dignes d'appartenir à quelque duchesse de Van Dyck, la brûlent et l'écrasent; elle ne les eût jamais portés si, un jour qu'elle allait descendre vêtue de blanc, un pendant

d'émeraude au cou, Grandcourt n'eût répondu à sa question : « — Suis-je bien comme vous le désirez ? — Non, mettez vos diamants. » — Et il les attache lui-même, sans violence, mais résolûment. Gwendoline a compris que toute révolte serait inutile. On ne raisonne pas avec Grandcourt, il n'y a aucune chance de le toucher, il faut qu'on lui cède ; cette même main, fine et soignée, qui assujettit le fermoir du collier, s'abattrait sur elle au besoin comme sur un chien désobéissant ou sur un cheval rétif.

— Pourquoi avez-vous froid ? demande-il après avoir posé le dernier diamant. Tâchez de vous réchauffer ; je hais qu'une femme ait l'air gelé. Puisque vous avez à vous montrer en nouvelle mariée, montrez-vous décemment.

Le despotisme de Grandcourt est stimulé par un sentiment complexe où le dépit se mêle au dédain et à la dureté. Il a remarqué que Gwendoline cherche une sorte de refuge auprès de Deronda, qu'elle tourne parfois vers lui un regard de détresse quand son mari lui a fait trop rudement « sentir le mors », pour nous servir de sa propre expression, et répondre au bridon. Il surprend des demi-mots qui révèlent entre eux une entente tacite. Deronda, pour son malheur, a une de ces physionomies transparentes qui reflètent toutes les impressions : plus d'une fois l'indignation, la pitié, quelque chose qui ressemble à de la tendresse, sont venus s'y peindre assez visiblement pour émouvoir Gwendoline et pour déplaire à Grandcourt. La femme qui lui appartient intéresse ce fat, comme il le nomme, elle occupe sa pensée ; il ne le permettra pas. Certain soir que madame Grandcourt a enroulé autour de son poignet le collier étrusque naguère mis en gage :

— Quelle est cette chose hideuse que vous portez là ? demande son mari, qui a vu le regard de Deronda s'y fixer.

— C'est un vieux bijou que j'aime, répond tranquillement Gwendoline. Une fois je l'ai perdu, et quelqu'un l'a retrouvé.

— Eh bien ! finissez-en avec ces comédies de mauvais goût et ces signes télégraphiques que les gens sont censés ne pas voir. Rien n'est plus vulgaire.

— Je puis vous raconter toute l'histoire de ce collier, dit vivement la jeune femme outragée.

— Je ne veux rien savoir. Ce que je tiendrai à découvrir, je le découvrirai sans l'aide de personne. Veuillez seulement ne plus vous donner en spectacle.

— Désirez-vous que je ne parle pas à M. Deronda ?

— Je me soucie peu de tous les drôles qui rôdent autour de vous. Parlez-lui tant que vous voudrez. Je l'inviterai même à venir chez moi ; mais vous vous rappellerez que vous êtes ma femme, et vous tiendrez convenablement cet emploi ou vous irez au diable.

Tel est le ton de Grandcourt après sept semaines de mariage, et on ne peut s'étonner qu'il se fasse haïr. Deronda trouve un jour Gwendoline partagée entre le désespoir et la colère. Elle lui dit : — « J'ai peur de tout, j'ai peur de moi-même. Poussée à bout, je suis capable de n'importe quel coup de tête. »

Et il a le courage de lui répondre presque sévèrement : — « Que ces craintes soient votre sauvegarde. N'augmentez pas vos remords. Pensez aux douleurs d'autrui au lieu de vous appesantir sur vous-même. Tâchez de faire un peu de bien.

— Vous me croyez égoïste? demande Gwendoline.

— Vous ne resterez pas égoïste, répond ce jeune confesseur. Et il lui trace si bien son devoir qu'elle finit par lui dire : « Merci, je serai meilleure pour vous avoir connu. » — Elle s'efforce de vaincre son orgueil en effet et de se résigner, mais ce n'est pas pour réussir à vivre en meilleure intelligence avec Grandcourt, c'est pour pouvoir se dire : — Si Daniel voyait au fond de mon cœur, il me trouverait moins méprisable.

Afin de lui complaire et aussi pour éclaircir un doute horrible que le sceptique Grandcourt a jeté dans son esprit, elle va trouver Mirah, elle la patronne avec zèle. Cependant la chaste admiration de Daniel pour cette enfant l'irrite. — « Je ne puis, dit-elle, avoir grande sympathie pour les personnes angéliques. Je ne crois pas à leurs souffrances.

— En effet, répond Deronda, la vieille histoire de la brebis égarée est toujours vraie. Étant tous susceptibles de faillir, nous nous intéressons d'autant plus vivement à quiconque lutte contre la tentation.

— C'est là une manière de parler, dit Gwendoline non sans amertume ; vous admirez mademoiselle Lapidoth parce que vous la trouvez parfaite, et vous mépriseriez une femme qui eût commis quelque mauvaise action.

— Cela dépendrait tout à fait de la manière dont elle considérerait cette action.

— Seriez-vous content, si elle était bien misérable? dit impétueusement Gwendoline.

— Je serais navré, mais je jugerais que son remords la grandit. Il y a plus d'une manière d'atteindre à la grandeur. Quelques-uns d'entre nous ont besoin d'une

violente secousse qui leur ouvre les yeux sur les conséquences de leurs fautes. Et s'ils souffrent ensuite, il est clair que leur sort nous touche plus que celui des heureux. »

Tel est le langage affectueux et austère à la fois que Deronda parle à cette femme, dont il est devenu le guide, dont il est tout près d'être l'idole. Dans son désir de lui faire du bien, il brave le danger avec une imprudence sublime. Daniel s'oublie toujours. Hans Meyrick a raison de le comparer au Bouddha qui s'est donné en pâture à une tigresse et à son petit pour les empêcher de mourir de faim. On peut présumer aussi que son amour pour Mirah est en somme sa meilleure égide.

Cet amour, il est forcé de se l'avouer le jour où une confidence de Meyrick, qui s'est épris de son côté de la jolie juive, enfonce au plus profond de son cœur le glaive de la jalousie. Mais il aurait tort de craindre : cette fille d'Israël n'épousera jamais qu'un homme de son peuple. Devenir la femme d'un chrétien lui paraît aussi impossible qu'il eût paru à Rébecca ou à Rachel, ses aïeules, d'entrer sous la tente d'un fils de Moab ou d'Ammon. Ici George Eliot tombe en plein roman judaïque. C'est un genre plus froid, et, disons le mot, plus ennuyeux encore que le roman biblique proprement dit, qui, sous la plume de madame Stowe, de madame Wetherell et de leurs émules, a du moins l'excuse d'une véritable ferveur évangélique. La philosophie de l'auteur de *Romola* au contraire est suspecte, on le sait, aux protestants de son pays, toujours armés du saint livre. Par quelle aberration, après s'être lancée hardiment dans le domaine illimité de la libre pensee, s'est-elle éprise d'un si vif enthousiasme pour la plus

étroite et la plus inflexible de toutes les croyances : la croyance juive ? Elle consacre des chapitres entiers à nous en exposer les beautés par la bouche de Mordecaï, un ascète poitrinaire et visionnaire, qui se trouve être le propre frère de Mirah. Mordecaï est possédé du désir de rendre à son peuple une existence politique, une autonomie, un centre national, comme l'ont les Anglais répandus, eux aussi, sur toute la surface du globe. Trop pauvre, trop malade pour accomplir cette tâche, il y associera Daniel Deronda, Daniel qui vient de découvrir sa propre origine juive ! Il est le fils parfaitement légitime d'une cantatrice célèbre, l'Alcharisi, qui, en quittant le théâtre pour épouser le prince Halm-Eberstein, a confié l'enfant d'un premier mariage israélite à son plus fervent admirateur, sir Hugo Mallinger, avec l'injonction de faire de lui un chrétien et un *gentleman*, afin qu'il échappe à l'opprobre qui pèse sur son peuple. Cet opprobre, par parenthèse, est, croyons-nous, imaginaire dans ce temps-ci, autant que peut être chimérique la résurrection de l'*Exode*

Nous passerons vite sur cette partie du roman, qui est cependant celle dont l'auteur fait le plus de cas sans doute, car elle y a enfermé son idée de prédilection et concentré un système.

L'entrevue qui a lieu à Gênes entre Daniel et sa mère si longtemps inconnue est d'ailleurs très pathétique ; elle nous met en présence d'un type curieusement observé, celui de la femme de génie qui paye ce don funeste et divin par la privation des plus belles qualités de son sexe, par l'impuissance d'aimer ; mais nous demandons au lecteur la permission de ne pas fouiller avec Daniel Deronda le fameux coffre-fort

que lui a laissé son aïeul maternel, un saint de l'ancienne loi, coffre-fort rempli de papiers précieux d'où jaillit soudain la lumière qui éclaire la voie du jeune homme. Jusque-là sa sensibilité trop vive et dispersée sur trop de choses diverses l'avait jeté dans des incertitudes où ne pouvait germer rien de vigoureux. Il avait des sentiments démocratiques en ce sens qu'il aimait les petits, et cependant ses habitudes et ses goûts étaient d'un conservateur. Tout en imaginant des réformes politiques, sociales et religieuses, il répugnait à se séparer de formes sanctionnées par les siècles. Les causes persécutées l'attiraient surtout, et il lui eût suffi d'assister au martyre d'un adversaire pour passer de son côté. Qu'est-ce qui lui imposera une ligne de conduite nettement définie? comment ses énergies errantes se rassembleront-elles de façon à le défendre contre cette analyse stérile de toutes les grandes questions humaines qui paralysent aujourd'hui tant d'âmes?

Un événement survient, une inspiration imprévue. En recherchant les parents de Mirah, il fait connaissance avec la synagogue, avec le club judaïque, avec le voyant Mordecaï, qui devine en lui un frère et qui lui lègue le devoir de conduire Israël aux destinées promises. Jamais mission moins sympathique ne rendit incompréhensible et comme étranger au commun des lecteurs un héros attachant jusque-là. Nous doutons même que les philosophes et les penseurs juifs, à qui seuls sans doute sont dédiés ces trop longs chapitres d'un pédantisme abstrait, goûtent beaucoup des utopies qui ne tendraient à rien moins qu'à creuser de nouveau entre eux et nous une ligne de séparation chaque que jour semble effacer davantage.

Quittons la gent hébraïque pour revenir à Gwendoline, dont nous comprenons plus facilement les épreuves et les aspirations. Depuis de longues semaines l'infortunée végète, à bout de forces, sur le yacht de plaisance où l'a fait embarquer son mari. Les voyages en mer sont une des rares choses qui distraient encore Grandcourt. Il règne à son bord plus absolument que partout ailleurs, et il s'est dit que cette petite expédition sur la Méditerranée aurait l'excellent effet de dépayser sa femme, de mater l'esprit d'opposition qu'il a vu poindre chez elle en même temps que certaines velléités sentimentales qu'il est résolu à réprimer. De quoi d'ailleurs peut-elle se plaindre? Le yacht est un vrai joujou de luxe avec sa cabine tendue de soie et son équipage pittoresque de beaux gaillards frisés au teint de bronze. L'amour est absent de cet esquif doré, c'est vrai. Grandcourt sait parfaitement que sa femme n'a pas fait un pur mariage d'inclination, elle a voulu un rang élevé, l'opulence, et elle possède tout cela. Pour sa part, il a rempli les obligations du contrat. Quant à l'horreur que personnellement il lui inspire, comment s'en rendrait-il compte? Ses bonnes fortunes lui ont donné une tranquille confiance en lui-même et jamais sa pensée ne s'est arrêtée à ces répugnances morales plus invincibles que toutes les autres. Leur intimité à bord consiste dans le silence et dans quelques attentions polies de la part de Grandcourt, qui ne manque jamais de poser un châle sur les épaules de sa femme quand la brise commence à fraîchir, ni de lui offrir la lunette quand il y a quelque point de vue à regarder. Cependant Gwendoline nourrit sourdement des projets de révolte, de séparation, de fuite, et n'est arrêtée dans ces

résolutions extrêmes que par la crainte d'encourir le blâme d'un absent aimé qui est devenu l'arbitre de sa vie.

Un malencontreux hasard, que naturellement Grandcourt croit prémédité, fait qu'en relâchant à Gênes le couple voyageur se trouve en face de Deronda. Un rendez-vous solennel avec sa mère, qu'il ne doit voir qu'une fois, attire le jeune homme dans cette ville. Grandcourt l'aperçoit sur l'escalier de l'hôtel et conclut que pour avoir un entretien avec Gwendoline Deronda n'attend qu'une chose : qu'il ait le dos tourné. Cette petite conspiration sera déjouée sans bruit. Tout en prenant son café, quelques minutes après, il constate avec calme une animation nouvelle, une joie secrète répandue sur les traits, dans tous les mouvements de sa femme, et il la laisse s'abandonner à cette allégresse, sûr de pouvoir l'interrompre quand il le voudra. Ainsi joue le chat avec la souris. En effet, après avoir allumé tranquillement un cigare, il la prie de sonner pour qu'on leur procure un petit bateau à voiles, une barque de promenade : — Je ramerai seul, dit-il et vous serez au gouvernail. Quel meilleur emploi de la soirée trouverions-nous?

— J'aimerais ne pas retourner tout de suite en mer, répond Gwendoline, ployant sous l'étreinte d'un amer désappointement.

— Très bien. Si vous préférez rester entre quatre murs à étouffer, je vous tiendrai compagnie.

Gwendoline sait qu'il ne cèdera pas, et, après une de ces colères vaines qui ne font qu'assurer plus irrémédiablement l'esclavage d'une femme, elle se laisse emmener. Les badauds admirent ce beau couple étranger si calme et si fier, agissant avec l'impassibilité de

créatures qui accomplissent une destinée surnaturelle. Chacun déclare que le mari a grand air dans son vêtement collant et dégagé; quant à la femme, c'est une statue, et qu'ils doivent être riches! Heureuses gens!

Quelques conseils sont hasardés au sujet d'un changement de vent possible, mais l'orgueilleux Anglais répond de manière à indiquer aux importuns qu'il sait mieux que personne ce qu'il a à faire.

Madame Grandcourt, pour sa part, ne craint pas les dangers extérieurs, elle ne craint que sa propre haine, ses propres désirs, qui prennent au-dedans d'elle-même des formes de démons. Tandis qu'assise au gouvernail, sous l'œil de son mari, elle obéit aux ordres qu'il lui jette, elle repousse péniblement des inspirations sinistres et des vœux criminels. Ils sont partis par un temps radieux: une forte brise s'élève à la fin de la journée.

Le soleil vient de disparaître derrière les nuages et ne répand plus au loin, sur les vagues soulevées, qu'une faible clarté d'or pâle, quand un tumulte éclate dans le port. Des sauveteurs ont ramené la barque à voiles, qu'ils ont trouvée vide, *mylord* s'étant noyé et *mylady* ayant fait à son secours un plongeon désespéré. Ils la transportent à l'hôtel presque évanouie encore, et sous ses vêtements mouillés, tremblante de fièvre, pâle comme une échappée du tombeau, elle appelle, elle implore Daniel Deronda. C'est la plus belle scène et la plus poignante de tout le livre. La confession terrible de cette femme affolée par le remords, disant à celui qui toujours a représenté pour elle la conscience et le bien : — « Vous savez?... je suis une criminelle. Il est mort; personne ne verra plus son visage au-dessus de

l'eau... moi exceptée... qui le verrai toujours et ne pourrai plus m'en détourner. » — Ce qu'elle souhaitait malgré elle dans sa haine mortelle s'est soudain accompli : un coup de vent, une manœuvre maladroite de Grandcourt ; elle l'a vu se débattre au milieu des flots, elle l'a tué... tué dans sa pensée, tué par le désir, tué par la joie féroce de le voir disparaître. Ensuite elle a voulu le sauver, elle a risqué pour cela sa propre vie, mais toujours son cœur criait en elle : Meurs! — Et il est mort... c'en est fait!

Sa passion pour Deronda se trahit dans le récit rapide, incohérent, de ses souffrances et de ses torts; elle le conjure de ne pas l'abandonner, elle s'attache à lui éperdue, à demi folle, et, presque aussi ému qu'elle-même, il promet tout ce qu'elle veut; il s'engage trop peut-être, car l'essentiel est d'arracher au désespoir cette malheureuse qui ne croit qu'en lui seul. Il la calme, il la plaint, il l'exhorte. Sans la rassurer trop, il lui dit doucement : — Vous pouvez devenir meilleure que vous ne l'avez jamais été... votre vie future peut être une bénédiction pour les autres. Aucun mal n'est irréparable, sauf le mal que nous aimons, auquel nous ne souhaitons pas d'échapper. Faites effort.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, mais il faudra que vous soyez là...

Sans doute une vague prévision de bonheur possible se mêle encore à son agonie morale, et pour la lui retirer, pour lui dire après cette explication déchirante qu'il appartient à Mirah, sa fiancée, et au dieu jaloux d'Israël, Daniel est obligé d'appeler à lui un courage presque surhumain.

Le châtiment de Gwendoline est complet; elle n'a pas même la consolation de pouvoir se montrer généreuse en sacrifiant la fortune des Grandcourt, qui lui est devenue odieuse, aux enfants de Lydia Glasher, car par testament son mari a légué tout ce qu'il possédait à son fils naturel, en cas qu'il n'eût jamais de fils légitime. La veuve n'a pour sa part que cette terre de Gadsmere, pleine d'affreux souvenirs, et un revenu que son orgueil lui crie de refuser, mais que Deronda, qu'elle a chargé de régler son expiation, la condamne à prendre pour l'employer en bonnes œuvres cachées.

Ne nous apitoyons pas trop sur Gwendoline. Rex Gascoigne est revenu : son amour pour sa belle cousine n'a pas été une fantaisie d'adolescent, il est resté un de ces attachements tenaces qui s'emparent plus souvent qu'on ne croit du jeune Anglais au sortir de l'école pour le suivre aux Indes, au bout du monde, et ne plus le quitter en dépit des vicissitudes d'une vie active; ces amours-là survivent même à l'espérance; mais de nouveau l'espérance est permise à Rex et aussi au lecteur compatissant, qui peut compter que la dangereuse sirène de Leubronn et d'Offendene deviendra tôt ou tard une heureuse épouse, une mère de famille exemplaire. Elle a écrit à Daniel le jour du mariage de celui-ci avec Mirah : « Je me rappellerai toujours vos paroles, je vivrai pour compter parmi les meilleures d'entre les femmes. J'ignore encore comment cela pourra se faire, mais cela sera parce que vous m'avez secourue. »

Deronda n'est plus à cette époque le jeune enthousiaste que nous avons connu, prompt à découvrir de la poésie dans les événements les plus prosaïques; il ne

cherche plus, il a trouvé ce qu'il croit être immuablement vrai. L'âme de Mordecaï est entrée en lui. Il va guider les siens à travers l'Égypte du côté de la terre promise, et nous n'avons aucun désir de le suivre si loin.

Avec ce scrupule de la vérité qui parfois dégénère chez elle en minutie, George Eliot a voulu faire défiler devant nous une série de types divers appartenant à la même race, depuis Mordecaï l'illuminé, le prophète, jusqu'au père Lapidoth, l'entremetteur infâme, que ses désordres et sa cupidité conduisent à commettre un vol dans la maison même de ses enfants; depuis Cohen, le brocanteur vulgaire, avec ses vertus de famille et son âpreté au gain, sa rapacité envers les chrétiens, sa charité envers ses frères, jusqu'à la douce et pure Mirah, que M. Alexandre Dumas appellerait par excellence « la femme du temple. » — Elle a fait certainement dans cette étude une grande dépense de talent et de recherches savantes, mais la dépense est en pure perte; personne peut-être ne lui en saura gré. On trouvera puérils ou intempestifs les problèmes politiques et sociaux qu'elle réveille et la marche rétrograde vers des traditions vieillies qu'elle présente comme un progrès. Presque tous les écrivains de fiction échouent de même quand ils se posent en oracles et en réformateurs.

Longtemps le roman ne fut que le récit d'une aventure d'amour, la simple analyse des émotions du cœur; depuis il a servi de cadre et de prétexte à l'exposition des théories et des systèmes les plus vastes et les plus ambitieux; cette nouvelle mission qu'il s'arroge l'a grandi quelquefois et plus souvent perdu. Il vaut mieux peindre que discourir, raconter que prouver; trop de

science est souvent funeste à l'artiste. Nous passons les belles tirades de philosophie, les grandes démonstrations scientifiques, pour aller droit à l'action, droit aux sentiments et aux caractères, et il se trouve à la fin que d'un gros livre qui croyait être profond il ne reste que quelques scènes réellement dramatiques, quelques personnages esquissés sur le vif, quelques situations vraies, quelques cris de souffrance et de passion bien humains, qui suffisent après tout à la gloire d'un auteur.

IV

Cependant une nouvelle assez peu connue de George Eliot, *le Voile soulevé*, que sa brièveté exceptionnelle nous a permis de traduire *in extenso*, échappe victorieusement, grâce à cette brièveté peut-être, au reproche d'ennui que le public adresse non sans raison à la plupart des romans philosophiques : la vie suspendue et détruite par la clairvoyance, voilà le thème de cette terrible étude qui, si l'on ne tenait compte que des faits, aurait un caractère invraisemblable, extravagant, presque fantastique, mais qui cache sous ses étranges péripéties une pensée juste et profonde, creusée avec un art infini. Elle prouve en effet que pour vivre il faut être dans une certaine mesure d'ignorance, que pour aimer il faut aussi ne pas trop savoir, que pour agir il faut croire qu'on peut, en *voulant,* modifier le cours des choses.

Les savoir d'avance, c'est être condamné à se croiser les bras, à attendre l'inévitable. On agit, on

travaille, on espère, on se meut dans l'indéterminé. La détermination de toutes choses ferait l'effet du fatalisme musulman. Une résignation passive, l'inertie absolue, la mort dans la vie en résulteraient. Tel est le sort affreux du héros maladif de ce poignant récit, duquel se dégage une sorte d'épouvante ; jamais peut-être aucune plume n'a fait mieux comprendre en quelques pages passionnées, pleines de vérités tragiques, quel don funeste ce serait que la divination absolue. Notre vie attristée, ravagée, privée de tout son prix, l'amitié, l'amour anéantis, toutes les arrière-pensées qui se dérobent souvent sous les plus aimables apparences dépouillées brutalement de leurs voiles pour engendrer chez le malheureux qui les démêle malgré lui la désillusion, le dégoût, le désespoir... peut-on rien imaginer de plus navrant ? George Eliot, tentée par tous les grands problèmes de la vie et de la mort, n'a pourtant pas reculé devant ce sujet, et les pages qui suivent montreront de quelle façon profondément originale elle l'a traité :

LE VOILE SOULEVÉ

Ma fin approche. J'ai été sujet, dans ces derniers temps, à des attaques plus violentes de la maladie qui me torture, et selon le cours naturel des choses, s'il faut croire mon médecin, j'ai lieu d'espérer que ma vie ne se prolongera pas au delà de quelques mois. A moins que je ne sois affligé au physique, comme je le suis au moral, d'une organisation exceptionnelle, je ne subirai plus bien longtemps l'odieux fardeau de l'existence. S'il devait en être autrement, si je devais vivre jusqu'à l'âge où désirent arriver presque tous les hommes, je pourrais alors juger quel supplice est le pire : d'être le jouet d'une attente illusoire ou la victime d'une prévision presque certaine, car je prévois l'heure exacte de ma mort et toutes les moindres circonstances qui entoureront mes derniers moments.

Dans un mois d'ici, jour pour jour, le 20 septembre 1850, à dix heures du soir, je serai assis dans ce même fauteuil, au milieu de ce même cabinet de travail, attendant la mort qui doit me délivrer de ce funeste don de seconde vue, la mort qui viendra me trouver averti et à bout d'espoir. Je serai, comme à présent, occupé à suivre du regard une flamme bleue qui brillera dans l'âtre ; tout à coup une contraction horrible me déchirera la poitrine. J'aurai juste le temps de saisir le cordon de la sonnette et de le tirer violemment avant que la suffocation se produise.

Personne ne répondra à mon appel. Je sais pourquoi : mes deux domestiques sont amoureux l'un de l'autre ; ils se seront querellés ce jour-là ; depuis deux heures ma gouvernante sera sortie en affectant de grands transports de colère, dans l'espoir que le crédule Perry s'imaginera qu'elle a été se noyer. Perry, inquiet tout de bon à la fin, aura couru sur ses traces. Quant à la petite aide de cuisine, elle dormira dans quelque coinu ; jamais elle ne répond à un coup de sonnette ; un coup de tonnerre ne suffit pas pour l'éveiller.

La sensation d'étouffement augmente ; ma lampe déjà languissante s'éteint avec un affreux crépitement. Je fais un suprême effort, j'atteins la sonnette une fois de plus. Je veux vivre... et aucun secours ne vient ! Moi qui avais soif de l'inconnu ! Cette soif est déjà passée. Mon Dieu ! laissez-moi en ce monde connu, quitte à ce qu'il me torture encore ; je ne demande rien que la vie !

Angoisse atroce ! j'étouffe, et pendant ce temps la terre, les champs, le ruisseau qui murmure sur son

lit de cailloux derrière le petit bois, la fraîche senteur qui suit l'orage, le premier rayon du jour frappant mes carreaux, la douce chaleur du feu après les morsures de la bise, tout m'est sensible et présent ; — la nuit va-t-elle donc se faire à jamais là-dessus ?

La nuit, — la nuit, — plus de souffrances, rien que la nuit ! je traverse des ténèbres sans fin, mes idées s'obscurcissent, mais toujours je me sens emporté en avant...

. . . .

Avant que ce moment arrive, je veux employer les dernières heures de force dont je dispose encore à raconter l'étrange histoire de mes expériences ici-bas. Jamais je n'ai entièrement ouvert mon cœur à aucun être humain, car jamais rien ne m'a autorisé beaucoup à compter sur la sympathie de mes semblables. Néanmoins, tous tant que nous sommes, nous avons chance de récolter après notre mort un peu de tendresse, un peu de compassion, un peu de charité. Ce n'est que pour les vivants qu'on est sans pitié. Aux vivants seuls est refusée l'indulgence des hommes, comme aux campagnes la pluie quand souffle le vent d'est âpre et desséchant.

Aussi longtemps que le cœur bat, broyez-le, l'occasion est bonne ! aussi longtemps que les yeux peuvent exprimer une prière timide, opposez-leur des regards glacés ; aussi longtemps que l'oreille, cette délicate initiatrice au sanctuaire intime de l'âme, est apte encore à percevoir des accents de douceur et de bonté, accordez-lui tout au plus quelques phrases banales de froide politesse, quelques compliments railleurs ou bien des paroles de pure indifférence ; aussi long-

temps que le cerveau conservera la faculté de discerner l'injustice de la bienveillance, hâtez-vous de le froisser par mille jugements inconsidérés, par des réflexions saugrenues, par de faux rapports.

Oui, hâtez-vous, car le cœur reposera bientôt — *ubi sera indignatio ulterius cor lacerare nequit*[1] ; les yeux auront perdu le pouvoir de supplier, les oreilles seront devenues sourdes à tout bruit humain, le cerveau n'aura plus de besoins et ne se donnera plus de tâche. Alors vous trouverez à placer vos discours généreux ; alors vous pourrez vous attendrir sur l'effort sans issue et sans récompense ; alors vous pourrez honorer l'œuvre conduite à bonne fin ; alors vous excuserez les erreurs et consentirez même à les oublier.

Voilà une bien vulgaire amplification d'écolier ! Pourquoi est-ce que je m'y attarde ? Elle n'a pas grand rapport avec ma situation, car je ne laisse rien derrière moi qui doive marquer mon passage parmi les hommes, je n'ai aucun proche qui se prépare à venir verser une larme sur ma tombe en réparation du mal qu'il m'aura fait de mon vivant. Seulement l'histoire de ma vie provoquera peut-être en ma faveur, parmi les étrangers, un peu de cette sympathie que j'aurais espérée en vain, je crois, de la part de mes amis, avant ma mort.

Considérée à distance, mon enfance me semble, grâce aux traverses qui l'ont suivie, plus heureuse qu'elle ne l'a été réellement. Dans ce temps-là, le voile qui dérobe l'avenir était impénétrable pour moi autant que pour les autres ; comme tous ceux de

1. Inscription sur la tombe de Swift.

mon âge, je jouissais du moment présent et je nourrissais une confiance infinie dans le lendemain ; et puis j'avais une mère ! Aujourd'hui encore, après tant d'années douloureuses, je crois sentir les caresses qu'elle me prodiguait quand elle me tenait sur ses genoux, ses bras noués autour de mon petit corps frêle, sa joue appuyée contre la mienne. Un mal d'yeux me priva momentanément de la vue, et tout ce temps-là, du matin au soir, je ne quittai pas ce giron protecteur. Mais l'affection incomparable de ma mère devait me manquer bientôt, et, si enfant que je fusse, il sembla qu'il se produisait un grand froid autour de ma vie. Je continuais comme autrefois à monter mon petit poney blanc sous l'escorte d'un groom qui, comme autrefois, marchait à mes côtés ; mais je ne voyais plus ces yeux, pleins d'une tendre sollicitude, surveiller mon départ ; je ne trouvais plus, au retour, ces deux bras ouverts pour m'embrasser. Peut-être ai-je été plus sensible à la privation de l'amour maternel que ne l'eussent été les enfants de sept ou huit ans pourvus, à défaut de ce bien suprême, des autres joies de l'existence, car j'étais certainement d'une nature très impressionnable.

Je me rappelle encore l'émotion à la fois craintive et délicieuse que me causaient le piaffement des chevaux sous les voûtes sonores de l'écurie, et l'écho des ordres répétés tout haut par les palefreniers, et le tumultueux aboiement de nos chiens répondant au fracas de la voiture de mon père quand elle s'engageait sous la porte de la cour d'honneur, et les vibrations du gong qui annonçait chaque repas. Le pas cadencé des soldats que j'entendais quelquefois, — car l'habitation de mon père était voisine d'une

ville de garnison, — me faisait frissonner jusqu'aux sanglots, et pourtant la troupe n'était pas plus tôt passée que je soupirais après son retour.

Mon père me regardait sans doute comme un enfant bizarre et ne me témoignait aucune prédilection, bien qu'il accomplît ponctuellement tout ce qui constituait à ses yeux les devoirs d'un père; mais il avait déjà dépassé l'âge mûr, et je n'étais pas son fils unique. A quarante-cinq ans il avait épousé ma mère, sa seconde femme.

Figurez-vous un homme très ferme, très cassant, extraordinairement méthodique, un banquier par excellence, mais un banquier greffé sur un grand propriétaire rural, aspirant à exercer beaucoup d'autorité dans sa province; un de ces hommes toujours semblables à eux-mêmes, qui ne se ressentent ni de la température, ni d'aucune influence extérieure, et ne connaissent ni la gaieté, ni la tristesse. Je le craignais horriblement et paraissais plus timide, plus nerveux, en sa présence qu'en toute autre occasion ; voilà pourquoi peut-être il résolut de me donner une éducation différente de celle de mon frère aîné, un grand garçon déjà, qui était au collège d'Eton. Ce frère, futur héritier de toutes ses prérogatives, devait nécessairement passer par Eton et Oxford, afin de s'y créer de grandes relations. Mon père était loin de considérer la connaissance des auteurs grecs et latins comme un bagage inutile pour atteindre à une haute situation aristocratique, bien qu'il tînt au fond en médiocre estime « ces génies momifiés ». Il avait lu des traductions anglaises d'Eschyle et d'Horace, ce qui lui avait permis de se former une opinion personnelle. A ces considérations négatives s'en joi-

gnaient d'autres d'une nature tout à fait positive, résultant de certaines affaires de mines auxquelles il s'était récemment trouvé mêlé, en sorte qu'une éducation scientifique lui semblait faite exprès pour un cadet. Il était clair toutefois qu'un naturel de sensitive comme le mien ne pouvait s'accommoder du rude régime des écoles publiques. M. Letherall l'avait péremptoirement déclaré. Ce M. Letherall était un volumineux personnage, orné de lunettes, qui, enveloppant un jour ma petite tête de ses larges mains, l'avait palpée en tous sens d'un air inquisitorial et méfiant; ses énormes pouces appuyés sur chacune de mes tempes, il m'avait ensuite repoussé à quelque distance pour mieux fixer sur moi le regard étincelant de ses yeux doublés de verre. Le résultat de cet examen ne lui avait sans doute pas paru satisfaisant, car son front s'était sévèrement contracté, et il avait dit à mon père en ramenant les pouces sur mes sourcils :

— Voici ce qui lui manque, monsieur, et voilà ce qu'il a de trop... voilà ! ajouta-t-il en frappant du doigt de chaque côté le sommet de ma tête. Il faut étouffer cela et développer ceci.

Je tremblais de tous mes membres sous le coup de l'idée vague qu'il y avait en moi tant de choses répréhensibles et par suite aussi de l'émotion que me causait ma première haine, — la haine de ce gros personnage à lunettes qui tournait ma tête en tous sens comme un acheteur en train de critiquer la marchandise et d'en rabaisser le prix.

J'ignore quelle part revient à M. Letherall dans le système que l'on m'appliqua, mais évidemment des leçons particulières, l'étude des sciences, de l'histoire

naturelle et des langues vivantes étaient ce qu'il fallait pour remédier aux défectuosités de mon organisation. Je n'avais point le goût de la mécanique, il était donc urgent que je m'en occupasse d'une façon toute spéciale ; ma mémoire était réfractaire aux classifications, on la bourra donc systématiquement de zoologie et de botanique ; j'avais soif de m'instruire des faits humains, d'apprendre tout ce qui exalte le cœur et l'imagination, par conséquent je ne devais entendre parler que de puissances mécaniques, de corps élémentaires, d'électricité, de magnétisme.

Un enfant mieux doué eût certainement profité de l'excellent enseignement de mes professeurs et de tout leur appareil scientifique ; il aurait trouvé sans doute aux phénomènes de la physique l'intérêt fascinateur que leur attribuaient ces messieurs, tous les jeudis, devant moi. Fait comme je l'étais au contraire, mon ignorance persistante ne pouvait se comparer qu'à celle du plus piteux élève de lettres qui fut jamais renvoyé d'une classe de latin. Je lisais en cachette Plutarque, Shakspeare et *Don Quichotte,* faisant ainsi provision de pensées errantes qui m'absorbaient tout entier, tandis que mon maître s'évertuait à me démontrer qu'un homme de progrès se distingue d'un sot par le fait qu'il connaît la raison qui pousse l'eau à descendre des montagnes. Pour ma part, je n'éprouvais aucune envie d'être cet homme de progrès. L'eau courante réjouissait mes yeux, voilà tout, et j'aurais passé des heures à l'entendre babiller sur un lit de cailloux ou à la voir couler parmi les roseaux verts qu'elle baignait de sa fraîcheur ; mais le pourquoi de sa course m'était fort indifférent ; je ne doutais pas que ce qui me paraissait si charmant n'eût d'excellentes raisons d'être.

Inutile d'insister sur cette partie de mon existence. J'en ai dit assez pour indiquer que mon organisation, sensible à l'excès et hostile à toutes les choses pratiques, devait végéter dans un milieu diamétralement opposé à ses aptitudes, incapable par conséquent de la développer avec bonheur et succès.

Vers l'âge de seize ans, je fus envoyé à Genève pour y compléter mon éducation, et ce changement de lieux me ravit ; lorsqu'en descendant la pente du Jura, j'aperçus les Alpes éclairées par le soleil couchant, je crus voir s'ouvrir devant moi le paradis. Les trois années que je passai en Suisse ne furent qu'une extase perpétuelle, une sorte d'ivresse délicieuse que me versa la présence de la nature parée de tous ses prestiges. Vous conclurez peut-être qu'accessible de si bonne heure à ce genre d'émotions, je devais renfermer le germe d'un poète ; hélas ! mon lot n'était pas si heureux ! Un poète chante ce qu'il éprouve et il croit à l'oreille attentive, à l'âme sympathique qui tôt ou tard accueillera ses chants ; mais avoir la sensibilité du poète, sans posséder son génie, — cette sensibilité qui ne parvient à se traduire qu'en larmes silencieuses versées sur le gazon de la rive, à l'heure où le soleil de midi étincelle sur les eaux, ou en frissons intérieurs lorsque éclate le bruit discordant d'une parole brutale, lorsque tombe sur vous le regard glacial d'un œil malveillant, — c'est une souffrance qui produit pour l'âme une fatale solitude au milieu même de la société de ce qu'on nomme nos semblables.

L'heure pendant laquelle je sentais le moins cet état d'isolement était celle que je passais vers le soir dans mon canot, au large sur le lac ; il me semblait alors que le ciel et les sommets étincelants des montagnes

et la vaste nappe bleue si transparente m'entouraient d'un amour tel que je n'en avais pas connu depuis la mort de ma mère. Comme Jean-Jacques, j'avais coutume de m'étendre dans une barque et de la laisser flotter au hasard, tandis que mes regards suivaient le voyage de la lumière d'une cime à l'autre, comme si le chariot flamboyant du prophète eût passé au-dessus d'elles, tout en retournant à son ardent foyer. Puis, quand la blanche silhouette des monts avait pris peu à peu la tristesse de la mort, il me fallait regagner le rivage, car j'étais sous l'incessante surveillance d'un gouverneur qui ne me permettait pas de rester dehors à heure indue.

De pareilles dispositions n'étaient pas de nature à favoriser des rapports d'amitié entre moi et les nombreux jeunes gens qui fréquentaient les écoles. Parmi eux pourtant, je rencontrai un ami, et, chose singulière, c'était un garçon dont la tournure d'esprit semblait absolument opposée à la mienne. Je l'appellerai Charles Meunier, — son vrai nom, un nom anglais, car il était d'origine britannique, étant depuis devenu célèbre. Orphelin, il vivait misérablement à cette époque, afin de mener jusqu'au bout les études médicales vers lesquelles l'entraînait une vocation particulière. N'était-ce pas étrange qu'une âme distraite, flottante, ombrageuse, incapable d'investigation et tout entière contemplative comme l'était la mienne, se fût sentie attirée par un caractère dont le trait saillant était la passion de la science? A vrai dire, le lien qui nous unissait n'était pas un lien intellectuel; il émanait d'une force qui heureusement peut enchaîner l'un à l'autre l'esprit le plus borné ou le plus rêveur et l'esprit le plus brillant ou le plus pratique : la communauté des sentiments.

Charles était pauvre, il était tourné en ridicule par les gamins de Genève et incapable de faire figure dans un salon. Je le vis isolé comme moi-même, bien que pour une cause différente, et, poussé par une sorte d'attendrissement, je lui fis de timides avances. C'est assez dire que notre intimité devint aussi étroite que le comportait la différence de nos habitudes respectives. Aux rares journées de congé de Charles, nous gravissions ensemble le Salève, ou bien nous prenions le bateau de Vevey, et j'écoutais chemin faisant, à travers mes rêves, les monologues dans lesquels mon camarade se plaisait à développer ses hardis projets d'expériences et de découvertes; tout cela se confondait dans ma pensée avec des impressions vagues d'eau azurée, de nuages fugitifs, de soupirs d'oiseaux mélodieux et de lointains chatoiements de neige.

Charles s'apercevait bien de ces demi-absences; pourtant il aimait à causer avec moi. N'entretenons-nous pas, au besoin, de nos espérances et de nos desseins jusqu'aux animaux qui nous aiment?

J'ai fait mention de cette unique amitié à cause de la scène étrange, terrible qu'elle provoqua plus tard dans ma vie, et que j'aurai à raconter.

Mon heureuse existence à Genève fut interrompue par une grave maladie dont il ne m'est resté que le souvenir confus, souvenir de souffrances sourdes entrecoupées d'évanouissements et à travers lesquelles je percevais la présence fréquente de mon père auprès du lit où je gisais.

Vint ensuite la convalescence, temps de langueur et de monotonie dont la mémoire de plus en plus nette

correspond au retour de mes forces qui me permettait des promenades en voiture d'une longueur graduée. Certain jour qui se détache entre ceux que je me rappelle le mieux, mon père vint s'asseoir à côté de moi et me parla en ces termes :

— Quand tu seras suffisamment rétabli pour supporter le déplacement, nous retournerons à la maison. Le voyage t'amusera, car nous passerons par le Tyrol et l'Autriche, ce qui te fera voir du nouveau. Nos voisins les Filmore sont arrivés; Alfred nous rejoindra à Bâle, et tous ensemble, nous irons à Vienne, puis à Prague...

Avant qu'il eût achevé sa phrase, on vint appeler mon père, qui me laissa sur ce nom de Prague avec le sentiment étrange qu'un phénomène subit et inconnu se produisait en moi. Un merveilleux spectacle m'apparaissait en effet. Je me trouvais au milieu d'une ville littéralement inondée de soleil, un soleil d'été, mais qui semblait appartenir aux étés d'un âge lointain et s'être trouvé depuis des siècles arrêté dans sa course sans que les rosées de la nuit ou la fraîcheur des pluies l'eussent atténué jamais; il éclairait la grandeur poudreuse et vermoulue pour ainsi dire d'un peuple voué à ne plus vivre que dans le passé, comme les souverains en retrait d'emploi sous leurs royales guenilles dorées. La ville avait un aspect si aride que la large rivière elle-même me faisait l'effet d'une nappe de métal; les statues noircies, drapées dans des costumes d'un autre temps et portant en tête la couronne des saints, les vieilles statues sous le regard atone desquelles je passais en suivant un pont interminable, me semblaient être les véritables habitants de ce lieu, tandis que les passants modernes, vulgaires et

affairés, ressemblaient à une nuée de visiteurs éphémères destinés à disparaître le jour même.

— Ce sont les pareils de ces êtres rébarbatifs, me disais-je en contemplant les rigides figures de pierre, qui ont peuplé de leur progéniture délabrée les demeures battues par le temps qui s'entassent sur cette hauteur escarpée, là, devant moi ; ce sont eux qui font leur cour aux splendeurs croulantes du palais dont les lignes d'une monotone longueur couronnent le sommet ; ce sont eux qui se livrent, dans la lourde atmosphère des églises, à une adoration routinière que n'inspire ni la crainte ni l'espérance, tout cela parce qu'ils sont condamnés par le sort à être toujours vieux, à ne jamais mourir, à vivre inutiles dans la rigidité impitoyable de l'habitude, de même qu'ils vivent dans l'éternelle clarté de midi, sans connaître ni le repos de la nuit, ni le renouveau que chaque matin apporte.

Un cliquetis métallique étourdissant résonna soudain dans tout mon être, qui en fut comme secoué ; la conscience me revint aussitôt de ce qui se passait autour de moi : un des engins qui composaient la garniture du foyer était tombé lourdement, à l'instant même où Pierre, le domestique, entrait, ma potion à la main.

Mon cœur battait à se rompre, et je priai qu'on laissât le médicament à ma portée ; je le prendrais tout à l'heure.

Aussitôt que je me retrouvai seul, je me demandai si je n'avais pas dormi : était-ce un rêve, cette vision merveilleuse de netteté, précise dans ses moindres détails jusqu'à retracer l'espèce d'arc-en-ciel projeté sur le pavé par la lumière d'une lampe en verre de couleur à forme d'étoile ? Était-ce un rêve qui m'avait

montré cette étrange cité dont mon imagination aurait été incapable de concevoir la moindre idée ? Jamais je n'avais rencontré sur mon chemin une vue de Prague ; ce nom n'éveillait en mon esprit qu'une simple notion géographique, à laquelle s'associaient quelques vagues réminiscences de grandeur impériale et de guerres de religion.

Le sommeil ne me procurait pas ordinairement de pareilles hallucinations ; jusqu'alors au contraire la stupide incohérence de mes songes n'avait fait place qu'à d'effroyables cauchemars. Du reste, je ne pouvais admettre que j'eusse dormi, car j'avais conservé le sentiment de la manière progressive dont la vision s'était produite. Imaginez un paysage, par exemple, qui devient de plus en plus net à mesure que le soleil soulève le voile du brouillard matinal. D'ailleurs j'avais conscience qu'au moment même où commençait le phénomène, Pierre était venu annoncer à mon père que M. Filmore l'attendait, sur quoi mon père était parti en toute hâte. Non ce ne pouvait être un rêve : était-ce, — à cette idée toute mon âme frémissait d'enthousiasme, — était-ce le poète qui se révélait en moi par la subite transformation en puissance créatrice de ce qui n'avait été jusque-là que sensibilité malsaine ? — Certes ce dut être ainsi qu'Homère contempla les plaines de Troie, que Dante entrevit le séjour des damnés, et que Milton fut témoin de la fuite du tentateur. La maladie que je venais de traverser avait-elle donc apporté un heureux changement dans ma constitution, imprimé une tension plus énergique à mes nerfs, fait disparaître quelque fâcheuse obstruction de mon organisme ? J'avais souvent vu mentionner de pareils effets dans les ouvrages

de fiction tout au moins, et même des biographies authentiques m'avaient initié à l'influence décisive que peuvent exercer certaines maladies sur les facultés mentales. Novalis n'avait-il pas senti l'inspiration augmenter d'intensité chez lui à mesure que la consomption faisait plus de progrès ?

Quand mon esprit eut bien caressé cette délicieuse chimère, l'idée me vint que je pourrais peut-être la transformer en certitude par un acte de ma volonté. La vision s'était manifestée à l'occasion du projet exprimé par mon père de visiter Prague. Je n'admettais pas un instant que ce que j'avais vu en imagination fût la reproduction véritable de cette ville ; je croyais, j'espérais plutôt, que c'était un tableau de fantaisie créé par mon génie émancipé au moyen de matériaux tenus en réserve dans ma paresseuse mémoire. Qu'est-ce qui m'empêchait de reporter mon imagination sur un autre lieu ? — Venise par exemple ? Venise lui était bien plus familière que Prague. Peut-être le même phénomène se reproduirait-il ? — Et je concentrai mes pensées sur Venise, stimulant ma verve au moyen de toutes les réminiscences poétiques qui me venaient une à une, m'efforçant de m'y sentir présent comme je m'étais senti présent à Prague.

Ce fut en vain. Je ne réussis qu'à colorer plus ou moins chaudement certaines gravures d'après le Canaletto qui étaient suspendues dans ma chambre, en Angleterre : les images apparaisssaient indécises à mon esprit en quête d'effets plus satisfaisants ; pour apercevoir un contour, une ombre, il fallait me livrer à un travail évident de composition. Il y avait effort, effort très prosaïque, nulle inspi-

ration comme celle qui m'avait enveloppé passif et ravi une demi-heure auparavant. Je me sentais découragé ; cependant je me consolai en songeant que l'inspiration passe pour être capricieuse.

Plusieurs jours de suite, je vécus dans un état de surexcitation et d'attente, guettant le retour de cette faculté fraîche éclose. Je promenais mes pensées à travers le champ varié de mes connaissances, espérant qu'elles finiraient par rencontrer un objet capable de réveiller mon génie assoupi. Mais non, tout fut en pure perte ; cette lueur étrange qui m'avait éclairé soudain, refusa, trompant mon attente inquiète, de se produire de nouveau.

Chaque jour mon père sortait avec moi en voiture et m'accompagnait dans une promenade à pied, de plus en plus longue à mesure que revenaient mes forces. Un soir, en me quittant, il avait promis de venir me prendre le lendemain à midi, pour aller choisir une boîte à musique et quelques autres objets, acquisitions obligées de tout Anglais riche qui visite Genève. Mon père était le plus exact des hommes et des banquiers, au point que j'éprouvais toujours, quand nous avions pris rendez-vous, une sorte d'appréhension nerveuse de n'être pas prêt à temps ; mais cette fois, à ma grande surprise, la pendule marquait midi et un quart qu'il n'avait pas encore paru. J'éprouvais toute l'impatience d'un convalescent qui n'a rien à faire et qui vient de prendre un tonique, en prévision de l'exercice immédiat destiné à en utiliser l'action stimulante.

Incapable de demeurer en repos afin de ménager mes forces, je marchais de long en large, les yeux distraitement fixés sur le courant du Rhône, au point

où il quitte le lac et ses flots bleus, mais uniquement préoccupé en somme des causes possibles qui pouvaient retenir mon père.

Tout à coup il me sembla qu'il était dans la chambre et qu'il n'y était pas seul : deux personnes s'y trouvaient avec lui. Détail singulier ! je n'avais entendu aucun bruit de pas, je n'avais point vu la porte s'ouvrir, pourtant je voyais mon père et, à sa droite madame Filmore, notre voisine, que je n'avais pas rencontrée depuis cinq ans. C'était une insignifiante personne entre deux âges, vêtue de soie et de cachemire, tandis que l'autre, celle qui se tenait à la gauche de mon père, me parut n'avoir que vingt ans : grande, mince, souple de taille, elle avait une luxuriante chevelure blonde disposée en nattes et en torsades d'un volume presque disproportionné avec la tête qu'elle couronnait, une tête fine, aux traits délicats, aux lèvres minces. L'expression de ce visage pourtant n'était pas celle qu'on s'attend à rencontrer chez une jeune fille ; le profil était acéré, les yeux, d'un gris clair, tout à la fois pénétrants et railleurs, me procuraient, en se fixant sur moi avec une curiosité à demi souriante, l'impression pénible qui nous vient d'une rafale de vent glacé. La robe d'un vert éteint et la guirlande de verdure qui encadrait cette chevelure d'un blond argenté évoquèrent les signes caractéristiques des nixes des eaux, dans ma mémoire farcie de poésies lyriques allemandes : de fait, cette créature pâle, au regard fatal, et couronnée d'herbes aquatiques, ressemblait assez à la fille païenne de quelque vieux fleuve sortie des joncs du froid ruisseau au cours duquel le destin l'a préposée.

— Eh bien, Latimer, tu as trouvé le temps long? prononça mon père.

Comme le dernier mot frappait mon oreille, le groupe entier s'évanouit, laissant l'espace vide entre moi et un paravent chinois à grands ramages qui était placé devant la porte. Glacé, tout tremblant, je me traînai avec peine jusqu'au canapé sur lequel je me laissai choir. Ma puissance nouvelle s'était encore une fois manifestée... Mais était-ce bien une puissance?

N'était-ce pas plutôt peut-être une maladie, une espèce de délire intermittent, ayant pour effet de développer chez moi à certains moments une dangereuse activité cérébrale et par suite de produire un épuisement plus complet de mes facultés? Aux heures de calme et de raison, j'en étais à douter de la réalité de tout ce qui frappait ma vue : cet état d'incertitude tenait du vertige. Je me suspendis convulsivement au cordon de la sonnette, comme ferait une personne qui se débat contre le cauchemar, et le tirai deux fois. Pierre accourut aussitôt.

— Monsieur ne se trouve pas bien? demanda-t-il effrayé.

— Je suis las d'attendre, répondis-je en accentuant chaque mot à la façon d'un homme pris de vin qui ne veut pas laisser paraître son ivresse. Je crains qu'il ne soit arrivé quelque accident à mon père; il est habituellement si exact. Allez vite, je vous prie, jusqu'à l'hôtel des Bergues, et voyez s'il est là.

— J'y vais, monsieur, dit Pierre en se retirant.

Cette petite mise en scène me fit du bien par sa trivialité même. Je me sentais réveillé. Afin de me remettre complètement, je passai dans ma chambre à coucher, attenante au salon, et j'ouvris une caisse

d'eau de Cologne, puis, ayant pris une des fioles qu'elle contenait, je m'appliquai à la déboucher posément, après quoi je frottai mes mains et mon front de la vivifiante liqueur dont je respirais l'odeur avec d'autant plus de délices que cette jouissance m'arrivait grâce à une succession d'actes volontaires, dont mon esprit saisissait l'enchaînement et non par suite d'une opération inconsciente tenant de la folie. Déjà je commençais à sentir l'horreur de la situation infligée à l'individu dont la nature s'écarte des conditions communes à l'espèce humaine.

Je regagnai le salon en aspirant encore avec satisfaction le parfum de mon eau de Cologne, mais je ne le retrouvai plus vide comme je l'avais laissé. Mon père était auprès du paravent chinois, ayant madame Filmore à sa droite, et à sa gauche... la svelte et blonde jeune fille au visage effilé, dont le regard perçant se fixa sur moi avec une expression de curiosité à demi souriante.

— Eh bien ! Latimer, tu as trouvé le temps long ? prononça mon père.

Je n'entendis plus rien, je ne sentis plus rien, jusqu'au moment où je repris connaissance, couché sur le canapé ; à mes côtés se tenaient Pierre et mon père ; quand je fus complètement revenu à moi, celui-ci quitta la chambre, où il rentra presque aussitôt en disant :

— J'ai été porter de tes nouvelles à ces dames, qui en attendaient dans la pièce voisine. Nous remettrons notre expédition d'emplettes à un autre jour.

Puis il ajouta :

— Cette jeune personne est Berthe Grant, la nièce orpheline de madame Filmore. Filmore l'a adoptée, elle

demeure avec eux, de sorte que tu l'auras pour voisine quand nous serons de retour à la maison, peut-être même pour proche parente, car, si je ne me trompe, une certaine inclination commence à naître entre elle et Alfred, et ce mariage m'agréerait d'autant plus que Filmore entend la traiter, sous tous les rapports, comme si elle était sa fille. Je n'avais pas songé que tu ignorais son existence.

Mon père ne fit pas autrement allusion à l'évanouissement qui m'avait saisi dès l'apparition de cette jeune fille, et pour rien au monde je n'aurais voulu lui en confier la raison ; il m'eût profondément répugné de livrer à qui que ce fût une particularité qui devait sembler effrayante ou pitoyable. Mon père surtout, s'il en eût été instruit, aurait mis à jamais en doute l'équilibre de mes facultés mentales.

*
* *

Peu après le dernier de ces incidents, le lendemain même, je crois, la lucidité anormale dont j'étais affecté se manifesta par une série de phénomènes que la vie languissante et retirée que je menais depuis ma maladie avait empêché de se produire jusqu'alors. Je veux parler de l'espèce de révélation, qui se faisait à mon esprit, du for intérieur des personnes avec qui je me trouvais en contact; les pensées les plus fugitives, les plus frivoles, les moindres impressions d'un indifférent, madame Filmore par exemple, s'imposaient à moi avec une importunité comparable à celle d'un instrument de musique dont on joue

faux, ou d'un insecte emprisonné qui bourdonne et se débat. Cette désagréable puissance de divination était intermittente toutefois, et je jouissais de certains moments de repos où l'âme de mes compagnons se voilait de nouveau à mes yeux. J'éprouvais alors un soulagement pareil à celui que des nerfs fatigués trouvent dans un profond silence. J'aurais pu prendre les manifestations de cette double vue pour le résultat d'une activité maladive de mon imagination, si un mot impossible à prévoir, un acte improbable dans les conditions ordinaires, ne fût venu, à tout moment, me fournir la preuve de la communication établie entre mon âme et celle d'autrui. De simplement ennuyeuse, lorsqu'elle se donnait carrière sur des indifférents, cette faculté divinatoire devenait la source de chagrins intenses quand elle m'ouvrait le cœur de mes proches, quand le tissu des prévenances gracieuses, des propos aimables, des phrases bien tournées, qui voilait leur vrai caractère était percé à jour comme une toile d'araignée par la lunette magique au travers de laquelle m'apparaissaient toute la légèreté, tout l'égoïsme, toutes les puérilités, toute la bassesse, tous les expédients et toutes les ruses que dissimulent les paroles et les actions des hommes, de même qu'une délicate végétation cache le tas de fumier qu'elle recouvre.

A Bâle, nous fûmes rejoints par mon frère Alfred, beau garçon de vingt-six ans, plein de confiance en lui-même, qui formait le plus parfait contraste avec ma personnalité fragile, nerveuse, impuissante. Je passais, si je ne me trompe, pour avoir une sorte de beauté moitié féminine, moitié fantastique, car souvent les peintres de portraits, qui envahissent Genève

à la façon des mauvaises herbes, m'avaient demandé de poser, — j'avais même servi de modèle pour une figure de ménestrel mourant. Quoi qu'il en fût, je détestais souverainement mon physique, et il n'aurait fallu rien moins que la pensée qu'il était une conséquence fatale du génie pour me réconcilier avec lui. Mais ce court espoir s'était déjà évanoui chez moi, et je ne voyais plus maintenant sur mon visage d'autre empreinte que celle d'une organisation morbide, prédestinée à la souffrance passive, et trop faible pour fournir le sublime élan qu'exige une œuvre poétique.

Alfred, dont j'avais été constamment séparé, et qui, dans la nouveauté de sa situation et de son apparence actuelle, me faisait l'effet d'un étranger, s'appliquait à me témoigner de l'affection. Il possédait la bonté superficielle des gens heureux, sûrs d'eux-mêmes, qui ne redoutent aucune rivalité, à qui tout, en un mot, a toujours réussi. Je ne suis par certain, pour ma part, que j'eusse été totalement exempt d'envie à son égard, quand bien même nos désirs ne se seraient pas contrariés, quand bien même mon état de santé n'aurait pas été incompatible avec la confiance; il y aurait toujours eu antipathie entre nos deux natures. Vu les circonstances, il me devint odieux. Entrait-il dans la chambre où je me trouvais, commençait-il à parler, j'éprouvais quelque chose d'analogue à cette impression que produit un grincement de métal qui nous agace les dents. Ma sensibilité maladive était, par rapport à lui, surexcitée plus qu'au sujet de toute autre personne. Elle s'exaspérait en présence des airs protecteurs qu'il affectait, de la suffisance qui lui faisait croire que Berthe Grant était éprise de lui et de la pitié dédaigneuse dont j'étais l'objet de sa part.

Notez que je discernais ces sentiments divers non pas par la vague intuition habituelle aux esprits jaloux et soupçonneux qui interprètent une parole ou un geste, mais au moyen de cette lucidité surnaturelle qui me montrait à nu leurs plus secrètes complications.

Nous étions rivaux sans qu'il s'en doutât.

Je n'ai rien dit encore de la situation où je me trouvais à l'égard de Berthe Grant, situation toute particulière qui résultait de ce que, seule parmi tous les êtres humains qui m'entouraient, elle échappait à ma funeste puissance de divination. Avec elle, je restais dans un état heureux d'incertitude ; je pouvais scruter l'expression de sa physionomie et l'interpréter à mon gré ; je pouvais lui demander son opinion sur ceci ou cela, avec l'intérêt sincère de la parfaite ignorance ; je pouvais attendre un mot ou un sourire d'elle, avec l'émotion de la joie ou de la crainte ; elle exerçait sur moi la fascination de l'inconnu. Ce fut, je le répète, la cause de l'irrésistible séduction à laquelle je devais succomber, car, du reste, aucun caractère de femme ne pouvait avoir moins d'affinités avec celui d'un garçon timide et romanesque. Elle était rusée, moqueuse, positive et sceptique avant l'âge ; en présence des scènes les plus émouvantes, elle conservait son sang-froid et son impassibilité ; toujours prête à disséquer impitoyablement mes poèmes favoris, elle professait un dédain spécial à l'adresse des lyriques allemands, qui avaient mes prédilections à cette époque. Je serais incapable, même aujourd'hui, de définir le sentiment qu'elle m'inspirait ; il n'avait rien de commun avec l'admiration encore enfantine qui est ordinaire chez les adolescents, car tout en elle, jusqu'à la couleur de

ses cheveux, était précisément l'opposé du type idéal de femme qui représentait la beauté dans mon cœur. Berthe manquait surtout de cet enthousiasme pour les choses nobles et grandes qui m'a toujours paru être l'indispensable condition d'une nature élevée. Mais il n'existe pas, hélas! de tyrannie comparable à celle qu'exerce un esprit égoïste et maître de soi sur un tempérament impressionnable à l'excès, possédé d'un besoin maladif de bienveillance et d'appui. Les esprits les plus indépendants ne peuvent se défendre d'estimer au-dessus de toute autre l'opinion d'un homme habituellement silencieux et considèrent comme un triomphe d'obtenir le suffrage de tel critique réputé sévère et mordant; comment, dès lors, s'étonnerait-on qu'un jeune homme exalté, sans aucune confiance en lui-même, se fût trouvé à la merci d'une physionomie fermée de femme énigmatique et railleuse qui s'enveloppait de triples voiles, comme si elle eût été la divinité même dont il dépendait, la divinité impénétrable aux intentions douteuses de laquelle était suspendue sa destinée? D'ailleurs l'enthousiaste n'admet jamais chez les autres l'absence totale des émotions qui font palpiter son cœur; qu'elles soient faibles ou latentes, c'est possible, mais elles existent et peuvent s'éveiller; son illusion parfois le domine jusqu'à lui faire voir dans l'absence de toute manifestation extérieure la preuve d'une intensité de sentiment particulière. L'erreur était chez moi, je l'ai dit, d'autant plus facile que Berthe conservait seule entre tous ceux de mon entourage le prestige qui fait naître et entretient de pareilles méprises. Il y avait bien sans doute encore dans mon cas une autre sorte de fascination. Je veux parler de ce subtil attrait physique qui semble prendre plaisir à dérouter nos aspi-

rations psychologiques, conduisant par exemple un peintre de sylphides à s'éprendre de quelque bonne et brave femme lourdement bâtie et colorée.

La conduite de Berthe à mon égard était calculée d'ailleurs pour encourager mes illusions, pour surexciter ma passion juvénile, pour m'enchaîner de plus en plus chaque jour. Quand je regarde en arrière, éclairé maintenant par les douloureuses clartés de l'expérience, j'arrive à conclure que la vanité de cette jeune fille et son besoin impérieux de domination avaient été flattés d'abord par le fait d'un évanouissement qu'elle ne pouvait attribuer qu'à une seule cause : l'impression que sa personne avait produite sur moi.

La femme la plus froide aime assez se savoir l'objet d'une violente passion, et Berthe, pour qui le roman était lettre morte, possédait en revanche un esprit d'intrigue qui devait lui faire trouver fort piquant de voir le frère du mari de son choix mourir d'amour et de jalousie pour elle. Qu'elle eût le projet d'épouser mon frère, je ne l'admettais pas dans ce temps-là, car, malgré les hommages dont il l'entourait et l'approbation que notre père donnait à ses projets de mariage, il n'y avait pas encore d'engagement, aucune demande formelle n'avait été faite, et Berthe, tout en coquetant avec Alfred et en acceptant ses petits soins de façon à ne lui laisser aucun doute sur le cas qu'elle en faisait, me permettait de croire souvent, par un regard jeté à la dérobée, par une phrase insidieuse, par mille petites manœuvres féminines très significatives, bien qu'on ne pût les tourner contre elle, qu'il était au fond l'objet de sa risée, qu'elle le considérait comme un fat et aurait plaisir à le désappointer. Quant à moi, elle me cajolait ouver-

tement en présence de mon frère, comme si elle eût affecté de me croire trop jeune et trop maladif pour que cela pût tirer à conséquence. Telle était du reste l'opinion d'Alfred sur mon compte. Je suis néanmoins persuadé qu'elle jouissait secrètement des tempêtes soulevées en moi par sa façon caressante de passer la main sur les boucles de mes cheveux, tout en me taquinant au sujet de mes rêveries et de mes citations poétiques. Les gentillesses de ce genre m'étaient toujours prodiguées devant témoins ; aussitôt que nous nous trouvions seuls, au contraire, elle affectait à mon égard une subite retenue, mais sans jamais manquer l'occasion d'aviver par des mots qui semblaient lui échapper mon espoir timide et absurde. Et pourquoi, en somme, si elle me préférait, n'aurait-elle pas suivi son inclination ? Je n'étais pas un aussi brillant parti que mon frère, soit, mais enfin j'avais de la fortune, je comptais un an à peine de moins qu'elle, et, de son côté, elle était une riche héritière en âge, ou à peu près, de disposer de sa personne.

Ces fluctuations d'espérance et de crainte faisaient pour moi de la présence de Berthe un tourment délicieux qui se renouvelait chaque jour. Un acte délibéré qu'elle accomplit hardiment acheva de me tourner la tête. Nous nous trouvions à Vienne, le jour anniversaire de sa vingtième année. Sachant combien elle aimait la parure, chacun de nous choisit dans quelqu'une des magnifiques boutiques de joaillerie de ce Paris teutonique un bijou en guise de cadeau de fête. Le mien fut naturellement le plus modeste. J'achetai une bague d'opale, — l'opale est ma pierre favorite parce qu'elle semble rougir et pâlir tour à tour comme si elle avait une âme. Je le dis à Berthe en la lui offrant,

et j'ajoutai qu'elle était l'emblème de la nature même du poète, changeant avec les mobiles clartés du ciel et les yeux de la femme. Le soir, elle se montra dans une élégante toilette, parée de tous les présents qu'elle avait reçus, le mien excepté. Mon regard se fixa anxieux sur ses doigts. Je n'y vis point d'opale, et l'occasion ne se présenta pas de lui en faire la remarque ce soir-là ; mais le lendemain après déjeuner, l'ayant trouvée dans l'embrasure d'une fenêtre, j'en profitai pour me plaindre.

— Vous avez dédaigné ma pauvre opale, lui dis-je, J'aurais dû me souvenir de votre mépris pour les âmes de poètes, et vous offrir du corail, des turquoises ou quelque autre pierre opaque, toujours la même.

— Vraiment, je la dédaigne ?.. répondit Berthe tirant de son sein une petite chaîne d'or très fine, qu'elle portait habituellement au cou et à l'extrémité de laquelle ma bague était suspendue. Cela me gêne un peu, je l'avoue, poursuivit-elle avec son sourire équivoque, de la porter ainsi cachée, mais puisque votre tempérament poétique vous fait préférer que je lui donne une place plus apparente, je cesserai d'endurer ce petit malaise.

Souriant toujours, elle retira l'anneau de sa chaîne et le glissa rapidement à son doigt, tandis que le sang empourprait mon visage et que l'émotion m'empêchait d'articuler un mot pour la supplier de conserver à mon souvenir la place qu'elle lui avait d'abord donnée.

Ceci me rendit fou tout à fait, et les jours qui suivirent, je m'enfermai seul dans ma chambre toutes les fois que Berthe était absente, afin de

pouvoir m'enivrer de nouveau en évoquant cette scène et tout ce qu'elle impliquait...

Je dois ajouter que, pendant ces mois qui me semblèrent avoir la durée d'une longue vie, tant étaient nouvelles et intenses les joies et les douleurs que je subissais, le privilège maladif qui me permettait de pénétrer dans la conscience d'autrui continua de me tourmenter ; tantôt c'était mon père, tantôt mon frère, tantôt madame Filmore ou son mari, ou même notre courrier allemand, dont les pensées intimes venaient m'assaillir à la façon d'un tintement d'oreilles dont je ne pouvais me débarrasser, bien qu'il laissât à mes propres impulsions, à mes propres idées, la faculté de suivre leur cours. Figurez-vous quelque chose comme une surexcitation du sens de l'ouïe qui m'aurait permis de saisir un bruit dans ce qui pour les autres était le silence. L'ennui et les dégoûts résultant de cette intrusion involontaire dans les secrets des autres étaient atténués seulement par l'ignorance où j'étais de l'âme de Berthe, et par ma passion sans cesse grandissante pour elle, passion singulièrement stimulée, sinon entièrement produite par cette ignorance même. Elle était mon oasis de mystère dans le désert aride et violemment éclairé où je traînais mes pas.

Jamais je n'avais trahi mon infirmité par un acte ou une parole que l'on n'eût pu attendre d'une personne placée dans les conditions ordinaires. Une seule fois, sous l'empire d'un ressentiment amer contre mon frère, je m'étais laissé aller à le devancer dans une phrase que je le savais sur le point de prononcer, — quelque trait d'esprit soigneusement

préparé d'avance. Il affectait parfois une légère hésitation de langage, et ce jour-là, quand il s'arrêta au second mot, l'impatience aiguisée chez moi par la jalousie me fit achever précipitamment à sa place, ce qu'il avait voulu dire, absolument comme s'il se fût agi d'une leçon que nous eussions l'un et l'autre apprise de routine. Il rougit et parut stupéfait autant que contrarié. Quant à moi, je n'eus pas plus tôt parlé que je redoutai l'effet qu'allait produire cette anticipation de sa pensée, qui certainement n'était pas de celles que leur banalité permet de deviner sans peine. Je craignis d'avoir trahi l'être exceptionnel que j'étais, et que l'on ne me considérât désormais comme une sorte d'énergumène tranquille que chacun, Berthe plus encore que personne, se mettrait à fuir avec horreur. Mais, comme à l'ordinaire, je voyais avec un verre grossissant l'impression que pouvaient produire mes faits et gestes sur mon entourage, car personne ne parut avoir remarqué mon interruption autrement que comme un manque de politesse excusable chez un être faible, atteint de maladie nerveuse.

Tandis que cette connaissance surajoutée de tous les secrets actuels fonctionnait chez moi presque sans interruption, je n'avais plus aucune prévision de l'avenir, semblable à celle qui avait accompagné ma première rencontre avec Berthe, et il me tardait de pouvoir constater si l'apparition soudaine de la ville de Prague avait été ou non un phénomène de la même nature. Peu de jours après l'incident de la bague d'opale, nous allâmes comme il nous arrivait fréquemment de le faire, visiter le palais Lichtenberg. Je ne peux jamais regarder un grand

nombre de tableaux de suite ; la peinture, pour peu qu'elle ait de puissance, m impressionne si fortement qu'il suffit d'un ou deux ouvrages pour épuiser toute ma faculté de contemplation. Ce matin-là, j'avais observé attentivement le portrait du Giorgione qui représente cette femme aux yeux cruels que l'on dit être Lucrèce Borgia. J'étais resté longtemps devant lui, fasciné par la terrible réalité de cette figure astucieuse et implacable, jusqu'à sentir un étrange malaise, comme si j'eusse respiré quelque parfum empoisonné dont les effets commençaient à se produire dans mon être. Peut-être malgré cela n'eussé-je pas bougé, si mes compagnons ne fussent venus me rejoindre dans cette salle, en manifestant l'intention de se rendre à la galerie du Belvédère pour décider d'un pari engagé entre M. Filmore et mon frère à propos d'un portrait quelconque. Je les suivis tout rêveur, presque inconscient de ce qui se passait autour de moi, jusqu'à ce qu'ils fussent montés à la galerie, me laissant seul en bas, car j'avais déclaré mon intention de ne plus regarder de peintures ce jour-là.

Je me rendis alors sur la grande terrasse où l'on devait me retrouver, le débat une fois vidé, pour aller parcourir les jardins. D'abord je me reposai là, entrevoyant dans le vague la belle ordonnance des jardins et au loin la ville, les collines verdoyantes, puis, pour éviter le voisinage du factionnaire, je changeai de place et descendis les larges degrés de pierre avec l'intention de m'asseoir à quelque distance sous les ombrages. Mais, au moment où je posais le pied sur le sable de l'allée, je sentis un bras se glisser sous le mien, une main mignonne

presser légèrement mon poignet, et j'éprouvai aussitôt une sorte d'engourdissement, d'ivresse sourde qui semblait être la continuation de ce que j'avais subi sous le regard de Lucrèce Borgia ; puis les jardins, le ciel d'été, le sentiment que le bras de Berthe était enlacé au mien, tout disparut, et il me sembla être plongé soudain dans une nuit profonde au sein de laquelle brilla peu à peu une faible lueur, la lueur d'un petit feu de foyer ; je me vis assis dans le fauteuil de cuir de mon père, au fond de la bibliothèque, chez nous. Je reconnaissais les chenets figurant des chiens, la cheminée avec son manteau de marbre noir, orné au milieu d'un médaillon de marbre blanc qui représentait la mort de Cléopâtre. Un désespoir intense et profond m'oppressait ; la lumière devint plus vive, c'était Berthe qui entrait, un flambeau à la main, — Berthe, ma femme, fixant sur moi son regard cruel. Elle portait une parure d'émeraudes, et des feuillages verts tranchaient sur la blancheur de la robe de bal ; je distinguais nettement chacune de ses odieuses pensées : — Fou ! idiot ! aie donc le courage de te tuer en ce cas !

C'était vraiment l'enfer ! Je plongeais jusqu'au fond de son âme impitoyable ; j'en discernais la froide frivolité, je me sentais enveloppé de sa haine comme d'une atmosphère que j'étais condamné à respirer. Elle s'avança, tenant toujours le flambeau, et se pencha sur moi avec un sourire amer et dédaigneux. Je distinguai l'agrafe de son corsage, un serpent à écailles d'émeraude et aux yeux de diamant. Un frisson parcourut mon corps. Cette femme sans cœur et dans les pensées basses et féroces de laquelle je lisais comme

en un livre ouvert, m'inspirait un mépris indicible, mais je me sentais sans ressources devant elle, il me semblait qu'elle tordît dans sa main mon cœur déchiré, avec la volonté de ne le lâcher qu'après en avoir pressuré la dernière goutte de sang. Elle était ma femme, et nous nous haïssions l'un l'autre. Peu à peu, l'âtre, la bibliothèque, la lueur du flambeau, disparurent ou plutôt se fondirent ensemble dans un arrière-plan lumineux, le serpent vert aux yeux de diamant restant comme une image sombre tracée sur ma rétine. J'eus le sentiment que mes paupières frémissaient, et le grand jour fit irruption autour de moi : je revoyais les jardins, j'entendais des voix vivantes; j'étais assis sur les degrés de la terrasse du Belvédère au milieu de mes amis.

Le désordre d'esprit dans lequel m'avait plongé une vision aussi effroyable me rendit malade pendant plusieurs jours et retarda notre départ de Vienne. Je frissonnais d'horreur au souvenir de cette scène qui me revenait constamment; ses moindres détails avaient laissé dans ma mémoire une trace profonde comparable à l'empreinte d'un fer rouge; et pourtant, telle est l'inconséquence du cœur humain, quand un désir exclusif le domine, que j'éprouvais une joie farouche en songeant que Berthe serait un jour à moi, car l'accomplissement de ma première vision à son sujet ne me permettait guère de considérer la seconde comme une hallucination qui ne pouvait pas avoir de suite. La seule chose capable d'ébranler ma terrible conviction, c'eût été la découverte que ma prescience de l'aspect général de Prague était erronée. Or Prague devait être notre prochaine étape.

En attendant, il suffisait que je fusse auprès de Berthe pour retomber sous le joug comme auparavant. J'avais beau lire dans le cœur de Berthe devenue femme, devenue *ma* femme, la jeune fille était toujours pour moi impénétrable autant que fascinatrice. Je tremblais de la tête aux pieds à son contact, sa vue seule m'ensorcelait, je brûlais d'être assuré de son amour. La crainte du poison peut-elle lutter contre la soif? Qui plus est, ma jalousie contre mon frère subsistait encore, ses airs de supériorité m'irritaient autant que par le passé, car mon orgueil, ma sensibilité maladive étaient toujours les mêmes, et souffraient du moindre froissement comme l'œil souffre au contact du corps étranger le plus imperceptible. L'avenir, bien qu'une vision me l'eût pour ainsi dire rendu palpable, n'avait cependant que la force d'une idée, aux prises avec une émotion toute-puissante, mon amour et ma jalousie.

C'est une vieille histoire que celle de l'homme qui se vend au tentateur en signant le pacte de son sang, parce que l'effet de ce pacte est encore lointain, et qui trempe ses lèvres dans la coupe convoitée avec un élan dont l'ardeur n'est diminuée en rien par la présence de l'ombre sinistre attachée depuis lors pour jamais à ses pas. Après tant de siècles de perfectionnements et d'inventions, on n'a point découvert de chemin plus court ni plus sûr qu'autrefois vers la sagesse; l'âme doit suivre encore, pour traverser le désert de la vie, le même sentier semé d'épines qu'elle a toujours suivi; comme autrefois, il faut y marcher seul, les pieds ensanglantés, le sanglot aux lèvres, appelant un secours qui ne vient pas.

Mon esprit travaillait sans cesse pour trouver le

moyen de devenir le rival heureux d'Alfred, car j'étais encore trop timide dans l'espérance où je restais des sentiments actuels de Berthe pour m'aventurer à faire auprès d'elle aucune démarche décisive. Il me semblait que le courage de provoquer un aveu de sa part me serait donné si la réalité venait corroborer ma vision de Prague, et que d'horreur pourtant dans cette certitude !

Derrière cette frêle jeune fille, au regard et à la voix de laquelle j'étais suspendu, se dressait sans cesse l'autre Berthe aux formes plus pleines, au regard plus dur, à la bouche plus rigide, dont je voyais à nu l'âme égoïste et glacée, qui se montrait à moi, en dépit de ma volonté, non plus avec la séduction de l'inconnu, mais avec la brutalité du fait que l'on a mesuré.

Êtes-vous incapable de m'accorder votre sympathie, vous qui lisez ceci? Êtes vous incapable de vous rendre compte de la double conscience que je sentais en moi comme deux courants parallèles qui jamais ne mêlent leur cours ni ne se confondent en une nuance commune? Cependant vous devez savoir quelque chose de la torture intérieure qu'impose un pressentiment en lutte avec la passion. Eh bien! mes visions n'étaient que des pressentiments intenses jusqu'à l'horreur. Vous avez fait l'épreuve de l'impuissance de l'abstraction contre la violence de l'entraînement? Or mes visions, passées à l'état de souvenirs, n'étaient plus que des idées abstraites, de pâles fantômes qui me hantaient en vain alors que ma main était emprisonnée dans une étreinte vivante que j'adorais.

Plus tard, j'ai songé avec de cuisants regrets que, si ma double vue s'était portée plus loin, ou du moins

sur des objets différents, si au lieu de cette épouvantable vision qui empoisonnait mon amour sans le détruire, ou même à côté d'elle, j'avais pu entrevoir l'instant de ma dernière rencontre avec mon frère, mes sentiments à l'égard de ce dernier en auraient été adoucis, mon orgueil et ma haine auraient alors fait place à la pitié, et le récit de ces secrètes et coupables émotions se trouverait abrégé d'autant. Mais c'est là une de ces vaines pensées dont les hommes aiment à se leurrer. Nous nous efforçons de croire que notre égoïsme aurait pu être aisément vaincu et que l'insuffisance des lumières a seule fait tort en nous à la générosité, a seule empêché la cruelle indifférence dont on nous accuse de se fondre en tendresse envers nos semblables. Notre bonté de cœur et notre abnégation nous semblent prouvées quand l'égoïsme n'a plus à se donner carrière,... quand le triomphe que nous avons fait de vils efforts pour remporter, quoiqu'il dût être la perte d'un autre, est arrivé brusquement comme par surprise et que nous reculons d'effroi devant lui, parce que c'est la main glacée de la mort qui nous l'apporte.

Notre entrée à Prague eut lieu la nuit, et je m'en réjouis, car c'était reculer de quelques heures le moment décisif que d'être dans cette ville sans la voir. Nous ne devions pas y faire un long séjour, notre projet étant de pousser rapidement jusqu'à Dresde; il fut donc convenu que, le lendemain matin, nous sortirions en voiture pour avoir une idée générale de la ville et visiter en même temps les principales curiosités, avant que la chaleur devînt intolérable, car cette saison d'août était singulièrement sèche et brûlante. Mais il arriva que les dames s'attardèrent à leur toi-

lette, de sorte que la matinée était très avancée lorsque nous montâmes en voiture, ce qui contraria visiblement mon père. Moi, je calculai avec un soulagement réel, comme nous pénétrions dans le quartier juif où l'on visite la vieille synagogue, qu'avant d'en avoir fini avec cette partie close et resserrée de la ville, nous nous sentirions trop fatigués pour pouvoir pousser l'excursion plus loin, de sorte qu'il faudrait rentrer sans avoir vu d'autres rues que celles par lesquelles nous avions déjà passé. C'eût été encore un jour de gagné, un répit, seule forme d'espérance que pût connaître un esprit troublé comme le mien ! Mais sous les noirs arceaux de cette antique synagogue qu'éclairaient faiblement les sept cierges du chandelier sacré, tandis que notre cicerone israélite faisait descendre jusqu'à lui le Livre de la loi et nous en lisait un passage dans la langue du texte original, je sentis tout à coup avec terreur que cet étrange bâtiment aux lumières tremblotantes, ce témoin survivant et décrépit du moyen âge judaïque avait fait partie de ma vision. Les vieux saints poudreux du christianisme avec leurs ogives plus hautes, éclairées par des cierges plus volumineux, n'avaient-ils pas besoin du dédain consolateur qu'ils doivent puiser dans le spectacle d'une caducité plus complète encore que la leur?

Comme je m'y attendais, les moins jeunes d'entre nous exprimèrent, au sortir du quartier juif, l'intention de regagner l'hôtel. Mais alors, bien loin de me réjouir de cette résolution comme je l'avais fait d'avance, je me sentis poussé par une force irrésistible à marcher une fois pour toutes jusqu'au pont, afin de mettre un terme à l'incertitude que mon unique but auparavant était de prolonger. Je signifiai

à mes compagnons, avec une résolution insolite, ma volonté de mettre pied à terre et de me promener seul pendant qu'ils s'en retourneraient. Mon père, qui voyait là un simple caprice, fit observer que la promenade, par une pareille chaleur, ne me ferait que du mal; cependant, comme je persistais, il me dit, non sans humeur, que j'étais libre d'agir à ma guise, pourvu que Schmidt, notre courrier, m'accompagnât.

Nous nous mîmes aussitôt en route, Schmidt et moi. Je n'eus pas plus tôt dépassé la voûte de la vieille porte monumentale qui conduisait au pont, qu'un violent tremblement me saisit; sous ce soleil de midi, j'eus froid ; pourtant j'avançais toujours, je cherchais quelque chose, je voulais retrouver un infime détail de ma vision dont le souvenir m'était resté particulièrement présent. — Il était là !... Devant moi, sur le pavé, s'allongeait une traînée de lumière multicolore projetée par une lampe en forme d'étoile !

*
* *

Avant la fin de l'automne, alors que les feuilles brunies couvraient encore les hêtres de notre parc, mon frère et Berthe furent fiancés l'un à l'autre ; il était entendu que leur mariage aurait lieu dès les premiers jours du printemps suivant. En dépit de la certitude qui me pénétrait, depuis ma dernière expérience sur le pont de Prague, que Berthe m'appartiendrait tôt ou tard, ma timidité constitutionnelle, pour ainsi dire, et la méfiance de moi-même avaient continué à me paralyser. Les paroles d'aveu qu'il m'était parfois arrivé

de préparer d'avance expiraient toujours sur mes lèvres.

Le même combat que par le passé se livrait entre mon désir passionné d'être assuré de l'amour de Berthe et la crainte éperdue qu'un dédaigneux refus ne tombât de sa bouche. Que m'importait une certitude éloignée? C'était de joies immédiates que je me sentais affamé, c'était l'inquiétude présente qui glaçait le sang dans mes veines.

Les jours s'écoulaient donc ; j'avais été témoin des fiançailles de Berthe, et j'avais assisté aux discussions relatives à son mariage comme sous l'empire d'un cauchemar, lorsqu'on sait que ce n'est là qu'un rêve et que le rêve se dissipera, mais que, cependant, on perd la respiration sous les doigts de fer qui vous étranglent.

Je voyais Berthe très souvent, et elle gardait avec moi les mêmes façons de badinage condescendant qui n'inspiraient à mon frère aucune jalousie. Le temps que je ne passais pas auprès d'elle, je le dépensais en promenades sans but, en longues chevauchées, tant qu'il faisait jour, puis, le soir venu, je m'enfermais avec mes livres, mais sans les ouvrir, car les livres avaient perdu le pouvoir de fixer mon attention. Ma sensibilité s'était exaltée jusqu'à ce degré où nos propres émotions prennent la forme d'un drame poignant, qui s'impose impérieusement et nous fait sangloter bien moins sous le poids réel de nos souffrances que devant le tableau que nous nous en faisons. Je m'apitoyais sur mon misérable sort, le sort d'un être merveilleusement organisé pour la douleur, et presque entièrement dépourvu, en revanche, des fibres qui correspondent au plaisir, d'un être que l'idée du malheur à venir privait du bonheur

présent et chez qui la certitude des joies ultérieures n'était pas suffisante à calmer le supplice des aspirations ou des inquiétudes actuelles. Je traversais en silence cette période des souffrances du poète, qui, lui, du moins, trouve dans la puissance d'exprimer ce qu'il sent, des délices égales à son angoisse, et s'inspire de son désespoir.

On me laissait entièrement libre de mener cette vie de dormeur éveillé. Mon père s'était dit, je le savais : — Latimer ne sera jamais bon à rien faire en ce monde ; qu'il gaspille donc son temps tant qu'il lui plaira, puisque sa fortune le lui permet. Je ne me troublerai pas l'esprit à lui chercher une carrière.

Par une matinée très douce du commencement de novembre, je me trouvais sous le porche, occupé à caresser notre vieux César, un terre-neuve que les années avaient rendu paresseux, presque aveugle, et qui seul, entre les chiens, faisait attention à moi, — car les chiens eux-mêmes me fuyaient, réservant leurs caresses aux heureux de la maison. J'étais donc là quand le palefrenier amena le cheval que devait monter mon frère pour aller à la chasse ; mon frère lui-même ne tarda pas à paraître, frais, épanoui, ses larges épaules effacées, content de lui, en un mot, et convaincu du mérite qu'il avait à ne pas nous faire sentir avec arrogance le poids de ses avantages.

— Latimer, mon vieux, me dit-il d'un ton de bienveillante compassion, tu as tort de ne pas essayer, par-ci par-là, un temps de galop à la suite d'une meute. Il n'y a rien de tel pour chasser les humeurs noire.

— Les humeurs noires ! pensai-je tout bas avec amertume, tandis qu'il s'éloignait ; c'est avec des mots de cette sorte que les natures étroites et vulgaires comme

la tienne croient qualifier ce qu'elles sont aussi incapables de comprendre que pourrait l'être ton cheval. Et pourtant tous les biens d'ici-bas sont réservés aux gens tels que toi : la médiocrité agréable, l'égoïsme bien portant, la suffisance enjouée, voilà la clef du bonheur.

J'eus cependant, l'espace d'une seconde, la pensée que chez moi l'égoïsme pouvait bien être plus développé encore que chez lui, un égoïsme maussade par exemple, au lieu d'être, comme le sien, celui qui porte à jouir quiconque en est doué. Mais aussitôt ma connaissance désespérée de l'âme insouciante d'Alfred, de l'ignorance où il était des doutes, des craintes, des désirs toujours déçus, des exquises tortures de la sensibilité, qui formaient le tissu même de ma vie, ce que cette connaissance m'avait fait et me faisait encore souffrir surtout sembla m'absoudre de mes mauvais sentiments à l'égard de mon frère. Il n'avait besoin, lui, ni de pitié, ni d'affection, étant aussi incapable d'apprécier l'une ou l'autre que peut l'être le rocher de sentir les caresses de la brume délicate et blanche qui l'effleure. Aucun mal ne pouvait l'atteindre, et si par la suite il n'épousait pas Berthe, c'est qu'il aurait trouvé un lot meilleur à son point de vue.

La résidence de M. Filmore était à un demi-mille tout au plus de la nôtre ; chaque fois que mon frère prenait un chemin différent de celui qui conduisait par là, je m'y rendais dans l'espoir de rencontrer Berthe. Je fis comme à l'ordinaire. Par un hasard trop rare, la jeune fille était seule, nous nous promenâmes ensemble assez loin dans le parc, ce qui arrivait rarement aussi, car à pied elle ne dépassait guère la limite des allées sablées et râtissées.

Quelle sylphide charmante elle me représentait sous ce soleil oblique de novembre, qui ruisselait blondissant sur ses blonds cheveux! Elle marchait avec toute sorte de taquineries à mon adresse; ce gracieux persiflage lui était familier, je l'écoutais moitié ravi, moitié morose, double état qui était en résumé l'effet produit sur moi par la personnalité mystérieuse de Berthe. Cette fois peut-être, la mélancolie dominait, car je ne n'avais pas encore secoué l'accès de haine jalouse produit par l'adieu compatissant de mon frère. Tout à coup, je l'interrompis et la fis tressaillir en l'interpellant d'un ton presque farouche :

— Comment se fait-il que vous puissiez aimer Alfred?

Elle me regarda un instant avec surprise; mais bientôt le léger sourire qui lui était particulier reparut sur ses lèvres, et elle répondit avec ironie :

— Qu'est-ce qui vous fait supposer que je l'aime?

— Pouvez-vous me le demander?...

— Quoi! vous avez décidé dans votre sagesse qu'il faut aimer l'homme qu'on épouse? Ce serait la chose la plus fâcheuse du monde. Je lui ferais des scènes, je serais jalouse, notre ménage aurait des allures de bien mauvais goût! Un peu de dédain tranquille et indulgent contribue dans une forte mesure à la correction élégante de la vie.

— Berthe, vous ne pensez pas ce que vous dites. Pourquoi prendre plaisir à essayer de me tromper par ces théories cyniques que vous inventez méchamment?

— Je n'aurai jamais besoin de rien inventer pour vous tromper, mon petit Tasso. (C'était le nom railleur qu'elle avait coutume de me donner.) Le moyen le

plus commode de tromper un poète, c'est de lui dire la vérité.

Elle expérimentait dans le moment même, avec une singulière audace, la valeur de son procédé, et, l'espace d'une seconde, l'ombre de la Berthe de ma vision, de celle qui n'avait pas de secret pour moi, passa entre mon bras et le bras de cette radieuse jeune fille, de cette sylphide folâtre dont les sentiments gardaient toute la fascination du mystère. Je dus frissonner ou trahir de quelque autre façon une impression d'horreur, car elle s'écria aussitôt en me saisissant le poignet pour me regarder droit dans les yeux :

— Tasso, commenceriez-vous donc vraiment à comprendre quelle fille sans cœur je suis? Mais en ce cas vous êtes bien moins poète que je ne le supposais; vous voilà capable, ma foi ! de croire la vérité sur mon compte.

Le fantôme passa et s'évanouit entre nous, laissant la place libre à la charmante enfant dont les doigts légers étreignaient mon bras, et dont le visage mutin s'était rapproché du mien tandis qu'elle trahissait ainsi, je le croyais du moins, un intérêt plus vif qu'elle n'eût voulu l'avouer à l'égard de mes propres sentiments. Sa présence vivante et tangible reprit posssession de mes sens et de mon imagination. Tel un chant de sirène couvert momentanément par les vagues en courroux, se dégage de ce fracas et recommence. Ce fut pour moi un instant aussi délicieux que pourrait l'être, pour un homme qui a rêvé qu'il était vieux, le réveil aux sensations de la jeunesse. J'oubliai tout ce qui n'était pas ma passion et m'écriai, pris de vertige :

— Berthe, dites, m'aimerez-vous d'abord, quand nous serons mariés? Si vous m'aimiez, ne fût-ce que bien peu de jours, cela me suffirait...

Le coup d'œil stupéfait qu'elle jeta sur moi, en lâchant brusquement ma main et en reculant d'un pas, me fit sentir ce que mon indiscrétion avait d'étrange, de criminel même.

— Pardon! balbutiai-je aussitôt que je pus recouvrer la voix. Je ne savais pas ce que je disais.

— Ah! l'accès de folie du Tasse l'a repris, à ce qu'il paraît, répliqua-t-elle tranquillement, car elle s'était remise bien plus vite que moi. Qu'il retourne chez lui et se refraîchisse la tête. Moi, je rentre; voilà le soleil qui se couche.

Je la quittai plein d'indignation contre moi-même. J'avais laissé échapper des paroles qui, si elle y réfléchissait, pouvaient faire naître en elle le soupçon de la situation étrange dans laquelle je me trouvais; et ce soupçon était la chose du monde que je redoutais le plus. En outre, j'étais honteux de l'apparente vilenie que j'avais commise en parlant d'amour à la fiancée de mon frère. Je fis lentement la route jusque chez nous et pénétrai dans le parc par une petite porte au lieu de passer par l'entrée principale.

Comme j'approchais, je vis un homme à cheval s'élancer de la cour des écuries et disparaître à travers le parc. Un accident était-il arrivé? — Non, c'était sans doute une commission pressée de mon père qui exigeait tant de célérité. Je hâtai le pas néanmoins, sans savoir précisément pourquoi, et j'eus bientôt atteint la maison.

Je ne m'étendrai pas sur la scène qui m'y attendait. Mon frère était tombé de cheval et avait été tué sur le coup.

Je montai à la chambre où il gisait : j'y trouvai mon

père dans un morne désespoir, assis auprès du cadavre. J'avais évité mon père plus que tout autre, depuis notre retour, car l'antipathie radicale qui existait entre nos deux caractères me rendait particulièrement douloureuses les investigations involontaires dans les replis de son âme. Toutefois, tandis que j'allais à lui, que je me tenais silencieux et triste à son côté, je sentis qu'entre nous une communion venait de s'établir qui n'avait jamais existé jusque-là. Mon père avait été un homme à succès entre tous dans le monde des affaires; jamais il n'avait connu ni les peines du cœur, ni les maladies. La plus sérieuse affliction qu'il eût éprouvée avait été la perte de sa première femme; il n'en avait pas moins épousé ma mère peu de temps après, et mes souvenirs d'enfant attentif et observateur me le rappelaient tout à fait le même qu'auparavant dès la semaine qui suivit son second veuvage. Cette fois-ci enfin le chagrin était venu, — un chagrin de vieillard qui voit réduits à néant son orgueil et ses espérances, et qui souffre d'autant plus que ces espérances et cet orgueil sont plus mesquins, plus terre à terre. Son fils, qui allait bientôt se marier, aurait été porté probablement aux prochaines élections; l'existence de ce fils était le meilleur prétexte qu'il pût alléguer pour acheter chaque année de nouvelles terres afin d'arrondir son bien. Quelle tristesse d'avoir à continuer de vivre en faisant de jour en jour les mêmes choses, sans savoir dorénavant pourquoi on les fait! Peut-être les désappointements plus tragiques de la jeunesse et de la passion sont-ils moins dignes de pitié que cet écroulement des calculs mondains d'un vieillard.

La désolation dans laquelle je voyais mon père pro-

voqua chez moi un immense attendrissement qui fut le début d'une affection nouvelle, d'une affection qui grandit et se fortifia en dépit des réflexions amères que lui inspirait ma présence. Sans ma profonde compassion pour lui, le premier sentiment de cette nature que j'eusse ressenti, j'aurais été vivement blessé, pendant les premiers mois qui suivirent la mort d'Alfred, de l'espèce de déconvenue que faisait éprouver à mon père la pensée de reporter sur ma tête l'héritage destiné à son fils aîné et d'être réduit du même coup à m'accorder quelque importance. Ce fut presque malgré lui qu'il commença de s'intéresser à moi. Tout enfant négligé à qui la mort d'un autre a donné par accident la première place comprendra ce que je veux dire.

Peu à peu néanmoins, ma déférence insolite à ses désirs, la patience et le dévouement que je témoignais en toutes circonstances le touchèrent, et il se complut dans des efforts qui tendaient tous à me mettre en mesure d'occuper la place de mon frère, autant que le permettait mon insuffisance. Je le vis arriver petit à petit à caresser le projet de mon mariage avec Berthe et prendre même un parti auquel il n'eût jamais songé pour mon aîné : celui de vivre en commun avec son fils et sa bru. La tendresse que j'éprouvais maintenant pour mon père fit de ce temps-là le meilleur que j'eusse connu depuis mon enfance. Notez que je conservais encore tout entière la délicieuse illusion de mon amour pour Berthe, avec le désir ardent d'être aimé d'elle.

Depuis la mort d'Alfred, ses manières étaient devenues plus réservées avec moi : elle me tenait à distance jusqu'à un certain point; de mon côté, je subissais

une double contrainte, celle que m'imposait la délicatesse, un respect naturel pour la mémoire de mon frère, et celle du souci qui me restait quant à l'impression qu'avaient pu produire mes paroles brutales dans l'esprit de la jeune fille. Mais l'espèce de barrière que cette réserve mutuelle élevait entre nous ne faisait que me placer plus complètement sous son empire; qu'importe que le sanctuaire soit vide si le voile qui le ferme est assez épais? Notre âme a un tel besoin d'inconnu pour pouvoir garder ce doute, cet espoir et cette faculté de l'effort qui sont les éléments mêmes de son existence, que si l'avenir tout entier, à dater du lendemain, nous était révélé, le genre humain sans exception ne s'intéresserait plus qu'aux heures qui le séparent encore de cet avenir; l'incertitude de l'unique journée qui nous reste aurait seule le don de faire battre notre cœur; nous nous précipiterions à la Bourse pour ne pas perdre notre dernière possibilité de spéculation, de réussite ou de désappointement; nous verrions durant ces vingt-quatre heures ouvertes encore à la prophétie une armée d'oracles en politique prédire telle ou telle crise. Imaginez l'état dans lequel se trouverait l'esprit humain si toutes les questions étaient résolues, à l'exception d'une seule qui, jusqu'à la fin du jour, se prêterait à toutes les hypothèses et à tous les débats? L'art et la philosophie, la littérature et la science s'attacheraient en grappe comme des abeilles à cette question unique, recélant encore le miel de l'inconnu, et leur empressement redoublerait d'autant plus que la durée de cette jouissance serait limitée au prochain coucher du soleil. Nos impulsions, nos activités spirituelles ne peuvent pas mieux s'accommoder de la perspective d'une

annulation prochaine que le cœur ne peut consentir à ne plus battre et nos muscles à cesser de fonctionner.

Eh bien ! Berthe, la blonde et aérienne créature dont les pensées, les émotions actuelles étaient pour moi une énigme reposante au milieu de la transparence fastidieuse des autres esprits de mon entourage, m'absorbait à la façon de cet inconnu d'un jour, de cette hypothèse qui doit rester problématique jusqu'au coucher du soleil; toutes les forces contraintes et réprimées de ma nature se précipitaient dans cet étroit canal, leur débouché unique.

Et elle réussit à me faire croire qu'elle m'aimait. Sans jamais se départir de ce ton de plaisanterie et de supériorité souriante dont j'ai parlé, elle fit pénétrer en moi la délicieuse conviction que je lui étais nécessaire, qu'elle n'était contente qu'à la condition que je fusse auprès d'elle, me pliant à tous les caprices de sa tyrannie folâtre. Il en coûte si peu à une femme pour nous duper ainsi ! Un mot retenu à demi, un silence inattendu ou même un petit accès de pétulance dirigé contre nous suffit à nous enivrer pour longtemps comme le hachich. Tout un ensemble de signes imperceptibles m'avait persuadé que, sans bien s'en rendre compte, elle m'avait toujours préféré à mon frère et que l'orgueil d'être choisie par un homme qui faisait brillante figure dans le monde avait dû l'éblouir jusqu'à la tromper, — ignorante et indécise, comme le sont les jeunes filles, — sur ses véritables sentiments. Elle raillait elle-même d'une façon piquante sa propre vanité, son ambition. Sans doute, je voyais clair sur un point : je me disais que j'avais hérité de tous les avantages qui faisaient de mon frère un si beau parti, sauf les avantages person-

nels. Mais à quoi bon cette clairvoyance? Nos plus douces illusions sont, pour la plupart, des illusions volontaires comparables à ces brillants effets de couleur que nous savons être le résultat d'un peu de clinquant, de chiffons et de verre cassé.

Notre mariage eut lieu dix-huit mois après la mort d'Alfred, par une froide et lumineuse matinée d'avril où le soleil s'entremêlait à la grêle. Berthe, dans sa robe de soie blanche aux ornements de feuillage pâle qui s'harmonisaient avec les pâles reflets de sa chevelure et de son teint, me représentait l'esprit même de ce matin printanier.

Mon père se montrait plus heureux qu'il n'avait cru pouvoir l'être encore; ce mariage, il en était convaincu, devait avoir une heureuse influence sur mon caractère et achever de me rendre assez pratique, assez semblable à tout le monde pour la place que je devais tenir dans la société parmi les gens sérieux. C'est qu'il avait une haute opinion du tact et de la finesse de Berthe et ne doutait pas qu'elle me dominât de manière à faire de moi ce qu'elle voudrait. Je n'avais que vingt et un ans, et j'étais follement épris. Pauvre père! il conserva cet espoir un peu plus d'une année après notre mariage et ne l'avait pas encore entièrement perdu quand la paralysie vint le préserver d'une suprême déception.

*
* *

J'abrégerai la fin de mon histoire sans m'attarder, comme je l'ai fait jusqu'ici, à analyser mes expériences intimes. Quand les gens se connaissent bien, une

fois pour toutes, il leur suffit de raconter ce qui arrive du dehors; leurs émotions et leurs sentiments se laissent d'ailleurs deviner.

D'abord, notre vie fut des plus mondaines; au retour de l'indispensable voyage de noces, nous fîmes une tournée de visites, nous donnâmes de superbes dîners; tout le voisinage était ébloui de la recrudescence de faste introduit dans nos habitudes, mon père ayant réservé pour l'époque du mariage de son fils cet étalage d'une fortune considérablement augmentée. Cela procurait à nos invités l'occasion de constater quelle piteuse figure je faisais comme héritier d'un si grand bien et comme mari d'une si ravissante femme.

La fatigue nerveuse qu'impliquait une pareille existence, les faussetés et les platitudes dont j'étais doublement témoin par suite de la seconde vue qui, chez moi, venait se joindre à la compréhension ordinaire, m'auraient rendu fou, n'eût été cette sorte d'endurcissement dans l'indifférence pour tout ce qui touche aux questions générales et cette ivresse concentrée sur un seul objet qui accompagne les transports d'une première passion.

Deux nouveaux mariés amplement pourvus de tout ce que peut donner l'opulence, étourdis du matin au soir par le tourbillon du monde et qui remplissent les rares instants de solitude par de rapides et furtives expansions amoureuses, sont préparés à la vie conjugale que l'avenir leur réserve, comme peut l'être le novice pour le cloître, — en expérimentant tout le contraire.

Pendant cette période agitée, le for intérieur de Berthe demeura pour moi impénétrable; je continuais à ne lire ses pensées qu'à travers le langage

de ses lèvres et son attitude extérieure. Je partageais encore avec le commun des hommes l'avantage d'ignorer si ce que je disais, si ce que je faisais, avait le don de lui plaire, d'attendre d'elle avec émotion un mot affectueux, de prêter un sens délicieusement exagéré à la signification de son sourire.

Je me rendais compte pourtant qu'un certain changement s'opérait dans ses manières à mon égard : il allait quelquefois jusqu'à se manifester par des accès de froideur hautaine qui me glaçaient et me fouettaient au vif comme avait fait cette grêle entrecoupée de riant soleil le jour de notre mariage. Plus souvent il n'était perceptible que par le soin qu'elle mettait à éviter une promenade ou un dîner en tête-à-tête dont j'avais longtemps caressé l'idée. Ce changement était pour moi un sujet de peine profonde, mon cœur se brisait en songeant que déjà ma courte journée de bonheur touchait à sa fin. Je restais pourtant l'esclave de Berthe, anxieux de ne rien perdre des dernières lueurs d'une félicité qui aurait bientôt disparu pour toujours, espérant même encore quelque dernier rayon, dont la nuit, que je sentais prochaine, aurait doublé le prix. Je me rappelle, hélas! comment pourrais-je l'oublier jamais? le moment où cette dépendance et cet espoir me quittèrent à la fois, où ce chagrin que me causait la croissante froideur de Berthe devint presque une joie lorsque je m'y reportais pour le regretter. Tel un paralytique peut regretter les souffrances qui ont précédé l'inertie absolue de ses membres.

Ce fut immédiatement après la triste issue de la maladie de mon père, pendant laquelle il va sans dire que nous avions vécu éloignés du monde et réduits à nous-

mêmes... ce fut le propre soir de la mort de mon père... Le voile qui jusqu'alors avait dérobé à ma vue l'âme de Berthe, ce voile auquel je devais de trouver auprès d'elle seule l'intérêt du doute, de l'attente et du mystère, ce voile béni se déchira ! Peut-être était-ce depuis le commencement de ma passion pour elle la première fois que cette passion se trouvait complètement neutralisée par la présence d'un sentiment absorbant d'une autre nature.

J'avais veillé mon père à son lit de mort, j'avais été témoin du dernier regard si éloquent qu'il avait jeté, en le quittant, sur l'héritage gaspillé de la vie, j'avais recueilli la dernière impression de tendresse, si faible qu'elle fût, que lui avait procurée l'étreinte de ma main. Combien tout autre amour s'oublie dans cette inexprimable communion de l'agonie ! Quand nous venons d'affronter la présence de la mort, toutes nos relations avec les vivants s'effacent aux premières minutes devant le sentiment d'un lien plus fort avec le tombeau, devant la suprême manifestation de notre commune destinée.

Je subissais cette disposition d'esprit quand je rejoignis Berthe dans son petit salon. Elle était assise, tournant le dos à la porte et à demi renversée sur un canapé. Les riches torsades de son abondante chevelure blonde apparaissaient au-dessus du dossier. Je me souviens qu'en refermant la porte derrière moi, un frisson me saisit, oui, le sentiment d'être seul et détesté, — très vague sans doute, mais fort néanmoins comme un pressentiment. Je sais quelle figure j'avais en ce moment, car je me vis reflété dans la pensée de Berthe quand elle leva sur moi ses yeux gris incisifs et me

regarda fixement. Pour elle, j'étais un misérable halluciné, hanté en plein jour par des fantômes, tremblant sous une brise si faible qu'elle n'eût pas suffi à remuer les feuilles, sans goût pour les objets ordinaires du désir humain, capable seulement de bayer à la lune.

Nous étions face à face, et nous nous jugions réciproquement. Le terrible moment de l'illumination complète était arrivé pour moi. Je vis que les ténèbres antérieures ne m'avaient rien caché que le vide; à dater de cette soirée, pendant les années déplorables qui suivirent, je fis le tour de cette âme étroite, je m'assurai qu'il n'y avait que des artifices mesquins où j'avais cru que se réfugiaient mille délicatesses exquises et un esprit brillant, en guerre aimable avec une sensibilité latente; je vis que les vanités fugitives de la jeune fille étaient devenues chez la femme coquetterie systématique, égoïsme invétéré; je vis que la répulsion et l'antipathie se transformaient en une haine féroce, cherchant l'occasion de torturer pour le seul plaisir d'assouvir sa vengeance, car Berthe avait à se venger; elle aussi, à sa manière, avait connu l'amertume de la désillusion. Elle s'était figuré que mon aveugle passion pour elle ferait du pauvre poète qu'elle croyait voir en moi son esclave, qu'en toutes choses sa volonté serait ma loi. Avec la puérilité d'une nature négative, pour ainsi dire, et sans imagination, elle prenait les témoignages de la sensibilité pour autant de faiblesses. Et, comptant rencontrer les faiblesses en question qui eussent assuré son empire, elle s'était trouvée en présence de forces indomptables! Nos situations respectives étaient donc renversées. Avant le mariage, elle m'avait subjugué parce qu'elle restait

pour moi une énigme; c'était moi-même qui avais créé de toutes pièces la personnalité inconnue devant laquelle je tremblais comme si elle eût réellement existé. Maintenant que je pénétrais ces secrets motifs, que je suivais les misérables calculs qui précédaient toutes ses paroles comme tous ses actes, elle se trouvait réduite à l'impuissance, puisque je ne pouvais être impressionné par aucun ressort qu'elle fût en mesure de faire agir: il ne lui restait plus qu'un pouvoir, — celui de m'inspirer la plus invincible répulsion. Les appétits mondains, les vanités, tous les mobiles susceptibles de stimuler cette femme me laissaient de glace, et les influences sous lesquelles j'aurais pu palpiter, elle ne les concevait même pas.

Vraiment Berthe était à plaindre d'avoir un pareil mari; c'était d'ailleurs l'opinion générale. Une personne brillante et pleine de grâce qui savait sourire aux allants et venants, qui faisait figure au bal, qui possédait cet art de la repartie vive et facile, suffisant pour assurer à toute jolie femme une réputation d'esprit, devait accaparer les sympathies au détriment d'un mari maladif, absorbé, taciturne, que bien des gens qualifiaient déjà de cerveau fêlé. Nos serviteurs même n'hésitaient pas à tourner vers elle leur respect et leur attachement. Ils la plaignaient; non pas qu'il y eût jamais de querelles visibles entre nous, notre antipathie réciproque se dérobait dans le silence, — mais si madame sortait beaucoup et semblait fuir la société de monsieur, n'était-ce pas bien naturel? Monsieur était si extraordinaire!

J'avais beau me montrer toujours juste, bienveil-

lant envers les inférieurs, je n'excitais en eux qu'une pitié mêlée de crainte et presque de dédain, car cette catégorie de gens n'est guère déterminée, dans son appréciation d'autrui, par des considérations générales ni même par sa propre expérience; ils jugent des personnes comme des pièces de monnaie, estimant au plus haut degré celles qui ont cours.

A la fin, j'intervenais si peu dans les faits et gestes de Berthe qu'il semble prodigieux vraiment que sa haine ait continué à grandir comme elle le fit. Sans doute je m'étais quelquefois trahi involontairement, de façon à lui permettre de soupçonner ma puissance anormale de pénétration; lorsqu'elle eut acquis la preuve qu'accidentellement, tout au moins, j'avais une connaissance étrange de ses pensées et de ses intentions, elle commença d'éprouver une terreur qui alternait de temps à autre avec le dépit. Jour et nuit, elle songeait au moyen de secouer un cauchemar qui l'obsédait, de rompre le lien odieux qui l'attachait à un être qu'elle méprisait à la fois comme un imbécile et redoutait comme un inquisiteur. Longtemps elle espéra que la vie misérable que je menais me pousserait définitivement au suicide. Mais le suicide ne pouvait me tenter. J'étais trop maîtrisé par la conviction d'être le jouet de forces inconnues pour croire à la puissance de me délivrer moi-même. Je subissais donc passivement ma destinée. Le seul désir ardent de ma vie étant épuisé, aucun entraînement ne venait plus l'emporter sur ma clairvoyance. Pour cette raison, je ne m'arrêtai jamais à la pensée d'une séparation qui eût rendu notre désaccord public.

Pourquoi aurais-je cherché à me frayer une voie nouvelle quand je ne souffrais en somme que des con-

séquences d'un acte qui était le résultat de ma volonté la plus intense? Obtenir une séparation, c'eût été logique de la part d'un homme qui avait encore des désirs à satisfaire; or je n'avais point de désirs. Nous continuâmes à vivre ensemble, Berthe et moi, à l'écart l'un de l'autre de plus en plus. Il est facile aux riches de vivre séparés dans le mariage.

Cette existence que j'ai esquissée en quelques lignes dura des années. Tant de misère, un développement si lent et si épouvantable de haine et d'infamie peuvent-ils bien se condenser en simples phrases! Et c'est par ce procédé sommaire que les hommes prétendent juger de la vie les uns des autres! Ils résument l'expérience de leurs semblables et prononcent un arrêt en bonne prose, tout disposés d'ailleurs à s'accorder un brevet de sagesse et de vertu pour avoir triomphé des tentations qu'ils sont censés définir.

Sept années de détresse sans nom! Celui-là en parle à son aise qui n'en a pas compté les minutes par autant de désappointements amers, de mortelles agitations d'esprit, de douloureux battements de cœur, de luttes atroces autant que vaines, d'accès de remords et de désespoir. Nous apprenons des mots la consonance, non pas la signification; cette science-là, il faut la payer du plus pur de notre sang, et c'est dans les fibres palpitantes de notre être qu'elle s'imprime.

Mais hâtons-nous de finir. Il convient d'être bref aussi bien avec ceux qui comprennent à demi-mot qu'avec ceux qui ne comprendront jamais.

Quelques années après la mort de mon père, je me trouvais, un soir de janvier, dans ma bibliothèque qu'éclairaient seulement les lueurs indécises du feu à demi éteint. J'étais assis dans le fauteuil de cuir dont

se servait autrefois mon père. Tout à coup Berthe parut dans l'encadrement de la porte et s'avança vers moi, un flambeau à la main. Je savais quelle robe elle portait, une robe de bal blanche avec des émeraudes scintillantes à la clarté de la bougie, qui éclairait aussi la Cléopâtre, incrustée en médaillon au milieu du manteau de la cheminée. Pourquoi venait-elle chez moi avant de sortir ? Depuis bien des mois elle n'avait pas franchi le seuil de la bibliothèque, qui était mon lieu de refuge habituel. Pourquoi s'arrêtait-elle devant moi, ce flambeau à la main, avec ce cruel regard de mépris et ce serpent qui étincelait sur sa poitrine comme un démon familier ? D'abord je pensai que la réalisation de ma vision de Vienne allait marquer une effroyable crise; je ne vis rien dans l'esprit de Berthe cependant, rien que le dédain qu'y produisait l'attitude morne, accablée que je gardais devant elle : — Fou ! idiot ! aie donc le courage de te tuer, en ce cas !

Voilà ce qu'elle pensait. Ses idées néanmoins revinrent enfin à l'objet de sa visite, et elle parla tout haut. L'insignifiance apparente de cet objet forma même un contraste presque ridicule avec mes terribles prévisions.

— J'ai dû m'assurer des services d'une nouvelle femme de chambre. Fletcher se marie; elle m'a priée de vous demander, pour son futur, l'auberge et la ferme de Moltau. Je désire que vous consentiez, il me faut votre promesse dès ce soir, puisque Fletcher s'en va demain; il me la faut même tout de suite, car je suis pressée.

— Très bien; vous pouvez lui dire que c'est une affaire entendue, répondis-je d'un air indifférent. — Et Berthe sortit au plus vite de la bibliothèque.

Il me répugnait toujours d'affronter un nouveau visage, plus particulièrement encore quand il s'agissait d'une personne dont le for intérieur avait chance d'imposer à ma malheureuse faculté d'investigation le spectacle de laides trivialités. Mais j'éprouvai une répugnance toute spéciale pour cette nouvelle femme de chambre, sans doute parce que son arrivée m'avait été annoncée dans un moment que je ne pouvais m'empêcher de croire funeste. J'étais pénétré d'une inquiétude vague de la trouver mêlée au drame sinistre de ma vie, de la voir se révéler à moi, dans quelque vision à venir, comme un génie malfaisant. Quand enfin la rencontre avec madame Archer, comme on l'appelait, devint inévitable, la crainte indéterminée que j'avais ressentie fit place à un dégoût très net. C'était une grande femme brune et sèche, à qui de grands yeux noirs et d'assez beaux traits permettaient de rehausser par un grain d'effrontée coquetterie ce que sa nature avait de brutal et de grossier. Il n'en fallait pas davantage pour me la faire éviter, indépendamment du dédain avec lequel elle toisait un homme de mon espèce. Je la voyais fort rarement; toutefois je pus m'apercevoir qu'elle faisait de rapides progrès dans les bonnes grâces de sa maîtresse.

Huit ou neuf mois plus tard, je reconnaissais qu'un sentiment mêlé de crainte et de dépendance avait surgi dans l'esprit de Berthe à l'égard de sa camériste et que ce sentiment se rattachait à certaines scènes confuses dont le cabinet de toilette de ma femme était le théâtre, par exemple au dépôt nocturne de je ne savais quel objet dans les tiroirs d'un meuble de ce cabinet de toilette. Mes entrevues avec

ma femme étaient devenues si courtes et avaient lieu si rarement sans témoins, que je n'eus pas l'occasion de déchiffrer autrement ces images dans son esprit. Je restai donc indécis; parfois nos souvenirs arrivent à se contracter, à se déformer en traversant le tourbillon de la pensée jusqu'à ne pas ressembler à la réalité extérieure beaucoup plus que la structure des caractères d'un alphabet oriental ne ressemble aux objets dont ils sont censés reproduire l'image. En outre, depuis un an et plus, ma condition mentale s'était modifiée d'une façon qui allait s''accentuant sans cesse. La faculté que j'avais eue de pénétrer dans l'esprit d'autrui s'obscurcissait et devenait sujette à des intermittences; les idées qui se pressaient dans mon double entendement commençaient à dépendre moins de mon contact avec les personnes. De fait tout ce qui était personnel en moi s'éteignait peu à peu, en sorte que je sentais mourir l'organe à travers lequel les agitations et les projets des autres avaient pu m'affecter. La contre-partie du soulagement que j'éprouvais de ce côté-là était un développement nouveau de ce qui me semblait être, — et je ne me trompais pas, — la divination des choses extérieures.

On eût dit que plus les rapports se ralentissaient entre moi et les hommes en général, plus ce que nous appelons le monde inanimé devenait de mon domaine. A mesure que je m'écartais de la société, à mesure que le caractère aigu des souffrances de la passion agonisante se transformait chez moi en abattement, comme il arrive pour toute douleur chronique et habituelle, les visions du genre de celle que j'avais eue de Prague se multipliaient aussi vives que fréquentes. Je voyais des cités sans nombre, des déserts de sable,

des ruines gigantesquès, des ciels nocturnes brillamment constellés, des défilés de montagnes, des coins de verdure tachetés de cette lumière de l'après-midi qui filtre à travers les branches; je vivais au milieu de toutes ces scènes, et dans toutes une présence occulte semblait, sous ces diverses et puissantes formes, peser sur moi, — la présence de quelque chose d'inconnu et d'implacable, car la continuité de ma souffrance avait annihilé en mon âme toute foi religieuse. Pour qui est absolument misérable, pour qui ne peut ni aimer ni être aimé, il n'y a plus de religion possible, il ne reste qu'une croyance, la croyance aux démons. Et, par delà les visions que je viens de dire, revenait toujours le spectacle de ma mort avec les angoisses de la suffocation, tous les détails de la dernière lutte où la vie finit par s'échapper.

Les choses en étaient là vers la fin de la septième année. J'étais entièrement quitte de ma connaissance anormale des phénomènes de la conscience d'autrui, mais je vivais en revanche continuellement face à face avec la solitude de mon propre avenir. Berthe se rendait compte qu'un grand changement s'était produit en moi. A ma profonde surprise, elle me recherchait depuis quelque temps; elle avait adopté à mon égard ce langage contenu et pourtant familier qui est en usage entre un mari et une femme, séparés de fait irrévocablement, mais vivant du reste en bons termes. Je me prêtai à ses nouvelles allures avec la soumission de la lassitude et sans m'intéresser assez, je l'avoue, aux motifs qui pouvaient la faire agir ainsi pour chercher à les démêler. Toutefois il ne m'échappait pas que sa physionomie, tout l'en-

semble de sa personne exprimait quelque chose de triomphant, quelque chose de trop subtil pour s'exprimer, mais qui donnait l'idée qu'elle devait vivre dans un état d'attente agitée et d'espérance peut-être...

Mon impression dominante était une sorte de contentement sombre que la vue odieuse de son for intérieur me fût de nouveau épargnée ; c'était au point que je jouissais presque, au moment où elles se produisaient, des distractions, des absences qui parfois me faisaient lui répondre tout de travers, témoignant ainsi que je n'avais aucune idée de ce qu'elle venait de dire. Elle aussi en jouissait pour d'autres raisons. Je me rappelle bien le regard et le sourire dont elle accompagna sa réflexion au sujet d'un bévue de ce genre :

— Vous me paraissiez clairvoyant autrefois, et je prenais pour une jalousie de métier l'aigreur que vous témoigniez à ceux qui de leur côté voyaient clair, comme si vous eussiez voulu garder un monopole ; mais je crois maintenant que vous êtes devenu plus épais d'esprit encore que le commun des mortels.

Je ne répondis rien. L'idée me vint seulement que les velléités de rapprochement qui m'avaient étonné pouvaient avoir eu pour mobile le désir de constater si j'avais décidément le pouvoir de lire dans ses secrets ; mais je ne m'arrêtai pas à cette pensée ; les motifs, les actes de Berthe m'étaient indifférents désormais ; mon intention n'était pas de troubler ses plaisirs, quels que fussent ceux qu'elle pût se proposer. Il n'existait plus dans mon âme, en fait de sentiments, qu'une pitié générale pour

tous les êtres affligés du mal de la vie; or, Berthe vivait, et plus d'une menace de malheur rôdait autour d'elle...

A cette époque, un événement se produisit qui m'arracha un peu toutefois à mon inertie accoutumée, me faisant prendre au moment présent un intérêt dont je ne me serais pas cru capable : je veux parler de la visite de mon ancien camarade, Charles Meunier. Il m'écrivit que, pour se reposer de l'effort d'un travail excessif, il comptait faire un voyage en Angleterre et qu'il serait heureux de me rencontrer. Meunier avait alors une célébrité européenne ; je fus d'autant plus touché de trouver dans sa lettre ce vif souvenir du passé, d'une amitié de jeunesse, de la première dette de sympathie en un mot, qui doit, au reste, être inséparable de l'élévation du caractère. Pour ma part, je sentais que sa venue me ferait l'effet de la résurrection momentanée d'une préexistence moins malheureuse.

Il arriva, et, autant que possible, je voulus renouveler la jouissance de nos excursions en tête-à-tête, bien que les montagnes, les glaciers et le grand lac bleu nous manquassent et qu'il fallût nous contenter de modestes coteaux, de simples étangs et de plantations artificielles. Combien était plus grand encore le changement opéré en nos personnes! Meunier faisait maintenant brillante figure dans le monde, les femmes à la mode affectaient de s'intéresser à ses moindres paroles, les grands seigneurs jaloux de passer pour savoir discerner le mérite se vantaient de le connaître. Quelle différence entre nous deux !... Il eut la délicatesse de ne rien laisser paraître du pénible saisissement que lui

causa, j'en suis sûr, notre première rencontre, non plus que du désir qu'il pouvait éprouver d'être mis au courant de ma situation et de ce qui l'avait produite ; il ne négligea rien, d'ailleurs, pour rendre notre réunion agréable. Berthe fut singulièrement frappée de l'amabilité inattendue d'un homme dont le seul passe-port dans les salons, avait-elle cru, devait être sa renommée de savant ; aussi déploya-t-elle, pour lui plaire, tous ses talents, toutes ses coquetteries, et elle réussit en apparence a conquérir son admiration.

L'effet de la présence de Charles Meunier sur moi était si puissant, surtout lorsqu'il se lançait dans le merveilleux récit de ses expériences professionnelles, que, plus d'une fois, la conversation ayant tourné sur les singularités psychologiques produites par la maladie, je fus presque amené sur la pente des confidences ; il me semblait découvrir que, si son séjour se prolongeait, je trouverais peut-être le courage de confier mon secret à cet homme éminent. Sa science ne pouvait-elle aussi pour moi quelque remède ? N'aurait-il pas tout au moins en réserve, dans son esprit si large, quelque baume efficace de sympathie, le don de me comprendre ? Cette pensée cependant n'eut chaque fois que la durée de l'éclair et s'éteignit avant d'avoir pu se transformer en désir bien déterminé. L'horreur qui me restait de mes investigations involontaires dans les âmes me portait instinctivement à envelopper la mienne d'un linceul impénétrable ; c'est ainsi qu'il nous arrive d'ébaucher automatiquement le geste qu'à notre avis un autre devrait faire.

Vers la fin de la visite de mon ami survint un

événement qui provoqua un certain émoi dans la maison, à cause surtout de l'impression profonde que parut en recevoir Berthe, Berthe la femme forte, qui d'habitude restait inaccessible aux agitations féminines et savait imposer à sa haine même la contrainte du décorum. Cet événement fut la maladie grave et soudaine de la femme de chambre, madame Archer.

J'ai réservé jusqu'à ce moment la mention d'une circonstance qui m'avait frappé, peu de temps avant l'arrivée de Meunier : la mauvaise intelligence qui éclata tout à coup entre ma femme et Archer. Sans doute cette mésintelligence commença pendant certaine visite que Berthe avait faite à une famille amie dont la résidence était assez éloignée de la nôtre. Archer accompagnait toujours sa maîtresse. Elle était devenue fort insolente, je l'avais entendue répondre d'un ton qui, selon moi, aurait motivé un congé immédiat. Ce congé ne fut pas donné ; tout au contraire, Berthe semblait prendre silencieusement son parti des inconvénients du caractère emporté de cette femme. Mon étonnement fut au comble quand je constatai la sollicitude extrême dont elle l'entoura pendant sa maladie, ne quittant son chevet ni jour ni nuit, et ne permettant à personne de la suppléer dans le métier de garde. Il arriva que notre médecin ordinaire, ayant pris des vacances, se trouvait absent au début de cette affection, ce qui rendit doublement précieuse la présence de Meunier sous notre toit.

L'intérêt qu'il parut prendre à la maladie était tel que le seul zèle professionnel n'eût pas suffi à l'expliquer. Aussi lui dis-je un jour qu'il était, après une

visite à sa patiente, tombé dans une méditation profonde :

— C'est donc un cas bien extraordinaire ?

— Point du tout, répondit-il, c'est une péritonite dont l'issue sera fatale très certainement, et qui ne diffère pas beaucoup d'autres cas très nombreux que j'ai déjà eu l'occasion d'observer. Mais je vais vous dire ce que j'ai dans l'esprit. Je voudrais tenter une expérience sur cette femme, si vous m'y autorisez. Cela ne peut lui faire aucun mal ; il n'en résultera pour elle aucun accroissement de souffrances, car j'attendrai pour agir que la sensibilité soit entièrement éteinte. Mon intention est d'essayer de la transfusion du sang dans ses artères après que le cœur aura, depuis quelques minutes déjà, cessé de battre ; maintes fois j'ai fait cette expérience avec d'étonnants résultats sur des animaux morts de la même maladie ; je voudrais maintenant y soumettre un sujet humain. J'ai ici les tubes nécessaires, dans ma boîte de chirurgie, et le surplus de l'appareil serait bien vite préparé. Quant au sang, je prendrais le mien, — je le tirerais de mon propre bras. Cette femme ne passera pas la nuit, j'en suis sûr. A propos, j'aurai besoin de votre concours ; impossible de me passer d'un aide et il y aurait inconvénient à le chercher parmi vos médecins de province. Cela pourrait donner lieu à quelque version sotte et désagréable de toute l'affaire.

— Avez-vous parlé de votre dessein à ma femme ? lui dis-je. Elle paraît très attachée à cette fille, qui avait toute sa confiance.

— Franchement, répondit Meunier, je désire qu'elle ne sache rien de tout cela. Avec les femmes, on se heurte toujours, en pareille matière, à des difficultés

insurmontables, sans compter que le résultat pourra être effrayant. Nous veillerons ensemble vous et moi, afin d'être prêts à la minute voulue. Quand certains symptômes se manifesteront, je vous ferai entrer dans la chambre, d'où nous aurons eu soin auparavant d'éloigner tout le monde, bien entendu.

Inutile de répéter le reste de notre conversation. Meunier entra dans les détails les plus minutieux de l'opération et réussit à vaincre ma répugnance en excitant chez moi une curiosité qui n'était pas exempte pourtant d'appréhension. Nous préparâmes tout ce qu'il fallait, et je fus initié à mon rôle d'aide. Meunier, qui n'avait pas dit positivement à Berthe que madame Archer dût expirer la nuit même, s'efforça de la décider à aller prendre quelque repos : mais elle résista, soupçonnant bien que la fin était proche et convaincue qu'il voulait seulement ménager ses nerfs. Meunier et moi nous veillâmes donc dans la bibliothèque ; il se rendait fréquemment auprès de la malade et me disait chaque fois que les choses suivaient le cours qu'il avait prévu. Une fois il ajouta :

— Vous doutez-vous du motif que peut avoir cette femme pour en vouloir à une maîtresse qui lui marque tant de dévouement ?

— Elles ont eu, je crois, quelques démêlés avant cette maladie. Pourquoi me demandez-vous cela?

— C'est que je constate chez elle depuis cinq ou six heures, — depuis, ce me semble, qu'elle a perdu tout espoir de guérison, — la volonté manifeste de dire quelque chose que la perte croissante de ses forces l'empêche d'articuler ; mais le regard qu'elle tourne à chaque instant vers sa maîtresse est horriblement

significatif. Dans ce genre de maladie, l'esprit conserve souvent jusqu'au bout une singulière lucidité.

— Je ne suis point surpris d'un sentiment malveillant de sa part, répliquai-je. Cette personne m'a toujours inspiré de la méfiance; elle avait su, en revanche, gagner les bonnes grâces de ma femme.

Meunier retomba dans ses silencieuses méditations et fixa sur le feu un regard absorbé jusqu'au moment où il dut remonter chez la moribonde. Son absence fut plus longue que les précédentes, et quand il reparut, ce fut pour dire tranquillement :

— Venez !

Je le suivis dans la chambre, où déjà planait la mort. Les sombres draperies du grand lit prêtaient, quand j'entrai, un relief énergique au pâle visage de Berthe. Elle eut un tressaillement à ma vue, et son regard irrité interrogea Meunier; mais celui-ci leva la main pour imposer silence, tandis qu'il examinait le visage de l'agonisante et tâtait le pouls. La face était déjà livide, le nez pincé, une sueur froide perlait au front, et les paupières appesanties couvraient presque entièrement le globe des grands yeux noirs. Une ou deux minutes après, Meunier passa de l'autre côté du lit où se tenait Berthe, et, avec son accent habituel de politesse et de douceur, la pria de confier à nos soins la mourante, qui était incapable désormais d'avoir conscience de sa présence, lui promettant, en outre, que tout ce qui était possible serait fait pour adoucir ses derniers moments. Berthe parut désireuse de le croire et disposée à obéir: cependant elle hésita. Elle contemplait une dernière fois le visage décomposé de madame Archer, comme pour y lire la confirma-

tion des paroles de Meunier, quand tout à coup les paupières demi-closes se soulevèrent de nouveau, et il sembla que les yeux cherchassent Berthe. Un frisson secoua celle-ci de la tête aux pieds, et elle reprit sa place auprès de l'oreiller, indiquant sans mot dire qu'elle resterait quand même.

Les paupières ne se relevèrent plus. Une fois je regardai ma femme, dont le regard tenace paraissait rivé au visage de la mourante. Elle portait un peignoir richement garni, ses cheveux disparaissaient à demi sous un petit bonnet de dentelle. Dans ce négligé elle était, comme toujours, souverainement élégante et digne de figurer dans un tableau d'intérieur aristocratique de la vie moderne; néanmoins je me demandai comment une pareille physionomie avait jamais pu me tromper, comment j'avais pu jamais la prendre pour celle d'une femme née de la femme, avec des souvenirs d'enfance, la facultés de souffrir, et le besoin d'être aimée. Ses traits, en ce moment; s'aiguisaient d'une façon presque surnaturelle, et son regard était si dur, si avide qu'on l'eût prise pour une de ces immortelles implacables qui firent jadis leurs délices de l'agonie d'une race expirante, d'autant qu'une sorte d'éclair illumina ce cruel visage quand le dernier soupir fut venu nous apprendre que tout était consommé. Quel secret y avait-il donc entre elles ? Je détournai les yeux avec une atroce appréhension que ma seconde vue ne se réveillât tout à coup pour me forcer de voir ce qu'avait pu produire le contact de ces deux âmes mauvaises.

Il était évident, à la façon dont Berthe avait surveillé les derniers moments de madame Archer, que cette mort était un sceau inviolable apposé sur le mystère;

je remerciai le ciel d'avoir permis qu'il dût demeurer scellé pour moi en effet.

Meunier prononça d'une voix calme :

— C'est fini.

Et il offrit courtoisement, mais résolument, son bras à Berthe, qui se laissa emmener enfin hors de la chambre.

Par son ordre, sans doute, deux femmes de service vinrent remplacer une de leurs compagnes plus jeune qui avait veillé jusque-là.

Quand elles entrèrent, Meunier avait eu le temps d'ouvrir l'artère du long cou amaigri qui reposait rigide sur l'oreiller; je leur enjoignis de nous laisser et d'attendre, pour revenir, l'appel de la sonnette :

— Le docteur, leur dis-je, veut faire un essai, la mort ne lui paraît pas certaine.

Pendant les vingt minutes qui suivirent, j'oubliai tout, attentif que j'étais aux moindres détails de l'expérience, qui semblait absorber l'opérateur, lui aussi, de telle sorte que ses sens fussent restés fermés, je crois, à tout ce qui ne s'y rapportait pas. J'avais eu d'abord pour tâche d'entretenir une respiration artificielle chez la morte, après que la transfusion eut été accomplie, mais bientôt Meunier me remplaça dans ce travail, et je pus observer à mon aise le merveilleux retour progressif de la vie : la poitrine commençait à se soulever, l'inspiration s'effectuait plus énergiquement, les paupières frémissantes semblaient dénoncer le réveil de l'âme. Le souffle artificiel fut suspendu, et néanmoins la respiration continua; bientôt les lèvres s'agitèrent.

En ce moment, j'entendis tourner le bouton de la

porte; Berthe avait appris sans doute que nous avions renvoyé les deux gardes : une inquiétude, facile à lire sur son visage, la ramenait. Elle marcha droit au pied du lit et poussa un cri aussitôt étouffé.

Les yeux de la morte étaient grands ouverts et rencontraient les siens avec une pleine connaissance, celle de la haine. Par un effort soudain, cette main que Berthe avait crue à jamais immobile s'était levée, la désignait, et le masque hagard s'animait, et la voix fiévreuse, entrecoupée, disait distinctement :

— Vous voulez empoisonner votre mari... le poison est là dans le meuble d'ébène à tiroirs... c'est moi qui vous l'ai procuré... Vous vous êtes jouée de moi... vous avez menti sur mon compte pour faire de moi un objet de dégoût... parce que vous étiez jalouse... Dis, le regrettes-tu maintenant ?

Les lèvres continuèrent à murmurer, mais sans articuler de sons compréhensibles, puis le son lui-même s'éteignit, il n'y eut plus rien qu'un mouvement presque imperceptible, la flamme avait jailli une dernière fois et ne s'en éteignait que plus vite. Chez cette malheureuse, toutes les cordes du cœur avaient été tendues sur la vengeance; un souffle de vie était venu les faire vibrer, et puis avait passé pour jamais. Grand Dieu ! est-ce ainsi que nous devons revivre... en retrouvant au réveil notre soif inassouvie, en achevant les imprécations que nous n'avions pu articuler, et tout prêts à reprendre, au point où nous les avions laissés, nos crimes à demi accomplis ?

Berthe se tenait blême au pied du lit, tremblante, éperdue, à bout d'expédients comme un animal rusé qui voit son repaire enveloppé par les flammes. Meunier lui-même semblait atterré; la vie en ce moment

avait cessé d'être pour lui un simple problème scientifique. Pour ma part il n'y avait rien dans cette scène qui ne s'accordât parfaitement avec tout le reste; l'horreur était mon élément, et cette dernière révélation produisit sur moi l'effet d'une souffrance ancienne qui revient au milieu d'un cortège d'incidents nouveaux.

*
* *

Depuis, Berthe et moi, nous avons vécu éloignés l'un de l'autre, elle toujours dans son milieu et maîtresse de la moitié de notre bien, moi errant à l'étranger jusqu'au jour où je suis venu me réfugier dans ce nid du Devonshire pour y mourir en paix. Berthe, elle, est bien loin de songer à la mort; le monde la plaint. Qu'avais-je à reprocher en effet à cette charmante femme qui eût rendu heureux tout autre que moi? La scène de la chambre mortuaire n'a eu d'autre témoin que Meunier, et une promesse solennelle a tenu closes les lèvres de celui-ci tant qu'il a vécu.

Une fois ou deux, las d'errer toujours, j'ai voulu me fixer dans un endroit préféré, où mon cœur a volé au-devant de mes semblables, hommes, femmes, enfants, à mesure que leurs visages me devenaient familiers, mais chaque fois j'ai fui terrifié devant le retour de mon ancienne double vue; c'est ainsi que j'ai été amené à vivre absolument seul en face de la présence inconnue que révèle, tout en la cachant, le rideau mobile des cieux et de la terre. Enfin la maladie s'est appesantie sur moi; elle m'a forcé de planter ici ma tente, elle m'a livré à la merci de mes domestiques. Et puis l'affreuse malédiction de la

double vue m'a ressaisi pour ne plus me quitter. Ces gens, je connais leurs étroits calculs, leur peu de respect pour moi, leur pitié déjà lassée à demi.

. . . .

Nous sommes au 20 septembre 1850. Les caractères de cette date que je viens de tracer me font l'effet de ceux d'une vieille inscription qui me serait dès longtemps familière. Je les ai tant de fois relus sur cette page serrée dans mon pupitre, tant de fois depuis que les péripéties de ma dernière lutte en ce monde m'ont été dévoilées! . . . .

. . . .

FIN DU TOME PREMIER

TABLE

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER

Paris. — Imp. P. Mouillot, 13-15, quai Voltaire. — 24028.

NOUVEAUX OUVRAGES EN VENTE

Format in-8°.

H. DE BALZAC — f. c.
ŒUVRES COMPLÈTES, tome XXIV et dernier. — CORRESPONDANCE.... 7 50

FEU LE DUC DE BROGLIE
LE LIBRE ÉCHANGE ET L'IMPOT. 1 vol. 7 50

A. DUMAS FILS
LA QUESTION DU DIVORCE. 1 vol.... 5 »

AD. FRANCK
RÉFORMATEURS ET PUBLICISTES DE L'EUROPE. Tome II.............. 7 50

ERNEST HAVET
LE CHRISTIANISME ET SES ORIGINES, tome III. 1 vol.................. 7 50

PROSPER MÉRIMÉE — f. c.
LETTRES A M. PANIZI. 2 vol....... 15 »

...LES DE LOVENJOUL
HIS... BALZAC, 1 v. 7 50

MAD... MUSAT
MÉMOIRES. 3 vol......................... 22 50

ERNEST RENAN
L'EAU DE JOUVENCE. 1 vol.......... 3 »

PAUL DE SAINT-VICTOR
LES DEUX MASQUES. 1 vol.......... 7 50

THIERS
DISCOURS PARLEMENTAIRES. T. I à IX. 67 50

Format gr. in-18 à 3 fr. 50 c. le volume.

XAVIER AUBRYET — vol.
LE TRIPTYQUE........................ 1

J. AUTRAN
LETTRES ET NOTES DE VOYAGE.......... 1

H. DE BALZAC
CORRESPONDANCE...................... 2

TH. BENTZON
AMOUR PERDU......................... 1

HECTOR BERLIOZ
CORRESPONDANCE INÉDITE.............. 1

LOUIS BLANC
DIX ANS DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE. 10

DUC DE BROGLIE
LE SECRET DU ROI.................... 2

RHODA BROUGHTON
JOANNA.............................. 1

Pesse O. CANTACUZÈNE ALTIERI
LE MENSONGE DE SABINE............... 1

J. DE CARNÉ
APRÈS LA FAUTE...................... 1

H. CAUVAIN
LA MORT D'ÉVA....................... 1

CHUT!!
SHOCKING............................ 1

X. DOUDAN
LETTRES............................. 4

ABRAHAM DREYFUS
SCÈNES DE LA VIE DE THÉATRE......... 1

A. DUMAS FILS
THÉATRE COMPLET. Tome VI............ 1

***
TIPHAINE............................ 1

DUPREZ
SOUVENIRS D'UN CHANTEUR............. 1

CHARLES EDMOND
ZÉPHYRIN CAZAVAN EN ÉGYPTE.......... 1

O. FEUILLET
LE JOURNAL D'UNE FEMME.............. 1

***
A COTÉ DU BONHEUR................... 1

***
L'ALSACE-LORRAINE................... 1

J. DE GLOUVET — vol.
LE FORESTIER........................ 1

LUDOVIC HALÉVY
LES PETITES CARDINAL................ 1

A. KARR
A L'ENCRE VERTE..................... 1
LE LIVRE DE BORD.................... 4

EUGÈNE LABICHE
THÉATRE COMPLET..................... 10

LÉOPOLD LACOUR
TROIS THÉATRES...................... 1

JULIETTE LAMBER
GRECQUE............................. 1

R. LINDAU
PEINES PERDUES...................... 1

MELCHIOR DE VOGUÉ
HISTOIRES ORIENTALES................ 1

MICHELET
INTRODUCTION A L'HISTOIRE UNIVERSELLE 1

A. DE PONTMARTIN
NOUVEAUX SAMEDIS. Tome XX........... 1

LOUIS RÉGIS
CONSTANTINE......................... 1

ERNEST RENAN
CONFÉRENCES D'ANGLETERRE............ 1

VICOMTE RICHARD (O'MONROY)
LA FOIRE AUX CAPRICES............... 1

HENRI RIVIÈRE
SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE. 1

C. A. SAINTE-BEUVE
LE CLOU D'OR........................ 1

DANIEL STERN
ESQUISSES MORALES................... 1

E. TEXIER ET LE SENNE
MONSIEUR CANDAULE................... 1

LOUIS ULBACH
LE TAPIS VERT ....
LE MARIAGE ...
LE ...

Paris. — Imprimerie Ph. Bos...